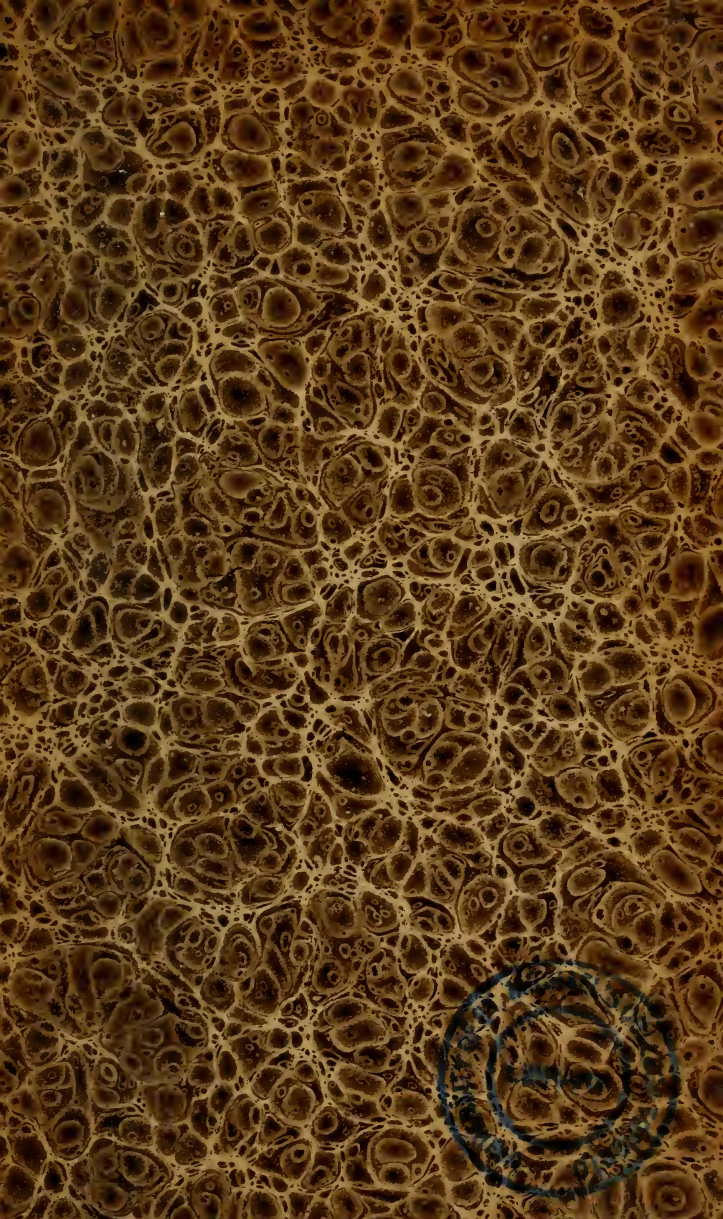
3 1761 05018127 0

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto



HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

MOIS

DE

MARIE-MODÈLE

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

MOIS

DE

MARIE-MODÈLE

Par M. l'abbé ALIZON

« Si je savais que mon sang pût servir
« à faire entrer dans le cœur les vérités
« que j'écris en l'honneur de ma chère
« Mère et souveraine Maitresse, je n'en
« servirais pour former ces caractères,
« dans l'espérance de trouver de bonnes
« âmes qui, par leur fidélité aux pra-
« tiques que j'enseigne, dédommage-
« raient ma chère Mère et Maitresse
« des pertes qu'elle a faites par mon
« ingratitude et mes infidélités. »
(Vén. Grignon de Montfort, P. I, § 2.)

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ. Annæ,
MARIANOPOLI.

PARIS
LIBRAIRIE CATHOLIQUE INTERNATIONALE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL
6, RUE CASSETTE, ET 14, RUE MÉZIÈRES
—
1885

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

PERMIS D'IMPRIMER

✝ Flavien, *évêque de Bayeux et Lisieux.*

Le 10 décembre 1884.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Mois de **Marie-Mère** (1883), 4e édition, *franco :* 1 fr. 20.

Mois de **Marie-Médiatrice** (1884), 4e édit., *franco :* 2 fr.

Mois de **Marie-Modèle** (1885, *franco :* 2 fr.

Nouvelle **Imitation** de Marie, *franco :* 1 fr.

A Notre-Dame de la Délivrande

SON ENFANT

DÉVOUÉ ET RECONNAISSANT

Tu me fus toujours cher, ô béni sanctuaire !
Ton ombre protectrice a couvert mon berceau :
J'étais bien jeune encor, quand je perdis ma mère,
L'orphelin s'abrita sous ton royal manteau !

A toi tout mon amour, ô béni sanctuaire !
Au divin sacerdoce appelé par Jésus,
Bien des fois tu me vis, enfant du séminaire,
Chercher, sous ton regard, le chemin des vertus !

Je t'aimerai toujours, ô béni sanctuaire !
Sur l'océan du monde, hélas ! j'aurais sombré.
Mais tu fus mon salut, mon étoile polaire,
Et tu seras toujours mon refuge assuré !

Je t'aimerai toujours, ô béni sanctuaire !
Sur la terre d'exil, je dois verser des pleurs,
Et prêtre, avec Jésus, j'ai ma place au Calvaire :
Qui me consolera ? La Mère des douleurs !

O Dame de la Délivrande !
Tu m'as sauvé des jours mauvais.
Daigne accepter cette humble offrande,
Faible tribut pour tes bienfaits !

Au lendemain de ma prêtrise,
Puis-je oublier cet heureux jour !
Tu m'inspiras cette devise,
Je la redis avec amour :

Aimer Jésus, aimer Marie,
Et les aimer de tout mon cœur ;
C'est tout mon ciel en cette vie,
C'est mon espoir, c'est mon bonheur !

E. Alizon.

Le 8 décembre 1884.

PLAN

DU MOIS DE MARIE-MODÈLE

PREMIER JOUR

L'APPEL DE MARIE

PREMIÈRE SEMAINE

LE PRODIGUE

Ou réhabilitation par Marie.

1° L'heure de la dégradation.
2° L'heure du remords.
3° L'heure des larmes.
4° L'heure de l'espérance.
5° L'heure des sacrifices.
6° L'heure de la miséricorde.
7° L'heure de la réparation.

DEUXIÈME SEMAINE

LE CHRÉTIEN

Ou le progrès dans la vertu.

1° La foi.
2° L'espérance.
3° L'amour de Dieu.
4° La charité envers le prochain.
5° La prudence.
6° La douceur.
7° La pureté.

TROISIÈME SEMAINE

LE SAINT

Ou le sommet de la haute perfection.

1° La sainteté progressive.
2° La virginité.
3° Le mépris des richesses.
4° Le mépris de soi.
5° La vie intérieure.
6° La vie contemplative.
7° La vie crucifiée.

QUATRIÈME SEMAINE

LA TRÈS SAINTE VIERGE

1° Les premières splendeurs de l'Immaculée.
2° Le progrès de ces splendeurs.
3° La plénitude de la sainteté.
4° Le couronnement de cette sainteté.
5° Le rayonnement de cette sainteté.
6° La fécondité de cette sainteté.
7° L'imitation de Marie.

TRENTIÈME JOUR

L'INFLUENCE SOCIALE DES VERTUS DE MARIE

CLOTURE

L'aurore de l'extase.

PREMIER JOUR

L'appel de Marie.

Filii, audite me : Beati qui custodiunt vias meas.

Mes enfants, écoutez-moi, car le bonheur est le partage de mes fidèles serviteurs.

(Prov., VIII, 32.)

PREMIER POINT

L'appel de Marie.

Dans une des cryptes des catacombes de Rome, on voit encore une peinture murale qui date des premiers siècles du christianisme et qui manifeste la croyance des premiers chrétiens. Saint Pierre est assis dans sa chaire pontificale : on le reconnaît à la touffe de cheveux qui s'élève sur son front chauve et aux clefs, symbole de sa puissance spirituelle. De la main gauche, il donne le voile des vierges à une jeune chrétienne; de la main droite, il désigne la Vierge Marie, qui apparaît toute radieuse à l'extrémité de la fresque. Ce geste parle ; il est facile de l'interpréter : ne semble-t-il pas dire éloquemment : *Voilà le modèle des vierges, imitez-le ?*

Pendant ce beau mois de mai, le prêtre continue la consolante mission de l'apôtre saint Pierre : sa main droite est sans cesse dirigée vers l'autel de Marie ; ce

geste parle, il dit à tous les fidèles : « Venez, venez étudier la Reine de toutes les vertus; venez admirer les merveilleuses perfections de son Cœur immaculé, et désormais soyez dignes de votre très sainte Mère : imitez-la. »

Marie elle-même convoque et appelle tous ses enfants.

Cet appel s'adresse aux *pécheurs*, même aux plus criminels. « Venez avec confiance, leur dit Marie, venez, car je suis établie par Dieu pour être votre refuge. » Qui dira les étonnantes merveilles qui vont s'opérer pendant ce beau mois ? L'âme pécheresse, rajeunie par l'espoir, va reprendre son vol ; d'abord avec lenteur, comme une colombe blessée ; puis avec une ardeur plus vive; et enfin, sous l'irradiation de la lumière divine, elle s'élancera joyeuse, rapide, vers des sphères plus saintes et plus élevées. Quand une âme veut fortement sortir de la boue et des bas-fonds, l'acte de sa bonne volonté est comme un coup d'aile qui la soulève ; aussitôt Marie lui tend la main et la porte sur les hauts sommets de l'amour.

Cet appel s'adresse aux *âmes justes*. Le cœur de Marie est le sanctuaire de toutes les vertus. Dans ce sanctuaire, il y a une chaire éloquente; de cette chaire descend la voix de Marie, car c'est elle qui est le véritable prédicateur du mois de mai. » Le berceau de Marie (1) était déjà l'école des esprits célestes : les anges étaient là tous en admiration de voir la sainteté de cette âme et son élévation incompréhensible dans les devoirs qu'elle offrait à Dieu. »

Du haut du ciel et dans la plénitude de la gloire (2),

(1) *Vie int.*, par M. Olier, c. II, p. 35.
(2) Eccli., XXIV, 16. *In plenitudine sanctorum detentio mea.*

Marie continue sa souveraine influence sur la formation et la persévérance des âmes saintes. « La Vierge n'est pas seulement retenue dans la plénitude des saints (1), elle retient encore et garde les saints dans leur plénitude ; elle empêche que leurs vertus ne se dissipent, que leurs grâces ne se perdent, que leurs mérites ne périssent. »

O Marie, faites entendre votre douce voix à l'oreille de notre cœur (2), elle nous paraîtra plus harmonieuse que la voix des anges; nous reconnaîtrons facilement l'accent de la plus tendre des mères ; nous serons heureux d'obéir à vos maternels conseils. Pendant votre beau mois, nous nous ferons un devoir d'étudier votre très sainte âme, elle sera pour nous comme un jardin de délices. « Nous y cueillerons en grande variété les fleurs de la joie (3) ; car, ô Mère de Dieu, vous êtes la cassolette des parfums sacrés, formée par le céleste Compositeur ; vous êtes le jardin fermé qui au printemps est suavement orné des fleurs les plus éclatantes de toutes les vertus ; parmi elles, trois surtout provoquent notre admiration : ces plantes, dont le parfum remplit la maison du Seigneur, sont la violette de l'humilité, le lis de la chasteté, la rose de la charité. »

(1) S. Bonav., *in Spec.*

(2) *Sonet vox tua in auribus meis, vox enim tua dulcis.* Cant., II, 14.

(3) S. Bern., *Paneg. de B. V. hom.*, p. 214.

DEUXIÈME POINT

Dispositions pour répondre à l'appel de Marie.

Voici une remarque d'une importance capitale, qui explique l'aveuglement des impies et la résistance des obstinés. Pour avoir l'intelligence de la dévotion envers la Reine du ciel, il faut une certaine *initiation*. En vain nous efforcerons-nous de comprendre un livre écrit dans un idiome différent de celui de notre patrie, si auparavant nous n'avons pas étudié cette langue étrangère ; en vain écouterons-nous le plus éloquent discours, si l'orateur parle dans un idiome inconnu : les paroles les plus harmonieuses nous paraîtront dures et barbares. Ainsi en est-il des écrits et des discours en l'honneur de Marie. Ces écrits et ces discours forment, pour ainsi dire, une nouvelle langue maternelle, qui confine au langage céleste, au langage des anges. Que faut-il donc pour la comprendre ? La réponse est bien simple. Soyons des anges et cette langue mystérieuse sera comme notre langue maternelle. « Marie est un livre nouveau (1), dont Dieu le Père est l'auteur, dont le Verbe est la doctrine, dont la plume a été l'Esprit-Saint. » Ce livre se lit avec le cœur et il ne s'ouvre que devant le cœur pur. Bien malheureux est le chrétien qui n'a pas appris cette langue maternelle, et elle ne s'apprend bien que sur les genoux d'une mère ! Plus malheureux est celui qui désapprend ce langage et le péché a cette triste influence ! Plus malheureux encore est celui qui dédaigne la dévotion

(1) S. Jean Damascène.

envers la Vierge, et regarde toute pratique de piété en son honneur comme l'indice d'un esprit faible : de là au blasphème, il n'y a qu'un pas. Pour nous, enfants de Marie, demandons à notre céleste Mère l'intelligence du langage de son culte ; aimons à étudier ses admirables vertus. Cette étude est un signe de prédestination, une espérance de salut (1).

La connaissance du cœur de Marie est comme une science réservée ; pour pénétrer dans ce sanctuaire fermé (2), il y a des entrées réservées ; il y en a quatre principales.

La première, c'est l'*humilité*. L'esprit orgueilleux se révolte en face de tout mystère divin ou moral ; l'esprit humble, au contraire, reçoit avec docilité et simplicité les lumières qui viennent de la foi. « La voie qui mène à la connaissance de la perfection, dit saint Augustin (3), c'est premièrement l'humilité ; secondement, l'humilité ; troisièmement, l'humilité ; et si l'on m'interroge encore, je répondrai toujours : l'humilité. »

La seconde entrée, c'est la *pureté*. Quand un chrétien, embaumé du parfum de la vertu des anges, aime à reposer sa pensée parmi les lis (4), « Marie, qui est une leçon vivante de chasteté et de pudeur (5), est aussi pour l'âme une source d'inspirations célestes » ; alors elle se communique avec plus d'intimité, avec une sainte familiarité, et, par un nouveau bienfait, « son divin aspect finit d'éteindre le feu de l'impureté (6),

(1) S. Bonav., *in Psalt.*, ps. LXXXV. Scire et cognoscere te est radix immortalitatis, et enarrare virtutes tuas est via salutis.
(2) *Hortus conclusus*. Cant., IV, 2.
(3) S. Aug., *ad Diosc.*
(4) Cant., II, 16.
(5) S. Ephrem.
(6) Gerson.

comme si une sorte de rosée fraîche et virginale se fût distillée de ses yeux et se fût écoulée de sa sainte âme. »

La troisième entrée, c'est l'*abandon total de son cœur entre les mains de Marie*. Nous suivons l'école de la Vierge, il faut donc prêter l'oreille à ses enseignements. Nous voulons que Marie modèle notre âme sur sa propre image, il faut donc que la céleste Ouvrière trouve notre âme soumise, disciplinée, obéissante, disposée à recevoir toutes les empreintes. Que faut-il à Marie pour convertir un pécheur ? Un regard, une impression. Que faut-il à Marie pour faire un saint ? Un instant. Lorsque cette heure bénie arrive, ayons l'âme préparée, ouverte, la grâce y opérera ses merveilles. Cet abandon total de soi-même entre les mains de Marie demande une constante générosité, une ferveur soutenue, car lorsque cette Mère si aimante ne rencontre qu'un cœur froid, elle s'éloigne, le froid la chasse (1).

La quatrième entrée, c'est un *désir effectif et pratique* de l'imitation de la très sainte Vierge. Ce désir ouvre l'intelligence ; alors Marie apparaît comme un livre ouvert, où nous lisons le beau poème de l'Incarnation, les mystères de la vie cachée, les merveilles de la miséricorde, les splendeurs de la sainteté. Ce désir pratique détermine la volonté, car « celui qui aime véritablement Marie devient sa vivante image (2) » ; celui qui est véritablement son enfant se plaît à publier

(1) Mme de Sévigné avait pris pour emblème une hirondelle avec cette devise : « *Le froid me chasse.* » C'était une manière très ingénieuse de dire : « Je me retire des lieux où je ne rencontre qu'une politesse affectée au lieu d'une franche sympathie ; je ne me plais qu'avec des cœurs qui favorisent l'expansion du mien en le payant de retour. » La Vierge, qui est la céleste Colombe, *columba mea* (Cant.), nous adresse le même langage.

(2) S. Bonav., *in Spec.*

ses vertus (1), non seulement par la parole, mais encore par l'exemple ; il ne se contente pas de se contempler dans ce miroir, sans prendre aucune résolution (2), il veut d'une volonté énergique, qui se traduit par des actes, reproduire les ravissantes beautés de sa céleste Mère, car il sait qu'ici la ressemblance du cœur est le signe nécessaire de la filiation.

O Marie, envoyez-nous un rayon puissant de votre grâce qui nous montre la profondeur de notre misère, donnez-nous l'humilité ; fortifiez dans notre âme l'amour de l'angélique vertu, donnez-nous la chasteté ; prenez la direction de nos cœurs, nous les abandonnons volontiers dans les mains de celle qui fut la directrice de Jésus enfant (3) ; affermissez notre volonté. Pendant votre beau mois, nous allons combattre nos penchants pervers, mais avec nos seules forces nous hésiterons, nous calculerons en face des sacrifices. En ce moment, nous vous en conjurons, agissez fortement sur nos âmes ; elles sont vôtres, entièrement vôtres ; coupez vous-même les attaches qui vous déplaisent ; malgré la douleur, nous bénirons les blessures que nous fera votre main guidée par l'amour. Oh ! alors, ô notre aimable Mère, nous vous aimerons plus généreusement et notre amour se manifestera par des actes de vertu, et par l'apostolat de vos miséricordes, car nous savons que « *Dieu veut que sa Mère soit à présent plus connue* (4), *plus aimée, plus honorée que jamais.* »

(1) *Viderunt eam filiæ et beatissimam prædicaverunt.* Cant., VI, 8.

(2) Jac., I, 23.

(3) S. Ildephonse, *de Ass.* Evangelista Dei sub cujus disciplina Deus infans versatur.

(4) *Traité de la vraie dévotion*, par le V. Grignon de Montfort, *Introd.*, p. 37.

HISTOIRE

Les trois miroirs.

Une jeune fille élevée dans un pensionnat, et chez laquelle s'éveillaient des goûts de coquetterie trop ordinaires à cet âge, écrivit à sa mère pour lui demander un beau miroir de toilette. Quelques jours après, elle reçoit cette lettre : « Ma chère enfant, au lieu d'un miroir, je t'en envoie trois. Le premier te dira *ce que tu es ;* le second, *ce que tu seras ;* le troisième, *ce que tu dois être.* » Cette étrange annonce suffisait pour exciter au plus haut point la curiosité de la jeune fille. Après trois jours, qui parurent trois siècles, elle reçoit une jolie petite boîte, elle l'ouvre avec empressement.

Elle trouve d'abord un magnifique miroir ; elle le saisit avec bonheur, se mire avec un sourire de satisfaction et prolonge l'examen de son cher visage avec une joie tout enfantine. « Oh ! le beau miroir ! » s'écrie la joyeuse enfant, « et comme maman est bonne ! » Et dans l'excès de sa joie naïve, elle donne un baiser au miroir.

Puis elle retourne à la petite caisse. Sous une seconde enveloppe, qu'elle ouvre avec anxiété, elle trouve une gravure représentant... une tête de mort. Et au bas ces mots écrits par sa mère : *ce que tu seras un jour.* L'enfant devenue sérieuse comprend la leçon de sa mère.

Elle ouvre avec une anxiété croissante son troisième paquet. Mais quelle agréable surprise ! C'était une magnifique statuette représentant Marie Immaculée. Un cri de joie lui échappe et elle se dit : « Oui, voilà *ce*

que je dois être et, avec la protection de ma sainte Patronne, voilà ce que je serai. »

Ce troisième miroir fut le plus consulté ; grâce aux leçons qu'il dictait, le premier miroir n'inspira plus la vanité, et les terreurs qui pouvaient naître du second furent adoucies par les sentiments de confiance, de joie et d'amour dont la statue de Marie est le consolant symbole.

ASPIRATION

O Marie, vous êtes la maîtresse et la directrice de mon cœur ; vous seule y ferez la loi.

PREMIÈRE SEMAINE

Le Prodigue

ou

RÉHABILITATION PAR MARIE

A Notre-Dame des Victoires.

O Notre-Dame des Victoires !
Bien des pécheurs désespérés,
Par leur retour chantent tes gloires :
Parle toi-même aux égarés !

E. A.

PLAN

Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia.

Là où il y avait abondance d'iniquités, il y a eu surabondance de grâce et de miséricorde. (Rom., v, 20.)

Ora pro nobis peccatoribus NUNC *et in* HORA *mortis nostræ.*

1° L'heure de la dégradation.
2° L'heure du remords.
3° L'heure des larmes.
4° L'heure de l'espérance.
5° L'heure des sacrifices.
6° L'heure de la miséricorde.
7° L'heure de la réparation.

« Les anges de Dieu connaissent toutes « les mystérieuses concordances des mo- « ments, des heures et des nombres « sacrés. Je crois à ces harmonies des « heures en faveur de certaines âmes ; « je crois que le temps, si fantasque, si « souvent rebelle à nos arrangements « profanes, est, sous la main de Dieu, « un rhythme souple et docile qui obéit, « mieux que nous ne le pensons, aux « convenances de élus. »

(Mgr Gerbet.)

DEUXIÈME JOUR

L'heure de la dégradation.

Erravi sicut ovis quæ periit.
Je me suis égaré comme la brebis qui s'est perdue. (Ps. CVIII, 176.)

PREMIER POINT

La fidélité à Marie est une cause de préservation.

Une profonde parole a été prononcée comme excuse en faveur du prodigue. « Si sa mère eût existé (1), ou bien il n'eût pas quitté la maison paternelle, ou bien le jour de sa conversion eût été moins éloigné. »

Dans l'Eglise catholique, le pécheur ne peut invoquer cette excuse, car il a une mère qui sans cesse multiplie ses avertissements et l'entoure de sa vigilance : c'est Marie.

Le serviteur de la Vierge peut rencontrer les séductions les plus imprévues et les plus perfides : avec l'invocation du nom de Marie, il triomphe toujours. Il est des jours où la lutte des passions devient ardente, où la volonté en balance hésite entre le devoir et le

(1) S. Ambroise. Si prodigus filius viventem matrem habuisset, vel a paternâ domo nunquam discessisset, vel forte citius rediisset.

plaisir ; il est des jours où les basses régions de notre être et le bouillonnement de la jeunesse font monter des vapeurs grossières qui obscurcissent le ciel de l'âme (1) ; les compagnies mauvaises, les longues rêveries, l'oisiveté de la vie, le vide du cœur, tout se réunit pour hâter et accroître l'explosion des instincts mauvais ; alors se présente ce moment d'illusion où le cœur en délire se sent le jouet de la passion ; pendant un instant le bruit de la concupiscence couvre la voix de Dieu. Voilà la tempête déchaînée. Que va devenir cette âme si fortement ballottée ? Ah ! tout à coup, malgré les secousses de la tempête, elle lève les yeux vers le ciel, elle se souvient de Marie (2), elle l'appelle à son secours ; aussitôt l'espoir renaît, le calme se refait, les nuages disparaissent, et l'âme rassérénée retrouve son atmosphère purifiée.

Au milieu de l'océan, il est des rochers inébranlables contre lesquels les vagues déchaînent en vain leur fureur : le pilote les connaît, et c'est à ces rochers qu'il amarre l'ancre de son vaisseau au moment de la tempête. Nous sommes chaque jour exposés aux orages de la vie (3) : Marie nous est offerte comme un rocher auquel nous devons attacher notre âme au moment de la tentation. Maintenons notre union avec cette Vierge puissante, jamais nous ne serons entraînés à l'abîme.

Au milieu de nos forêts, nous rencontrons une touchante image de la mission protectrice dévolue à toute

(1) S. Aug., *Conf.*, l. II, c. II. Exhalabantur nebulæ de limosâ concupiscentiâ carnis et scatebræ pubertatis obnubilabant cor meum.

(2) S. Bern., *hom.* II *sup.* « *Missus est.* » Ne avertas oculos a fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis.

(3) Id. Si carnis illecebra naviculam concusserit mentis, respice ad Mariam.

maternité. Lorsque les petits oiseaux sont menacés par le milan, aussitôt un cri d'appel se fait entendre : c'est le cri de la mère, et cette pauvre mère anxieuse étend ses ailes pour couvrir les imprudents ; il lui semble que ses deux ailes sont deux boucliers capables de repousser toute attaque. Si Dieu a donné cet instinct à toute maternité, il a fait par-dessus tout des ailes puissantes à la sainte Vierge pour protéger sa grande famille. Lors donc qu'un danger se lève à l'horizon de notre âme, réfugions-nous sous le manteau protecteur de notre Mère, nous n'aurons plus rien à redouter (1).

O Vierge sainte, je me prosterne à vos pieds avec crainte et tremblement. Le monde, qui ne peut sonder les cœurs, peut supposer qu'il y a dans mon âme une riante floraison de vertus. Mais vous, ô Marie, vous savez que sous ces apparences il y a un volcan qui gronde et qui peut tout bouleverser. Oh ! que de ruines me réserve l'avenir, si vous n'apaisez ces ardeurs souterraines ! Comme le grand Apôtre, je gémis sur ces luttes terribles, qui, même après la victoire, laissent dans l'âme tant de débris ; que serait-ce donc après une défaite ? Que deviendrais-je si j'étais livré en esclave au despotisme du maître le plus vil et le plus abject ? Alors vous ne reconnaîtriez plus votre enfant, couvert des livrées de l'esclavage et enfermé dans le cloaque fangeux des passions (2). O Souveraine puissante, préservez-moi d'un si grand malheur ; à vous seule en reviendra toute la gloire.

(1) S. Bern. Ipsa protegente, non metuis.
(2) *Non filii ejus in sordibus.* Deut. xxxii, 5.

DEUXIÈME POINT

L'abandon de Marie est une cause de dégradation.

Un enfant côtoyait un précipice; il marchait avec assurance, guidé par la main de sa mère. Tout à coup, au delà du précipice, sur le rocher qui surplombait l'abîme, l'enfant aperçoit une fleur d'une ravissante beauté. Aussitôt il pousse un cri joyeux; rapide comme l'éclair, il se dégage de la main de sa mère, s'élance et saisit la fleur. L'infortuné! à peine dans son élan a-t-il touché la fleur désirée que le précipice béant s'ouvre sous ses pieds; il y tombe et s'y brise.

N'est-ce pas là trop souvent l'image de la vie surnaturelle? Nous sommes des exilés : nous marchons vers la patrie céleste; nous savons que nous côtoyons un abîme; aussi, dans notre effroi, nous nous sommes consacrés à Marie, avec l'espérance que, grâce à cette consécration, nous resterons attachés à la main protectrice de notre céleste Mère. Mais, hélas! que de fleurs nous attirent par leur faux éclat et leur parfum trompeur, et par suite que d'existences brisées, que d'âmes meurtries, que de cœurs désespérés! Car c'est une maxime reçue et un fait d'expérience, c'est du jour de l'abandon de Marie que date l'égarement. Lorsque le chrétien cesse de porter le scapulaire, de ce jour cesse la vigilance : c'est le premier pas vers l'abîme. Lorsque le chrétien cesse de prier Marie, de ce jour date l'affaiblissement de sa vertu, et rapidement, de chute en chute, il roule dans la dépravation (1). Lorsque le chré-

(1) *Corpus... quod corrumpitur aggravat animam.* Sap., IX, 15.

tien fuit l'autel de Marie, bientôt il la méconnaît comme sa Mère, il l'oublie, il oublie même de lui rendre les honneurs dus à sa dignité de Mère de Dieu, et bientôt sa foi s'éteint (1).

Quand l'abandon de Marie est consommé, le cœur, par son propre poids, roule vers l'abîme ; sur cette pente rapide, il ne trouve plus rien pour l'arrêter ; tout au contraire accélère son mouvement.

Il ne sait plus prier, et « le silence du cœur entraîne après soi le refroidissement de la charité (2). »

Il ne sait plus combattre ses passions. Les saints, malgré leur sainteté, se plaignent des luttes de la concupiscence. « O malheureux héritage, s'écrie saint Bernard (3), déplorable infirmité d'une chair d'homme ! tu nous a courbés vers la terre, car ton poids est accablant. Quelle distance tu as mise entre l'ange et nous ! tu nous a ravalés jusqu'à la brute. » Et après cette plainte, le Saint ajoute : « O notre Reine, nous crions vers vous de toutes les forces de notre âme ; aidez notre faiblesse, enlevez notre opprobre. » Ah ! si ce cri des saints sortait aussi du cœur des prodigues, au lieu de rester dans le bourbier des passions, comme ils aimeraient à remonter vers les sommets de la vertu !

O Vierge sainte, avant de poser le pied sur ce terrain brûlant, j'implore de nouveau votre chaste lumière ; pour certaines âmes, n'est-il pas nécessaire de montrer la profondeur du précipice, afin d'en inspirer une salutaire horreur ?

« Croyez-moi, dit saint Augustin, je suis évêque, je

(1) S. Grég. de Naz., *epist. ad Cledonium.* Si quis sanctam Dei Genitricem non confitetur, a Deitate remotus est.
(2) S. Aug.
(3) *Paneg. de B. V. hom.*, p. 221.

dis la vérité, je ne mens pas. J'ai vu tomber les cèdres du Liban et les chefs du troupeau : leur chute me paraissait aussi impossible que celle de Jérôme et d'Ambroise. Fuyez donc les filets du démon. »

Eve perdit Adam ; que d'Eves dans le monde, « dont les lèvres, dit le Sage, distillent le miel le plus doux, dont les paroles sont onctueuses comme l'huile ; mais qui à la fin sont amères comme l'absinthe! » Un zélé défenseur du culte de Marie a prononcé cette parole si vraie (1) : « La femme ne peut se perfectionner ou se dégrader, sans perfectionner ou dégrader tout autour d'elle, et jamais à demi. » Lorsque dans une population les mœurs s'abaissent, si l'on jette un regard profond, on voit que c'est dans le cœur des mères que la plaie est la plus désolante, et c'est du cœur des mères que cette plaie descend dans le cœur des enfants.

Lorsque la dégradation envahit l'âme, elle en détruit les nobles facultés, elle la prive de toute aptitude aux perceptions délicates et laisse sans obstacle le débordement des vices. La première faute peut être une faiblesse, mais la persévérance dans le désordre produit l'endurcissement. « Le péché, dit saint Augustin, met notre âme en prison ; la rechute ferme la porte ; l'habitude construit un mur qui empêche cette porte de se rouvrir. »

Comment alors décrire le triste état du prodigue ? L'écrivain sacré nous dit qu'il se ravale au niveau de l'animal sans raison (2). Notre-Seigneur le place même au-dessous du plus vil animal, puisque le prodigue envie ses restes (3). Et que devient-il dans cette boue

(1) Nicolas, *Plan divin*, l. I, p. 421.
(2) Ps. XLVIII, 13.
(3) Luc., XV, 16.

abjecte ? Il s'y roule (1) ; il se repaît des plus honteuses jouissances (2), et, entraîné par l'exemple, il devient à ce point aveugle et dépravé qu'il ne sait plus avoir d'autre honte que celle d'être moins pervers que ses complices (3).

Ah ! ne serait-ce pas le moment de dire avec saint François de Sales (4) : « Les plaisirs immondes ne méritent pas d'être désirés par les hommes, puisque les pourceaux en sont plus capables qu'eux! »

O Vierge très sainte et très pure, dois-je mettre ici votre nom ? Que nous sommes loin de vous dans cet abîme ; mais, au-dessus de cet abîme, vous planez comme l'Etoile de l'espérance. Ah ! je le comprends, ô bienheureuse Vierge, tous ceux qui vous abandonnent doivent nécessairement périr (5) ; car il est impossible de se sauver si vous ne jetez sur nous des regards de miséricorde (6) ; il est même impossible de conserver une espérance de salut, si vous détournez de nous votre visage (7). Ayez pitié de l'aveuglement de ces infortunés ; n'êtes-vous pas le dernier refuge des pécheurs ?

(1) II Petr., II, 22.
(2) Lam. Jer., IV, 5.
(3) S. Aug., *Conf.*, l. II, c. III. Præceps ibam tanta cæcitate ut inter coætaneos meos puderet me minoris dedecoris.
(4) *Vie dév.*, p. III, c. XIII.
(5) S. Anselme, *de B. V.* O beatissima Virgo, omnis a te aversus et derelictus, necesse est ut intereat.
(6) S. Antonin, *de B. V.* Impossibile est ut illi, a quibus Beata Virgo Maria oculos suæ misericordiæ avertit, salventur.
(7) S. Bonav., *in Psalt.* A quibus averterit vultum, non erit spes ad salutem.

HISTOIRE

L'engrenage.

La délicieuse histoire suivante montre l'irrésistible et progressive influence des petits moyens pour gagner les cœurs.

Marguerite avait cette foi robuste des campagnardes qui ne comprend même pas un doute sur la vérité religieuse ; elle avait surtout une confiance sans bornes en Marie qu'elle avait l'habitude d'invoquer chaque jour et d'honorer plus spécialement chaque premier samedi du mois ; ce jour-là elle communiait et distribuait deux médailles miraculeuses aux enfants qui n'en possédaient pas.

Elle venait d'entrer au service d'un ancien professeur de philosophie, qui prétendait ne croire à rien, si ce n'est à Platon, Aristote, Cicéron et Voltaire : c'étaient ses saints. Inutile de dire que dans la maison il n'y avait aucun signe religieux.

Dès le lendemain de son arrivée, Marguerite installa sur la cheminée de la cuisine son crucifix et sa statuette de Marie. Son maître les aperçut.

— Oh ! dit-il, vous êtes dévote : passe encore pour le crucifix ; mais la Vierge, c'est de la superstition.

— Non, Monsieur, ce n'est pas de la superstition, c'est mon *engrenage*.

— Que voulez-vous dire avec votre langage mystérieux?

— Monsieur comprendra plus tard.

A quelques jours de là, notre philosophe, qui souffrait à la jambe d'une violente attaque de goutte, se tordait

sous l'acuité de la douleur et implorait en vain du soulagement.

— Mais, dit Marguerite, monsieur me vante sans cesse ses grands saints, Platon et les autres ; si vous les invoquiez, peut-être vous soulageraient-ils ?

L'attaque était pleine de finesse, notre philosophe se tut.

La crise devenant plus violente, Marguerite s'enhardit.

— Monsieur, quand je souffre, j'ai un remède souverain qui me fortifie, je dis : *Salut des infirmes, priez pour nous.*

Nouveau silence, mais une nouvelle douleur plus aiguë venant à se faire sentir, voilà notre prétendu incrédule qui s'écrie : *Salut des infirmes, priez pour nous.*

Marguerite rayonnait de triomphe.

— Oh ! Monsieur, que vous me faites plaisir ! Je suis contente de vous, vous avez le pied dans mon *engrenage.*

— Que voulez-vous dire ? je ne comprends pas.

— Vous comprendrez plus tard.

La crise cessa et notre philosophe reprit ses promenades assidues sur le grand cours qui longeait l'hippodrome de la ville.

Un des premiers samedis du mois, Marguerite ne put remplir ses dévotions habituelles et elle était toute rêveuse et toute triste. Son maître lui en demanda la cause.

— Oh ! Monsieur, c'est bien simple : j'ai promis chaque premier samedi du mois de donner deux belles médailles aux enfants ; aujourd'hui je suis trop occupée pour pouvoir m'acquitter de cette promesse. Oh ! Monsieur, vous êtes bien bon pour moi, voilà mes deux médailles ; dans votre promenade sur le cours, donnez-les à deux enfants ; après cela je serai contente.

— Mais c'est de la superstition, tout cela ; enfin, s'il ne faut que cela pour vous consoler, donnez.

Et dans sa promenade, notre incrédule donna les deux médailles. A son retour, il avertit Marguerite qu'il avait fait sa commission.

— Oh ! Monsieur, que je suis heureuse ! vous aviez déjà le pied dans mon engrenage, maintenant vous y avez la main.

— Mais, ma bonne fille, je ne comprends pas votre mysticisme.

— Oh ! Monsieur, c'est pourtant bien simple, vous comprendrez plus tard.

Le lendemain, nouvelle promenade sur le cours. A peine notre incrédule est-il assis qu'il se voit entouré par une joyeuse bande d'enfants qui s'approchent hardiment, en criant : « Monsieur, donnez-nous de belles médailles comme à nos camarades, des médailles, des médailles ! »

Il fut forcé d'avouer qu'il n'en avait pas. « Eh bien ! ce sera pour demain », reprennent les enfants. Et la joyeuse bande, avec cette espérance, s'éloigne pour reprendre ses jeux.

— Décidément, dit en grommelant le philosophe, Marguerite me joue un mauvais tour ; mais j'en serai quitte pour une douzaine de médailles et les enfants me laisseront tranquille.

Marguerite mise au courant de l'affaire donna volontiers une douzaine de médailles qui furent distribuées et reçues avec joie.

Mais le lendemain, une nouvelle attaque était préparée : les enfants avaient montré leurs belles médailles. Et à peine le promeneur est-il entré dans le cours qu'il se voit entouré par une véritable armée d'enfants

vociférant : des médailles, des médailles ! C'était un véritable assaut ; il voulut parlementer, s'expliquer ; le siège continua ; il se mit en colère, mais rien n'effraya les enfants ; il fallut se rendre et promettre des médailles pour le lendemain. Le philosophe rentra de mauvaise humeur, se promit de ne plus reparaître sur le cours ; mais le lendemain il reprenait sa même promenade, en ayant soin toutefois de se munir de médailles pour apaiser ces importuns.

— Après tout, se dit-il, ils sont si contents quand je leur donne une médaille ! C'est de la superstition, mais cela ne m'engage en rien et je peux bien me payer la joie de leur faire plaisir.

Le lendemain, tout le bataillon eut des médailles. Mais l'état de siège recommença de nouveau ; celui-ci en demandait une pour son petit frère, celui-là pour sa petite sœur, etc. Cette fois, le maître se plaignit à Marguerite d'une situation qui semblait s'éterniser.

— Oh ! Monsieur, ça va bien, c'est mon engrenage qui mord.

— A la fin vous êtes ridicule avec votre engrenage ; je vais devenir la fable de la ville.

— Eh bien ! Monsieur, écoutez-moi : je suis certaine que vous reviendrez au bon Dieu, je prie pour cela tous les jours, et comme mes prières sont bien faibles, j'ai pensé à faire prier les enfants à votre intention ; les médailles prient pour vous ; moquez-vous maintenant, si vous le voulez, de mon engrenage, il est trop tard, le cœur y est pris.

Ces paroles furent toute une révélation. Inutile de raconter les derniers débats d'une conscience qui souffrait de son malaise, qui avait le sentiment de Dieu et qui repoussait sans cesse ce sentiment ; la lutte fut

violente, car il fallait briser l'orgueil puisé dans la science ; mais un jour, au retour d'une promenade qui s'était prolongée plus qu'à l'ordinaire, Marguerite voit entrer son maître tout radieux. Pour toute explication, il s'écrie : « Oh ! me voilà content, j'ai vu monsieur le curé, je lui ai expliqué l'engrenage, et c'est lui qui a achevé de m'y prendre le cœur. »

ASPIRATION

« C'est vous (1), ô divine Vierge, qui avez daigné me retirer comme par force, de mon bourbier, pour me faire connaître ma faiblesse, mon infirmité, ma résistance. »

(1) M. Olier, *Vie int.*, p. 360.

TROISIÈME JOUR

L'heure du remords.

Non est pax ossibus meis a facie peccatorum meorum.

Au souvenir de mes péchés il n'y a plus de paix pour mon cœur. (Ps. XXXVII. 4.)

PREMIER POINT

Le remords est un châtiment de justice.

Quel que soit l'aveuglement momentané causé par la passion, bientôt l'âme coupable éprouve par sa propre expérience la vérité de ce principe : *l'on est toujours puni par où l'on a péché.* Sous chaque rose, il y a une épine; au fond de chaque calice, il y a de la lie; dans tout plaisir illégitime, il y a du poison ; dans chaque fruit défendu, il y a un ver, le remords. « La douleur physique est le cri plaintif des organes malades : ainsi le remords est le cri accusateur de la conscience blessée (1). »

La volupté pourrait se définir : un rêve enfanté par l'imagination malade d'un cerveau exalté. Lorsque le réveil arrive, que reste-t-il ? le tourment. Oui, derrière

(1) Docteur Descuret.

le perpétuel sourire de bien des lèvres, il y a le perpétuel tourment du cœur. On ne peut être en guerre avec Dieu, et goûter la paix de la conscience (1). Cette révolte impie produit un bouleversement rempli d'amertume (2): elle engendre des douleurs stériles sans cesse renaissantes, et, malgré un abaissement plein d'orgueil, l'âme éprouve une lassitude inquiète qui l'accable (3). Alors, commence l'assombrissement du caractère ; puis vient la tristesse, tristesse dévorante qui va jusqu'au cœur et qui mine les sources de la vie (4). Le pécheur apprend par lui-même qu'en abandonnant Dieu, il se condamne à se voir abandonné à sa propre tristesse, comme à la plus cruelle des expiations (5). Le ver rongeur du remords s'attache à ses pas, le suit partout (6): sa morsure se fait sentir le jour et la nuit, elle empoisonne toutes ses joies, elle redouble toutes ses angoisses : en un mot, la vie devient un enfer anticipé (7). Dans cet abaissement, le coupable pourrait envisager avec courage son triste état et prendre l'énergique résolution d'en sortir; mais il n'ose appliquer sa pensée sur sa désolante situation (8) : il a peur des sacrifices qu'exigerait cet acte de fermeté virile. Alors commence le sommeil de l'aveuglement volontaire. Ce sommeil ne donne pas le repos, il perpétue le tourment : car « le remords est la seule

(1) Job., IX, 4.
(2) Lam. Jer., I, 20.
(3) S. Aug., *Conf.*, l. II, c. II. Ibam longe a te in plura et sterilia semina dolorum, superbâ dejectione et inquietâ lassitudine.
(4) *Multos occidit tristitia.* Eccli., XXX, 25.
(5) Is., I, 28.
(6) Ps. L, 4.
(7) S. Bern., *de Ass.* Infernus et carcer est animæ rea conscientia.
(8) Jer., XII, 11.

douleur de l'âme que le temps ou la réflexion n'adoucisse pas (1). » C'est la volonté de Dieu que l'âme trouve un châtiment dans chacun de ses dérèglements (2). De là naît ce tourment caché, qui descend jusqu'aux profondeurs de l'âme, qui répand sur toute l'existence un voile de tristesse et de deuil. Il suffit d'un seul péché pour empoisonner toute une vie et pour ouvrir une source perpétuelle de larmes expiatrices (3).

« Ouvrons une conscience coupable, dit saint Jean Chrysostome (4) : à l'intérieur que voyons-nous ? C'est la lutte ardente des passions, une crainte continuelle, une tempête violente, un martyre de chaque jour. Il n'y a plus de sommeil, ou bien il est entrecoupé par de vagues terreurs ; il n'y a plus d'appétit, ou bien la nourriture est prise avec dégoût ; il n'y a plus de relations d'amitié, ou bien ces relations sont impuissantes à délivrer de ces angoisses : le cœur coupable porte en lui son bourreau et ce bourreau impitoyable le torture sans repos. »

Qu'il est triste pour le pécheur de ne plus avoir un souvenir sur lequel il puisse reposer sa mémoire, sans y trouver un remords! Années de l'enfance, années de la jeunesse, années de l'âge mûr, tout passe comme un tourbillon, et, aux ailes rapides du temps il ne sait point attacher des œuvres pour l'éternité. S'il sonde sa conscience, il y voit des blessures profondes que les passions mauvaises y ont creusées pour sa honte ; il entend des accusations qui s'élèvent de toutes ses

(1) Mme de Staël.
(2) S. Aug., *Conf.*, l. I, c. XII. Jussisti, Domine, et sic est, ut animus omnis inordinatus sua sibi pœna sit.
(3) Tertull. Semel peccasse, satis est ad fletus æternos.
(4) S. Chrys., *hom.* XIII.

facultés. Pourra-t-il laver par quelques larmes des iniquités qui ont produit comme un océan de crimes ? S'il regarde vers le ciel, le ciel semble d'airain, et le ciel ne reçoit que les cœurs purifiés. S'il regarde vers la terre, il croit entendre la voix de l'abîme qui lui dit : « Tu seras ma proie. » Voilà l'heure terrible, pendant laquelle le coupable, torturé par une agonie morale plus crucifiante que la mort, porte et sent tout le poids de la justice de Dieu. Or, d'après la règle de la Providence, le tourment de l'humiliation est d'autant plus profond que l'orgueil a été plus coupable (1).

Ah ! à côté de cette justice qui abat, que l'on est heureux de trouver une miséricorde qui relève ? Que l'on est heureux surtout de savoir que ce ministère de miséricorde est confié à une Mère ! « C'est moi, dit Marie, c'est moi qui suis la cause de ces craintes et de ces tourments (2) : c'est ainsi que je ramène mes enfants à leur devoir. Vous poussez en ce moment des gémissements, des cris de douleur ; mais lorsque vous serez mes fidèles serviteurs, vous jouirez dans votre cœur de la plus douce et de la plus constante allégresse (3). »

(1) *Quantum glorificavit se et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* Apoc., XVIII, 7.

(2) *Ego mater timoris.* Eccli., XXIV, 24.

(3) *Ecce serri mei laudabunt præ exultatione cordis, et vos clamabitis præ dolore cordis.* Is., LXV, 14.

DEUXIÈME POINT

Le remords est un signe de miséricorde.

« Il n'appartient qu'à la religion chrétienne (1) d'avoir fait deux sœurs de l'innocence et du repentir », et c'est le repentir qui ramène les joies de l'innocence (2).

Le remords est en effet une grâce précieuse, un bienfait de miséricorde ; c'est un glaive qui s'enfonce dans le cœur et qui le guérit en le torturant. « Le Christ, dit saint Augustin, même lorsqu'on le fuit, se cramponne à l'âme, comme le cavalier robuste se cramponne à un coursier indompté, et, à la fin, il en a raison. » Le sourire du bonheur, les fausses joies du plaisir, les chants et le mirage des passions endorment facilement la conscience. Mais quand l'horizon de l'âme se fait plus sombre ; quand les illusions tombent une à une sous le souffle des plus amères déceptions, comme les feuilles secouées par le vent de novembre ; quand le cœur aride ressemble à la nature dépouillée ; quand enfin, comme le prodigue, on se retrouve seul, en tête-à-tête avec sa conscience, alors cette conscience, qui est toujours l'interprète fidèle de la vérité, fait entendre sa voix ; comme un écho divin, cette voix se répercute jusqu'aux dernières limites du cœur ; comme un tonnerre puissant, elle grossit et multiplie ses roulements, jusqu'à ce que jaillisse cet éclair, qui foudroie le vice

(1) Chateaubriand, *Génie du Christianisme.*

(2) Chateaubriand, *Maximes.* Redemande au repentir la robe de l'innocence : c'est lui qui l'a trouvée et la rend à ceux qui l'ont perdue.

et renverse le pécheur, comme autrefois Saul sur le chemin de Damas.

Et qui donc se cache derrière ce voile du remords, derrière cette voix si amoureusement persécutrice ? Ah ! n'est-ce pas la Mère du Bon Pasteur !

Ce pauvre pécheur se plaignait de ses inguérissables tristesses, et, s'adressant à sa conscience, il disait : « O mon âme (1), pourquoi donc es-tu triste ? pourquoi me troubles-tu ? » Mais en ce moment ses yeux s'ouvrent à la lumière ; instinctivement, l'infortuné se tourne vers Marie, et s'écrie dans le transport de sa reconnaissance : « Ah ! oui, c'est Vous, ô fidèle Marie ; c'est Vous qui, comme une sœur aimante (2), m'avez suivi dans mes égarements ; c'est Vous, qui m'avez fait au cœur ces blessures qui me tourmentaient ; c'est Vous (3) qui m'avez entouré de miséricordieux châtiments et avez versé sur mes plaisirs déréglés des dégoûts remplis d'amertume ; c'est Vous qui avez placé sur mon chemin l'ange du remords, cet ange qui, durant mes années d'égarement, empoisonnait mes joies coupables et me refusait même un instant de bonheur ; cet ange terrible et béni, dont j'ai failli lasser la patience, au milieu de l'ivresse étourdissante des passions ; cet ange qui marche encore devant moi en ce moment pour me guider au chemin de la miséricorde (4). Oh ! Sœur aimante, Mère plus aimante encore, car vous avez été tout cela pour moi, ô Marie, je bénis votre main

(1) Ps. XLII, 5.

(2) *Vulnerasti cor meum, soror mea.* Cant., IV, 9.

(3) S. Aug., *Conf.*, l. II, c. I. Tu semper aderas, misericorditer sæviens, et amarissimis aspergens offensionibus omnes illas jucunditates meas.

(4) *Misericordia ejus præveniet me.* Ps. LVIII, 11.

qui m'a châtié : vos blessures ont guéri mon cœur égaré. »

C'est qu'en effet le remords est l'un des anges de la cour de Marie (1). Quand cette divine Mère a jeté sur une âme un regard de miséricorde, elle la poursuit sans cesse : pour l'arracher à ses déréglements, elle envoie épreuve sur épreuve, tourment sur tourment, croix sur croix ; le cœur coupable n'a plus ni paix, ni calme, ni repos : c'est la torture de chaque instant, c'est le martyre quotidien, c'est l'agonie de l'âme (2). L'ange du remords brise et torture les fibres les plus sensibles du cœur : il y creuse parfois une blessure qui ne guérira jamais. Cela est nécessaire : il faut que le cœur perverti meure à lui-même, avant de ressusciter à une nouvelle vie (3).

Lorsque la mort à soi-même est consommée, il y a dans l'âme comme une apparition de Marie. Pendant la vie des passions, la Vierge Immaculée se tient à la porte du cœur et elle frappe avec le remords (4). Mais au jour de la mort des passions, la Vierge sainte entre avec son cortège de vertus, et elle dit au prodigue repentant : « Mon enfant, tu m'avais chassée de ton cœur, mais une mère ne peut oublier l'enfant dont le cœur a battu sur son cœur, et lors même qu'une mère oublierait son enfant, moi je ne l'oublierais pas (5). Je t'ai poursuivi, et je me suis réjouie de tes tristesses qui t'ont ramené à repentance (6). Maintenant ce n'est

(1) *Angelus faciei ejus salvabit eos.* Is., LXIII, 9.
(2) *Agonizare pro anima tua et usque ad mortem.* Eccli., IV, 33.
(3) Col., III, 9.
(4) Apoc., III, 20.
(5) Is., XLIX, 15.
(6) II Cor., VII, 9.

plus seulement ma voix qui t'appelle, c'est mon Cœur ; viens donc, je suis le Refuge des pécheurs : malgré le passé, je te réserve des tendresses de Mère ! »

HISTOIRE

Le réveil d'un souvenir.

C'est Mgr Dupanloup qui parle.

J'étais alors attaché au clergé de Saint-Roch : c'était en 1836. Appelé à bénir un mariage entre d'excellents chrétiens, je fis le discours d'usage ; pendant que je le faisais, j'eus une distraction : celui qui me la donnait était un grand homme de six pieds au moins, qui était resté là seul debout, tout le monde étant assis, me regardant très fixement : et cela, comme il était premier témoin, à trois pas de moi. Cette proximité, cette haute taille, ce regard fixé sur moi de si près, avaient, vous le comprenez sans peine, appelé un moment mon attention, mais je m'étais dérobé à cette impression.

La cérémonie achevée, je me retirai, les mariés aussi, et je pensais que tout était fini. Pas du tout. Le lendemain, à cinq heures du matin, on frappe à ma porte : c'était le marié lui-même qui venait me chercher précipitamment, pour un malade en danger de mort : ce malade, c'était son oncle même, ce grand homme qui, la veille, m'avait si singulièrement distrait. Très âgé, — il avait soixante-quatorze ans, — le froid l'avait saisi à la cérémonie même, et on craignait pour ses jours. Le médecin, immédiatement appelé, l'avait déclaré sans ressource.

Je sortis sur-le-champ, et, chemin faisant, pour me

renseigner, je fis quelques questions au jeune neveu qui était venu me chercher.

— Monsieur votre oncle était-il un bon chrétien ?

— C'était un bien bon homme, mais nous craignons bien qu'il ait fort négligé ses devoirs de religion.

— Est-ce qu'il a quelqu'idée de la gravité de son état ?

— Oui, il ne se fait pas d'illusion.

— Est-ce que c'est lui qui désire me voir ?

— Oui. Quand nous l'avons vu frappé, nous lui avons demandé s'il ne verrait pas volontiers un prêtre. Il ne s'y est pas refusé. Mais lequel ? Il n'en connaissait point. Alors, dans un langage un peu à lui : « Celui que j'ai entendu hier, a-t-il dit, il m'a plu, il fera bien mon affaire. »

J'arrivai donc rue Croix-des-Petits-Champs, dans un hôtel garni ; car, venu de la province pour assister au mariage de son neveu, il s'était logé à l'hôtel. J'entre ; on me laisse seul avec lui ; je vis là le malade, ce pauvre vieillard, étendu tout de son long dans ce lit et mourant. Je m'approche de lui, et lui aussitôt me tend la main, sans hésitation, simplement, avec quelque chose de loyal et de très net.

— Je vais mourir, dit-il, et je voudrais bien faire ce que l'on fait en pareil cas. J'ai soixante-quatorze ans..... il y a soixante-deux ans que je ne me suis confessé. Je suis un vieux militaire. Que voulez-vous ? Je me suis engagé à quatorze ans ; j'ai fait toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire ; je n'ai jamais pensé à Dieu ; mais, je ne sais pourquoi..... j'éprouve le besoin de ne pas sortir de ce monde sans m'être réconcilié avec Dieu, comme si je l'avais connu.

Touché de sa franchise et de son accent extraordinairement sincère :

— Eh bien, je vous aiderai, et Dieu nous aidera, lui

dis-je, les choses sont faciles avec les hommes droits comme vous.

Quand j'eus achevé sa confession, à l'aide de questions que je lui adressai :

— Maintenant, lui dis-je, je vais vous donner une pénitence.

— Une pénitence, dit-il en me regardant fixement, qu'est-ce que c'est que ça ? Je n'en ai pas l'idée.

— Je lui expliquai ce que c'est qu'une pénitence, et je lui dis :

— Vous souffrez, offrez vos souffrances au bon Dieu, cela me permettra de vous donner une pénitence facile ; vous direz simplement : *Notre Père qui êtes aux cieux... Je vous salue, Marie.....*

Il me regarde alors du fond de son lit, car, tout affaibli qu'il était par l'âge et la maladie, il avait encore une énergie extraordinaire dans le regard, et me dit :

Notre Père..... Je vous salue, Marie..... Qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Vous avez dû savoir cela, lui dis-je ; ce sont des prières, les plus belles de la religion ; je vais vous aider un moment, je les réciterai moi-même, vous les réciterez avec moi, et nous retrouverons tout cela.

Et me mettant à genoux au pied du lit et tenant sa main dans mes mains, je commençai. Il me laissa dire les deux ou trois premières invocations du *Pater*, puis, quand je fus arrivé à ces paroles : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, tout à coup, me serrant la main, et comme se réveillant d'un long sommeil :

— Oh ! me dit-il, je me souviens de cela... Oui, je crois que, quand j'étais enfant, ma mère m'apprenait quelque chose comme cela... Voulez-vous recommencer ?

Je recommence, et alors tout à coup, du fond de son âme, du fond de ses entrailles, et de sa vie la plus éloignée, à travers ces soixante-quatorze ans, à travers toutes ces batailles et toutes ces guerres qui avaient passé sur cette vie et tout effacé de son âme, voilà que revient vivant à ce vieillard le souvenir de sa mère et des prières qu'elle lui avait apprises quand il était petit enfant ; et voilà que de lui-même il se met à retrouver, une à une, les paroles. Je les vis sortir de son âme, comme si tout cela y eût été enfoui, et reparaissait tout à coup à la lumière ; et, interrompant à chaque verset :

— Oh ! disait-il, oui, je me souviens. *Notre Père qui êtes aux cieux,....* c'est bien cela ;.... *que votre nom soit sanctifié.....* c'est bien cela encore *; que votre règne arrive....* Oui, je me souviens d'avoir récité tout cela ; oh ! comme c'est beau cette prière !....

— Et, arrivé à ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses :*

— C'est surtout cela, disait-il, dont je me souviens ; c'est ce qui m'a rappelé tout le reste ; ma mère me faisait dire cela quand j'avais commis quelque faute.

— Et il acheva ainsi toute la prière. Et puis il me demanda de la répéter avec moi, et il ne se lassait pas de la redire. Et quand il eut fini :

— Mais il y en a une autre, me dit-il ; oh ! oui, je me souviens que ma mère me disait qu'il y a une sainte Vierge..... Attendez..... Je vais retrouver cette prière... dites-la moi, et je la reconnaîtrai...

— Et dès les premiers mots :

— Oh ! oui, c'est cela... Je vous salue, Marie.

Et il me prévenait. *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous...* et toutes les paroles lui revenaient, et tout cela renaissait comme miraculeusement dans son âme ; et enfin aux dernières paroles :

Sainte Marie, Mère de Dieu..., il se mit à fondre en larmes.

Voilà ce qu'avaient été pour ce vieillard ces prières, qu'une pieuse mère lui avait apprises dans son enfance ; germes précieux, déposés dans son âme et longtemps enfouis ; mais enfin, ils étaient là, et au moment suprême, sous un rayon favorable de la grâce de Dieu, ils éclataient et devenaient la lumière de sa dernière heure et de son éternité! Enfin, le voyant fatigué, je le quittai, promettant de le revoir bientôt et dès qu'il serait reposé.

Je lui avais laissé un petit crucifix, lui disant qu'il n'y en avait peut-être pas dans son hôtel. Je l'avais vu saisir et presser de ses mains défaillantes, contre ses lèvres et contre son cœur, ce petit crucifix. Je revins le lendemain à cinq heures du matin. Je demandai de ses nouvelles ; son neveu et sa nièce me dirent qu'il avait extrêmement souffert toute la nuit. Je m'approchai de lui. Je lui demandai comment il allait.

— Mais cela va très bien, dit-il.

— Pourtant, repris-je, on me dit que vous avez beaucoup souffert cette nuit.

Il me répondit :

— Ils vous ont dit cela... Ils ne savent pas que vous m'avez laissé un consolateur...

Et alors, me montrant le petit crucifix que je lui avais donné, et qu'il n'avait pas quitté :

— Voilà, me dit-il, Celui qui me consolait. J'ai redit toute la nuit *Notre Père* et *Je vous salue, Marie,...* c'est ce qui fait que je n'ai pas souffert.

ASPIRATION

Béni soit le jour, ô Marie, où vous avez versé dans mon âme cette coupe d'amertume d'où sont sorties ces salutaires tristesses qui m'ont désabusé des enivrements du monde !

QUATRIÈME JOUR

L'heure des larmes.

Cœpit orare cum lacrymis, dicens : Ne reminiscaris delicta mea vel parentum meorum.

Couvert de ses larmes, il fit cette prière : Oubliez mes péchés et les péchés de ceux qui me sont chers.

(Tob., III, 1.)

PREMIER POINT

Il faut verser des larmes sur ses propres péchés.

Quand un pécheur, terrassé par le remords, repasse dans sa mémoire ses humiliants souvenirs ; quand d'un côté il voit l'égoïsme et le tourment des affections humaines, et de l'autre les joies désintéressées de l'amitié de Dieu ; quand il s'aperçoit de son aveugle folie, qui lui a fait porter ses préférences vers des objets indignes de ses destinées si hautes : alors se déclare en lui une émotion soudaine qui le bouleverse : puis un frémissement puissant remue toutes les fibres de son être ; enfin le cœur se gonfle, se brise, et de ce brisement jaillit une source de larmes.

Larmes précieuses, premier bain sur les souillures du passé ! larmes précieuses, sang de l'âme, diamants du

cœur, futurs joyaux de la couronne céleste ! qui donc viendra vous recueillir et vous porter jusqu'au trône de Dieu (1) ?

Ah ! je sais que les larmes ont assez de puissance pour arrêter les flammes de l'enfer et effacer la divine sentence portée contre le pécheur (2) ; je sais qu'une seule larme, même cachée, attendrit le Cœur de Dieu et triomphe de son inflexible justice (3) ; je sais qu'une larme, accompagnée par la confiance, a reçu le pouvoir de pénétrer jusqu'au ciel et de s'avancer jusqu'au pied du trône immaculé du Seigneur (4) ; mais, avant de m'élever jusqu'à Dieu, je sens le besoin de verser mes premières larmes de repentir sur les pieds de Celle qui a brisé mon cœur et a fait jaillir la source de ces pleurs salutaires.

Lorsque l'apôtre Pierre eut renié par trois fois son bon Maître, il aperçut le regard de Jésus fixé sur lui (5). Ce regard divin frappa jusqu'au cœur l'apôtre infidèle, et de ce cœur brisé sortirent deux ruisseaux de larmes, qui creusèrent deux sillons sur son visage, *cœpit flere* (6). Aussitôt, pour cacher son émotion, Pierre quitte le prétoire. Mais où donc ira-t-il répandre ses premières larmes ? Saint Bonaventure nous l'apprend (7). Au sortir

(1) Tob., VII, 13.

(2) S. Pierre Chrys., *Serm.* XLIII. O quanta vis est in lacrymis peccatorum ! Extinguunt gehennam et delent divinam sententiam in omne facinus latam.

(3) S. Laurent Just., *de Ligno vitæ*. O lacryma humilis, vincis Invincibilem, inclinas Filium Virginis.

(4) S. Ephrem, *de Compunct.* O lacrymarum vis, quæ multâ cum fiduciâ ipsum cœlum penetras ; quæ, si velis, ante sanctum atque excelsum Domini immaculati thronum cum gaudio adsistere potes !

(5) Luc., XXII, 61.

(6) Marc., XIV, 72.

(7) *In vitâ Christi meditationes*, c. LXXXIV.

du prétoire, l'apôtre, poursuivi par le remords, se met à fuir rapidement à travers les rues de Jérusalem ; il s'arrête au seuil d'une petite chambre, pauvre et solitaire, où Marie s'était retirée avec Jean, le disciple bien-aimé. L'apôtre entre dans cette demeure ; il y entre tout couvert de ses larmes : il n'avait pu pleurer sur les pieds de son bon Maître, qui avait souffert de son ingratitude plus que de tous les outrages de ses ennemis ; mais il vient pleurer aux pieds de Marie. Impuissant à redire sa chute profonde, il éclate en sanglots. Ah ! en effet, en face de la Mère de ce Jésus qu'il venait de renier, comme le cœur de Pierre devait être brisé ! avec quelle douleur il dut raconter sa faute ! avec quelle émotion il dut confesser son parjure ! Et que fit la Mère de Jésus ? Elle mêla ses larmes aux larmes de Pierre, et la divine Médiatrice des coupables, par ses douces et bonnes paroles, remit un rayon d'espérance dans le cœur de l'apôtre repentant !

Que de prodigues ont imité l'Apôtre, ont versé leurs premières larmes de repentir aux pieds de Marie et bientôt se sont sentis fortifiés et consolés !

Les larmes sont un degré de plus vers une conversion plus complète.

Lorsque Augustin, poursuivi par la grâce, tentait de sortir de son égarement, sa volonté naissante restait stérile, parce qu'elle n'était pas soutenue par l'amertume des larmes (1). Quelle fut donc la cause qui hâta et fixa l'heure du retour ? Laissons saint Augustin nous raconter cette dernière scène de combat qu'il se livre à lui-même, retiré dans un coin solitaire de son jardin (2). « Par une profonde méditation, je con-

(1) *Conf.*, l. VII, c. xx.
(2) Ibid., c. xii.

densai et je mis toutes mes misères devant les yeux de mon âme : alors je sentis s'élever un affreux orage qui produisit une grande pluie de larmes. J'avais besoin de solitude pour pleurer, j'allai me jeter à terre sous un figuier, je ne pouvais plus retenir mes pleurs, il en sortit de mes yeux comme un torrent ; et, tout à coup, pendant que je pleurais, dans toute l'amertume d'un cœur brisé, j'entendis comme une voix d'enfant qui me chantait ces mots : Prends, lis. »

Cette heure des larmes fut pour le fils de sainte Monique le moment précis de son entier retour à Dieu : bientôt, sur une jeunesse de prodigue il posa une maturité de séraphin.

Dans le cours des siècles, comme prélude des grandes conversions, nous trouvons la même cause, car toujours *les larmes sont mères des vertus* (1).

« En entrant dans l'église de Lorette, raconte M. Olier, je fus touché jusqu'à verser des larmes en abondance : je fus tellement attendri par les caresses de la très sainte Vierge et je ressentis des secours si puissants qu'il fallut me rendre à mon Sauveur qui me poursuivait depuis si longtemps. »

O Vierge Marie, bien des fois vous m'avez vu verser des larmes : j'ai pleuré mes égarements et le jour et la nuit (2) ; pendant mon repas (3), mes larmes se sont mêlées avec mon breuvage ; pendant mon sommeil (4), mes pleurs ont inondé ma couche. Mais, pauvre prodigue, c'était surtout sur vos pieds, ô Marie, que j'aimais

(1) Chateaubriand, *Les Martyrs*.

(2) *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte.* Ps. XLI, 4.

(3) *Potum meum cum fletu miscebam.* Ps. CI, 10.

(4) *Lacrymis meis stratum meum rigabo.* Ps. VI, 7.

à verser le trop-plein de mon cœur. Là je gémissais, je sanglotais : au souvenir de mes égarements et sous le poids accablant de mon martyre intérieur, je fondais en pleurs. Toutefois, dans ces gémissements, vous m'offriez vos maternelles consolations. « Je vois tes larmes (1), me disiez-vous intérieurement, et je vais guérir ta blessure ; désormais tu goûteras les douces joies de la conscience (2). » Merci, ô ma divine Consolatrice, mais gardez-moi encore sous vos ailes ; prenez pitié de ma misère, car la boue des passions me couvre de ses souillures ; je suis sous votre tutelle, sous votre protection, je suis tout à vous : gardez-moi donc, ô Mère bien-aimée, c'est la prière que je dépose avec mes larmes sur vos pieds sacrés (3).

DEUXIÈME POINT

Il faut verser des larmes sur les péchés de ceux qui nous sont chers.

Qui pourra calculer le poids d'une larme dans la balance de la miséricorde divine, surtout lorsqu'elle sort du cœur d'une mère ?

Antipater écrivit un jour à Alexandre une longue lettre d'accusation contre Olympias sa mère. Alexandre la lut et dit : « Antipater ne sait donc pas qu'une seule

(1) *Vidi lacrymas tuas et ecce sanavi te.* IV Reg., xx, 5.
(2) Joan., xvi, 20.
(3) S. Ephrem, *Or. de Virg.* Sub alis tuis custodi me, miserere mei quia sum iuto inquinatus : sub tutelâ et protectione tuâ totus sum ; crebris lacrymis te, o Mater, imploro et advolvor tibi.

larme de ma mère suffit pour effacer toutes les lettres qu'on peut m'écrire contre elle? »

Lorsque l'ennemi de notre salut se présente en face du trône de Dieu et demande la liberté de frapper une âme longtemps rebelle, il me semble entendre le Seigneur répondre à ces justes accusations : « Ne sais-tu pas que chaque jour en faveur de ce coupable je reçois les larmes de sa mère! » Et l'arrêt de justice est suspendu. Méditons ces éloquentes paroles (1) : « Quand une mère a épuisé, pour ramener un fils coupable, les conseils, les avertissements, les reproches, et qu'en apparence elle ne peut plus rien, il lui reste encore une puissance, la plus grande de toutes, il lui reste ses larmes. Qu'elle prie, qu'elle pleure, qu'elle aille chercher, dans ces replis secrets où l'âme de la mère et l'âme de la chrétienne se touchent, une certaine larme que Dieu a faite exprès : voilà l'enfant sauvé! Et tous les jours, on voit des jeunes gens qui avaient abusé de tout, dont la vie avait traîné dans les ignominies et dans tous les scandales, et qui renaissent à la vertu parce que leurs mères ont pleuré! »

Nos larmes retombent toujours en rosée féconde sur ceux que nous aimons.

Qui ne sait que sainte Monique pleura longtemps sur son Augustin, perdu dans les plaisirs énervants de Carthage ? Jour et nuit elle versait des larmes (2), et elle offrait ce sang de son cœur de mère dans le calice de l'expiation. Plus tard, à Milan, ses pleurs coulent encore avec plus d'abondance (3). Son espérance n'était-

(1) *Introduction à la vie de sainte Monique*, par M. l'abbé Bougaud, p. 57.

(2) *Conf.*, l. V, c. VII. De sanguine cordis matris meæ, per lacrymas ejus, diebus ac noctibus, pro me sacrificabatur tibi.

(3) *Conf.*, l. VI, c. I.

elle pas soutenue par ces paroles prophétiques d'un saint Evêque : « Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse (1) ? » Saint Augustin, après sa conversion, apprit toutes les angoisses de sa mère, et, dans le transport de sa reconnaissance, il s'écriait : « Si je n'ai pas péri à jamais dans l'erreur et dans le mal, ce sont les larmes de ma mère, ses longues et fidèles larmes, qui me l'ont obtenu (2). »

Dans le monde, ne rencontrons-nous pas chaque jour de nouvelles Moniques qui ont aussi ramené leur Augustin ? « J'ai vu, disait un prêtre d'une longue expérience, j'ai vu pendant trente, quarante années, couler d'intarissables larmes et la terre demeurait stérile ; mais la persévérance a toujours fini par triompher. »

Bien des mères se plaignent de leur impuissance à ramener un fils égaré : ont-elles assez pleuré ? Sans doute, à certaines heures, il semble que le cœur brûle la pluie de ses larmes, comme certains foyers brûlent leur propre fumée. Malgré cette apparente impuissance, une larme n'est jamais stérile : tôt ou tard, elle va féconder le cœur endurci. Et lors même que tous ces brisements du cœur maternel ne pourraient suffire pour briser le cœur d'un fils coupable, il reste à une mère une dernière planche de salut : c'est de verser tant de larmes sur les pieds de Marie, que Marie, à son tour attendrie, verse une larme sur les pieds de Jésus. L'enfant sera sauvé (3).

(1) *Conf.*, l. III, c. XII. Vade, fieri non potest ut filius istarum lacrymarum pereat.

(2) *De dono persever.*, c. XX.

(3) Un affligé, fondant en larmes devant une image de Marie, entendit cette Mère dire à Jésus : *Fili, et istæ lacrymæ peribunt ?* V. S. Lig., VII, 226.

O Vierge bénie, nous soupirons donc vers vous ; nous gémissons, nous pleurons à vos pieds (1) ; vous êtes toute-puissante (2), comme Mère de Dieu et comme Reine de toute créature ; rien ne vous est impossible ; oh ! du moins, ne méprisez pas nos larmes. » — « Nos pleurs sont une prière (3), et vous demandent les remèdes divins de notre Rédempteur. » C'est donc en vous, ô divine Mère de Dieu, que nous plaçons tout notre espoir, car votre mission est de sécher toutes les larmes de l'univers (4).

HISTOIRE

L'analyse d'une conversion.

Après y avoir été autorisé, nous livrons ces secrets de l'âme d'un ami. En lisant ces lignes, tout incrédule ne sera-t-il pas forcé d'avouer qu'il éprouve les mêmes tourments ?

— Pendant plus de vingt années, j'ai méprisé toutes les grâces du ciel. Le remords et l'ange de mon foyer, ma chère petite Jeanne, m'ont sauvé.

Mon éducation religieuse et le souvenir des leçons de ma pieuse mère avaient laissé dans mon cœur des traces profondes. Les multiples occupations de mon

(1) Ad te suspiramus, gementes et flentes. *Salve.*

(2) S. Ephrem, l. III, p. 532. Omnia potes, tanquam Dei Mater ; omnia vales, veluti quæ superas omnes creaturas : nihil tibi, si vis, impossibile est : duntaxat ne despicias meas lacrymas.

(3) S. Bern., *Paneg. de B. V.*, p. 209.

(4) S. Ephrem, *Or. ad Deip.* Sancta Dei Genitrix, nihil est firmius tropæum quam tuum auxilium, tu enim abstulisti omnes lacrymas a facie terræ.

vaste commerce m'entraînèrent dans de tristes relations : mais je déclare hautement que jamais ces prétendus plaisirs ne m'ont donné un instant de bonheur.

J'étais veuf depuis plus d'une année. Un soir du mois de mai, mon enfant, âgée de seize ans, me demanda de la conduire à une belle cérémonie où un éloquent prédicateur devait prendre la parole.

Après quelques observations sans fondement, j'acceptai. Le sermon m'a laissé une impression ineffaçable. J'ai retenu surtout cette pensée qui m'a sauvé : « Dans cet auditoire, dit le missionnaire, il est peut-être un homme qui a perdu ses convictions religieuses : je ne lui demande qu'une seule chose, qu'il prenne un scapulaire et qu'il le porte avec le désir sincère de la vérité : tôt ou tard cet homme sera éclairé et sauvé. »

Cette pensée, depuis cet instant, s'attacha si étroitement à mon cœur que le jour et la nuit elle me poursuivit avec une véritable obsession. Je me croyais un honnête homme. Petit à petit je pensai que l'honnêteté exigeait la recherche de la vérité : et la parole du missionnaire m'indiquait le moyen pour arriver à la lumière.

Un jour j'aperçus un scapulaire dans ma commode ; peut-être avait-il été porté par ma pieuse enfant. Machinalement je le passai à mon cou. Je ne sais pourquoi je le gardai. Ou plutôt à cet instant la Providence plaçait sur mon cœur l'ancre du salut.

Ce que j'ai éprouvé depuis ce moment je ne sais trop vous en faire l'analyse.

D'abord toutes les saintes joies de mon enfance, les caresses de ma pieuse mère, le regard profond de mon ancien aumônier qui m'avait aimé comme un fils ; puis les folles voluptés des dernières années, les tourments

causés par ces plaisirs désordonnés, la pensée de l'éternité, tout se multipliait dans mes souvenirs pour augmenter mes tortures. Et sans cesse une voix semblait sortir de mon scapulaire et me dire : *Va te confesser.*

Ce conseil me semblait absurde, indigne de ma condition, indigne de ma qualité d'honnête homme. Et malgré les révoltes de mon orgueil, j'entendais toujours la même voix intérieure : *Va te confesser.*

Pendant plus de deux années, j'ai entendu cette même voix et j'ai résisté.

Cette résistance assombrit mon caractère à tel point que je refusais toute société et n'aimais plus que la solitude. Dans une de mes promenades rêveuses, ma chère Jeanne vint se presser contre mon cœur. Après un long silence, elle me dit toute en larmes : « Oh! père, je souffre parce que je vois que depuis longtemps tu souffres beaucoup : je voudrais être plus grande pour pouvoir te demander une confidence; mais, va, je vais continuer à beaucoup prier la sainte Vierge pour qu'elle te donne un peu moins de tristesse. »

Je ne pus me contenir en face des tendresses de cette chère enfant : je versai quelques larmes, mais je ne croyais pas devoir lui révéler la cause de mon tourment intérieur.

Tout à coup je vois ma chère Jeanne pousser un cri de joie. Le cordon de mon scapulaire, grâce à un manque de soin, passait au-dessus de mon faux-col et apparaissait autour de mon cou. Je fus obligé d'avouer que je le portais depuis deux années. « La sainte Vierge m'a donc exaucée, me dit mon enfant : va, père, tu ne souffriras plus longtemps. » En effet, quelques semaines après j'étais aux pieds d'un prêtre. J'ai laissé là tous mes tourments. Mon enfer est fini : je

me demande si le paradis peut réserver des joies plus douces que celles que j'ai goûtées à la table sainte au jour où j'ai communié à côté de ma chère enfant. Mon scapulaire est déjà bien usé, mais je le garde comme une précieuse relique.

E. R.

ASPIRATION

« O Marie, c'est de vous que je tiens la vie, vous m'avez fait entrer en grâce avec votre Fils, vous êtes le gage certain de mon salut. Je vous supplie donc de me délivrer du poids de mes péchés. » (S. Jean Damascène.)

CINQUIÈME JOUR

L'heure de l'espérance.

Confugimus ad tenendam propositam spem, quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam.

Nous cherchons un refuge dans l'espérance, qui est pour notre âme une ancre ferme et assurée. (Hebr., vi, 18.)

PREMIER POINT

Le simple souvenir de Marie est pour le prodigue une première lueur d'espérance.

Dans une famille, quand un fils a outragé son père, et, après cet outrage, a été forcé de quitter la maison paternelle, souvent il tient encore au foyer par sa mère : c'est à elle qu'il adresse ses lettres et ses confidences.

De même en est-il dans la religion. Quand un rebelle, tourmenté par le remords, sent le besoin de faire sa paix avec Dieu, il sent également le besoin d'appuyer son retour sur une grande espérance.

Dans une âme qui a reçu une éducation sincèrement chrétienne, la dévotion à Marie peut se voiler à l'heure de la chute, mais elle ne disparaît pas entièrement. Dans cette âme dévoyée, il y a un dernier reste de

culte, un dernier souvenir qui ne s'efface jamais : c'est la pensée des miséricordes maternelles de Marie. Malgré les plus grands égarements, l'âme ne se dépouille jamais de ce dernier sentiment ; à l'heure du remords, ce sentiment prime tous les autres : c'est une dernière étincelle, qui bientôt devient un nouveau foyer de vertu. A travers les larmes de son repentir, le coupable entrevoit la douce image de Marie : c'est le premier rayon de l'étoile sur la tempête des passions qui s'apaise et se calme ; c'est le premier sourire, présage du pardon ; c'est le premier regard, messager qui interprète les désirs du Cœur de Marie et les appels de sa miséricorde : c'est la première grâce prévenante (1), prélude de grâces plus fortes réservées à la bonne volonté ; c'est une première preuve du bon accueil qui sera fait au coupable, car (2) « Marie ne rebute jamais les pécheurs : au contraire, elle est ravie de leur approche, étant toujours en prières pour leur conversion et leur salut » ; c'est enfin un premier gage de miséricorde, car « Marie est Reine de miséricorde (3), et il n'est pas un pécheur, si désespéré et si misérable qu'il soit, qui ne puisse obtenir son pardon, s'il recourt à sa clémence. »

Est-il dans la religion une doctrine qui réserve plus de consolations ?

Je vois un enfant malade, disgracié, rebutant au physique et au moral ; près de lui est une tendresse

(1) *Prævocupat qui se concupiscunt ut illis se prior ostendat.* Sag., VI, 14.

(2) *Vie int.*, par M. Olier, c. XX.

(3) S. Bonav., *in Stim. div. am.* Regina est misericordiæ, quia non est in hac vitâ sic desperatus, sic miser, cui non impetres misericordiam salutarem, si ad tuum declinaverit regimen.

qui se dévoue, qui se sacrifie et qui aime ; il y a là un mystère. Mais je le comprends par cette révélation : *C'est sa mère ;* je ne comprendrais même pas qu'une mère agit autrement.

Eh bien, ô Marie, excusez mon audace, je ne vous comprendrais pas davantage si vous abandonniez un pécheur : vous ne seriez plus Mère. « Couvert de confusion (1), je n'ose lever un œil assuré sur mon Dieu, si humain qu'il soit, pour lui demander le pardon de mes crimes et la guérison de mes plaies incurables : je n'ose lever les mains vers Celui que j'ai offensé par tant de forfaits. Mais, ô ma très pure Souveraine, je ne crains pas, malgré ma misère, de me prosterner aux pieds de vos inexplicables miséricordes. » — « Usez donc de la liberté maternelle envers votre Fils (2), demandez-lui la rémission de toutes mes iniquités passées : vous avez, je le sais, le pouvoir égal à la volonté, comme Mère du Tout-puissant ; c'est pourquoi je me sens confiant jusqu'à l'audace. »

Ami pécheur, qui lis ces lignes, laisse ces douces vérités pénétrer ton cœur. Tu es malheureux, car l'ivresse des passions laisse dans l'âme une lie amère ; tu es honteux, car le mirage séduisant du plaisir n'est qu'un masque hypocrite jeté sur de la fange ; tu as peur de Dieu, car à l'heure de ton péché sa justice a frappé ton âme, et depuis ce moment ton âme gît dans la mort. Tu as peur de Dieu ! Eh bien, ami, crois-moi, N'AIE PAS PEUR DE SA MÈRE. Ton cœur abattu, meurtri, a besoin d'un cœur doué de sympathie, de douceur, de charité, de patience, de dévouement, de

(1) S. Ephrem, *Deprec. ad Deip.*
(2) Id., ibid.

délicatesse, d'affection et de fidélité : tu trouveras tout cela dans le cœur de la tendre Mère des miséricordes. Ne l'entends-tu pas qui t'appelle et te dit : (1) « Si quelqu'un désire ardemment l'empire sur ses passions, l'extirpation de ses vices, ah ! qu'il vienne à moi plein de confiance, et il obtiendra tout. » Ecoute cette voix : l'heure du désespoir, c'est l'heure de Dieu ; et l'heure de Dieu, c'est l'heure de Marie.

Ah ! Marie, Marie ! quand la vision de vos tendresses perce les noires ténèbres du désespoir, comme le cœur du prodigue est ému, agité, remué ! Les battements de ce cœur coupable se précipitent ; la poitrine se soulève dans un sanglot ; les yeux sont inondés de larmes ; et cependant, l'espoir avec la paix renaît dans ce cœur désolé ! Marie ! Marie ! comme ce nom est doux et suave pour le pécheur qui sort du désespoir ! Marie ! Marie ! comme ce nom fortifie et console !

DEUXIÈME POINT

La prière à Marie établit dans l'âme du prodigue une espérance inébranlable.

Représentons-nous le prodigue à l'heure où son regard, voilé par les larmes de la honte, se relève timidement vers le ciel. L'infortuné a tout dissipé, jeunesse, fortune, réputation : ce sont là comme autant de tombeaux scellés. Mais au-dessus de ces tombeaux apparaît un ange, le sourire aux lèvres, la main gauche tendue vers le ciel comme pour indiquer le but du retour, la main

(1) S. Pierre Damien.

droite armée d'un glaive et semblant attendre le cri d'appel du prodigue pour briser les sceaux du tombeau : cet ange de la résurrection, c'est l'ange de l'espérance ; et cet ange de l'espérance, n'est-ce pas le messager de Marie ?

Oui, qu'un cri puissant sorte d'un cœur coupable, et aussitôt l'espérance descend du ciel ; que ce cri soit répété avec amour, et l'espérance s'affermit, se fortifie, devient inébranlable. Cette confiance ne peut devenir excessive dans ses demandes, parce qu'elle n'épuisera jamais les inépuisables trésors de la miséricorde. Nous pouvons tout oser, pourvu que nous ayons la bonne volonté. On pourrait même dire que nous ne sommes jamais plus sûr de nous-même que dans ces heures d'audace, où, nous voyant impuissant jusqu'au désespoir, nous crions vers notre Mère céleste et l'obligeons à intervenir pour tout sauver. Avec cette espérance ferme, nous retrouvons les trésors de la paix que nous avions perdus (1) ; malgré les plus déplorables égarements, si notre conversion est sincère et durable (2), nous recouvrons l'ancienne amitié de Dieu et les dons privilégiés de ses fidèles serviteurs (3). Si un retour sur le passé ramène des pensées de tristesse, Marie plaide la cause de la miséricorde auprès de notre désespoir, pour plaider la cause de notre misère auprès de la miséricorde divine, soutenant ainsi notre fragilité par des marques incessantes de sa clémence. « En tout

(1) S. Bon., *in Ps.* « *Qui sperat in te, inveniet thesauros pacis.* »

(2) Jonas, III, 10.

(3) S. Germ., *de Const. in Dorm.* V. Tu autem quæ maternâ in Deum auctoritate polles, etiam iis qui enormiter peccant, eximiam remissionis gratiam concilias.

et partout (1), la Reine du ciel est la providence des misérables, elle rassure notre trouble, elle excite notre foi, elle renforce notre espérance, elle dissipe notre défiance, elle enhardit notre timidité. »

Le monde, pétri d'orgueil, ne sait jamais tendre la main à l'innocence qui se refait, il est inexorable même pour le pécheur qui implore sa pitié. Marie est plus clémente. L'Immaculée, quoique rayonnante de sainteté, ne craint pas de s'approcher du pécheur le plus avili ; elle a un faible pour ces pécheurs que le cœur égara et que le cœur lui ramène (2) ; après avoir stipulé auprès de Jésus-Christ les conditions de la paix, elle descend vers le pécheur pour les lui faire souscrire : le Sauveur abandonne en quelque sorte à sa Mère une de ses mains désarmées, et cette douce et puissante Médiatrice vient la placer dans la main tremblante du pécheur.

Que de merveilles sont cachées aux yeux du monde, et sont révélées aux yeux de la foi !

Oui, grâce à Marie, le mot *désespoir* ne doit plus se lire que sur la porte de l'enfer. Grâce à Marie, le naufrage éternel de l'âme est le partage des seuls obstinés (3), des aveugles volontaires qui refusent d'entrer dans son Arche de salut (4). Grâce à Marie, l'espérance du ciel devient une certitude, même pour les grands pécheurs, car lorsque l'âme convertie a reçu de Marie un regard d'amour, il est impossible qu'elle périsse (5).

(1) S. Bern., *de Aq.*

(2) S. Hilaire, *in Matth.* Quantumcumque quis fuerit peccator, si Mariæ devotus exstiterit, nunquam in æternum peribit.

(3) Richard de S.-Laur., *de Laud., M.* l. XI. In mare mundi submerguntur omnes illi quos non suscepit Navis illa.

(4) S. Bern., *de Deip.* Arca in quâ naufragium evadimus.

(5) S. Anselme, *de B. V.* Omnis ad te conversus et a te respectus, impossibile est ut pereat.

O Vierge bénie, après ces pensées si consolantes, comment donc mon âme ne s'ouvrirait-elle pas à la confiance, et à la confiance sans bornes ? Oui, je le comprends, lorsque vous couvrez une âme de vos regards miséricordieux et de vos prières puissantes, il est nécessaire qu'elle revienne dans la voie de la vertu et du salut (1) : je place en vous toutes mes espérances. « Si ma témérité est grande, plus grande est votre bonté (2). »

HISTOIRE

Le hasard providentiel.

Une jeune personne raconte ainsi sa conversion :

Devenue orpheline à l'âge de six ans, on me plaça dans une maison de charité où tous les soins maternels me furent prodigués. Pauvre orpheline, j'étais heureuse de rencontrer des cœurs assez bons pour me rendre les caresses que la mort cruelle venait de me ravir !

Vers dix ans, on me fit suivre le catéchisme de première communion. Des instructions assidues me préparèrent à ce grand acte. Je fus admise au banquet divin.

Pauvre orpheline, sans père ni mère, sans appui, jaurais dû être heureuse ; mais l'abus que j'avais fait de quelques grâces me perdit. Le jour qui est pour tous le plus beau de la vie fut pour moi le plus infor-

(1) S. Antonin, *de B. V.* Necesse est, ut hi ad quos convertit oculos suos, pro eis advocans salventur et justificentur.
(2) S. Lig., *Œuv. asc.*, VII, 98.

tuné. O jour de cuisants remords, je n'aurai jamais assez de larmes pour te pleurer !

Un excès de honte me rendit coupable du plus grand des crimes ; je n'eus pas la force d'avouer à mon confesseur une faute grave : je consommai un horrible sacrilège au jour de ma première communion. Ce fut le commencement de tous mes malheurs.

Je restai encore quatre années dans la sainte maison qui abrita mon enfance, et pendant ces quatre années, malgré mes remords, je renouvelai mes indignes profanations.

Néanmoins, dans le malheureux état de ma conscience, j'avais conservé pour la sainte Vierge un reste d'amour.

Je sortis de la maison où j'avais passé mes premières années. Sans toit paternel, sans appui, sans conseils, je ne tardai pas à faire les plus funestes connaissances. Ma conscience, si accoutumée à combattre la grâce, ne me reprocha pas trop mes premières fautes. Je ne pouvais guère descendre plus bas que le crime de Judas. Je me vautrai dans la fange pendant huit années, jusqu'à ce qu'enfin Celle en qui je n'avais jamais cessé d'espérer vint me tendre la main, et me faire voir que son cœur maternel n'avait pas oublié la plus misérable de ses enfants.

Un jour j'allais me promener sur le boulevard des Italiens, à Paris : mon pied heurta par hasard un livre à tranche dorée. Je le ramasse et je l'ouvre : c'était un office de la sainte Vierge, qui renfermait une gravure de Notre-Dame des Victoires. Cette trouvaille ne me fit pas grande sensation. Je l'attribuai au hasard. Cependant l'image de Notre-Dame des Victoires me frappa vivement, et je ne pus m'empêcher d'y penser une partie

de la journée, mais j'en restai là. Deux jours après, je renouvelle cette même promenade. Cette fois, ce n'est plus un livre que je trouve, mais quelque chose de brillant, semblable à une pièce d'or nouvellement frappée. Je me hâte de le ramasser : c'était une médaille miraculeuse. Etait-ce encore le hasard qui plaçait cette médaille sur mon chemin ? Je me rendis chez moi, et mon premier soin, à mon arrivée, fut de pendre à mon cou la médaille que je venais de trouver, et je pris la ferme résolution de ne plus jamais la quitter. Cependant, bien qu'il me fût facile, dans ce qui se passait à mon égard, d'apercevoir une main maternelle qui m'appelait à une vie meilleure, je n'eus pas la moindre pensée de faire cesser mes scandales et de rompre la chaîne de mes iniquités. Trois mois se passèrent dans cet état de trouble, lorsqu'une grâce nouvelle descendit sur moi. Une personne, l'espoir de mon avenir, tomba malade d'une maladie sérieuse qui la conduisit jusqu'aux portes du tombeau. Je fus appelée auprès du lit de cette personne. A la vue de ses joues creusées par la souffrance, je me sentis touchée et attendrie jusqu'aux larmes. Je compris que la vie n'était attachée qu'à un fil et que tout ici-bas n'était que chimère et vanité.

Dans la nuit qui suivit, j'aperçus en songe la sainte Vierge près de moi, qui pansait de ses mains divines une blessure profonde que je m'étais faite au cœur. La douceur qui s'épanouissait sur sa figure me toucha infiniment et me fit répandre un torrent de larmes. Je me réveillai en ce moment, toute bouleversée.

J'avais cette fois compris les avertissements du ciel. Celle que l'Eglise salue comme le Refuge des pécheurs avait visité mon cœur. Une force divine semblait me

donner un courage invincible. Dans un élan de foi, je courus me jeter aux pieds d'un ministre de la religion, auquel j'ouvris, en sanglotant, tous les replis de ma conscience. Il est impossible de ressentir une joie plus douce que celle que j'éprouvai au moment de la réconciliation. Oui, oui, ma joie est pleine et entière, elle surpasse tous les plaisirs du monde !

ASPIRATION

Quand toutes les créatures viendraient me faire hommage de leur cœur et de leur estime, je vous proteste, adorable Jésus, aimable Marie, que rien ne vous fera descendre du trône que je vous ai élevé dans le sanctuaire de mon âme.

SIXIÈME JOUR

L'heure des sacrifices.

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.

Si vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs.
(Ps. XCIV, 8.)

PREMIER POINT

Marie révèle au prodigue les sacrifices qu'il doit faire pour revenir à Dieu.

Malgré sa défaite, le pécheur retrouve sa dignité au moment où il comprend que, pour redevenir sincèrement chrétien, il doit reprendre les armes de combat et se jeter résolûment du côté de Dieu. Aux yeux de la foi, il apparaît grand comme un héros, qui a résolu, non de s'élancer à la conquête du monde, mais, ce qui est plus difficile, qui a résolu de conquérir son cœur (1). Dans cette place forte, tout est contre lui : l'extérieur, l'intérieur, l'esprit, l'imagination, la mémoire, le corps, le sang. Il ne lui reste qu'une partie plus intime, la conscience, et, au-dessus de ce dernier refuge, un

(1) Prov., XVI, 32.

rayon d'espérance. Que lui faut-il donc encore pour décider la victoire ? Une seule chose : la plénitude de la volonté de vaincre, car la grâce ne fait jamais défaut à la bonne volonté. Vouloir, c'est triompher ; *vouloir, c'est régner* (1) ; *vouloir, c'est se sauver* (2). Le premier pas dans la voie du retour, c'est un acte d'indépendance : il faut avant tout secouer le joug de la volupté ou la tyrannie de l'orgueil. « C'est par sa propre volonté que chacun se perd ou se sauve (3) : la bonne volonté ouvre le chemin pour arriver à Dieu. » En étudiant son cœur, le prodigue reconnaît les entraves morales qui s'opposent à sa pleine liberté. Ces entraves portent un caractère facile à distinguer : c'est le malaise qu'elles causent à l'âme. Ce malaise est l'indice d'un état de résistance à la grâce. Il faut donc avant tout un acte d'énergie pour reconnaître et ensuite pour briser toutes les attaches qui retiennent loin de Dieu. « Il est aisé de suivre le mouvement de la grâce (4), quand il n'en coûte rien à la nature ; il est aisé d'obéir à l'inspiration de Dieu, quand il ne se rencontre aucun obstacle. Le mérite de la foi est de renoncer, quand il le faut, même à ce que l'on aime le plus tendrement, de se priver des douceurs de la vie et de se faire mille saintes violences. »

Mais, hélas ! où se trouvent les volontés assez énergiques, assez courageuses pour briser l'obstacle qui arrête leur conversion ? Que d'hésitations, que de calculs, que de combats, avant l'heure décisive où l'on donne le coup mortel à la passion ! Que d'offrandes de

(1) Lamennais.
(2) S. Thomas.
(3) S. Augustin.
(4) S. Chrysostome.

soi-même presque aussitôt suivies de nouvelles trahisons ! Que d'engagements prétendus perpétuels et qui n'ont pas la durée d'un jour ! Pourquoi ces défaillances, ces retours à ces voluptés que l'on avait rejetées d'abord avec dégoût (1) ? C'est que l'on a peur de faire un sacrifice perpétuel. « Je traînais péniblement ma chaîne (2), dit saint Augustin, et cependant j'avais peur de la briser. »

Pour donner au prodigue la fermeté nécessaire pour le sacrifice, Marie lui envoie des lumières qui révèlent la volupté sous son vrai jour. Marie arrache le bandeau de l'aveuglement et fait tomber une à une toutes les illusions, tous les faux mirages, qui avaient entraîné le cœur, si facile à tromper.

Marie dit à cette âme égarée : « Tu as écouté ton imagination : prends garde ; il suffit d'un instant pour bouleverser l'existence et rendre à jamais malheureux. Prends garde : étudie de plus près, écarte le voile ; derrière cet idéal, que rêve ton imagination, tu ne verras qu'un froid égoïsme ; coupe, coupe cette attache ; tu t'es trompé. A ton âme, douée de plus nobles aspirations, il faut un plus pur idéal. »

Merci, ô Marie, de ces lumières et de ces conseils. Jusqu'à ce moment, « le bruit que faisaient les chaînes de ma captivité (3) me rendait presque sourd à la voix de Dieu. » Mais vous avez ouvert mes yeux si longtemps fermés. Vous m'avez guidé avec douceur, mais aussi avec fermeté. Grâce à vous, « j'ai laissé sur le chemin (4), comme des dépouilles profanées, bien des affections qui

(1) *Canis reversus ad suum vomitum.* II Petr., II, 22.
(2) Trahebam catenam meam, solvi timens. *Conf.*, l. VI, c. XII.
(3) S. Aug., *Conf.*, l. II, c. II.
(4) Lacordaire, *Marie-Madeleine*, c. II.

m'avaient séduit ; j'ai vu périr dans mon cœur l'immatérielle beauté de plus d'une âme aimée. » Triste passé, tu es du domaine de la divine justice ; mais au-dessus de la justice j'aperçois la miséricorde qui pardonne. A vous désormais, ô Jésus ; à vous, ô Marie, tous les battements de mon cœur, car vous seule donnez le repos, le calme, la paix (1) !

DEUXIÈME POINT

Marie aide et force le prodigue à faire ses sacrifices.

Tout pécheur qui se tourne vers la Vierge et l'appelle à son secours reçoit bientôt des grâces nombreuses ; l'une des plus précieuses, c'est une sorte d'irrésistible nécessité, qui l'entraîne et le force à faire ses sacrifices.

Marie a quelque chose de Dieu, qui est un *Dieu jaloux*. Quand elle rencontre un cœur généreux, qui n'hésite pas devant les immolations nécessaires pour le retour au bien, elle veut ce cœur et elle l'aura (2) ; elle brise ou éloigne tous les obstacles qui enchaînent son serviteur ; parfois elle frappe durement, mais rien ne l'arrête dans la poursuite de ce cœur égaré, jusqu'à ce qu'enfin le prodigue, foulant aux pieds toutes ses chaînes, se retourne vers Elle avec toutes les ardeurs de son âme libre.

Mais lorsqu'arrive ce moment des sacrifices, lorsqu'il faut rompre ce cercle de fer formé par la passion, ce

(1) S. Aug. Omnia mihi amarescant : tu solus dulcis appareas animæ meæ.

(2) *Non est qui possit tuæ resistere voluntati, si decreveris salvare Israel.* Esth., XIII. 9.

cercle de séductions énervantes dont les anneaux sont aimés, il faut une énergie, une force au-dessus de la nature. Où trouver ce secours puissant ?

Pauvre prodigue, ces sacrifices que tu prépares sont terribles. Ils renferment un décret de mort contre toi-même. Tu viens de sonder l'abîme de ton âme, et qu'as-tu remarqué ? Dans un même instant, tu es capable de tout héroïsme et de toute bassesse ; tu rêves la générosité et tu tombes dans l'abjection la plus profonde ; tu désires être tout à Dieu et tu te donnes tout à son éternel ennemi. En ce moment tu as la clef de cette étrange contradiction. Tu as scruté les replis de ta conscience, tu as écouté les cris de ton cœur, tu as étudié tes affections. Là, tu as trouvé la cause de tes inconséquences ; là, tu as découvert l'attache qui t'absorbait, qui minait tes forces vives, qui te rappelait vers la boue lorsque tu t'élançais vers Dieu. Voilà l'heure du sacrifice.

Ah ! le moment est terrible. A quoi bon te le dissimuler. Ecoute la plainte qu'exhalait, dans une circonstance semblable, un grand prodigue, devenu plus tard un grand saint, saint Augustin : « Cette attache était si profonde (1), qu'au moment de la rupture mon âme fut déchirée et brisée, et mon cœur en versa du sang. »

Oui, prodigue, il te faut tailler dans le vif et à l'endroit le plus sensible : ce n'est pas un œil que tu dois arracher ; ce n'est pas un membre que tu dois couper : le sacrifice qui t'est demandé est plus intime et par suite plus profond. La douleur physique peut être terrible : la douleur morale est plus terrible encore. C'est ton cœur même que tu dois briser. Ce sacrifice

(1) *Conf.*, l. VI, c. xv. Cor ubi adhærebat, concisum et vulneratum mihi erat et trahebat sanguinem.

atteindra ce je ne sais quoi de plus intime qui est comme la substance et l'essence du cœur, l'affection. Ecoute la parole du Sauveur : *Il faut tuer son âme pour la sauver ;* c'est-à-dire, qu'il te faut subir un douloureux martyre plus effrayant que la mort ; il faut t'arracher à toi-même. Voilà l'immolation que la Vierge a préparée longuement ; voilà l'heure du sacrifice arrivée.

Que vas-tu faire, pauvre prodigue ? Le moment est solennel, va te jeter au pied de l'autel de Marie et dis-lui : « O Reine de miséricorde, ô ma Mère, vous délivrez les captifs ; je lève vers vous mon cœur retenu dans les chaînes du péché ; avec le lis de pureté qui est dans vos mains, touchez mes chaînes et elles tomberont brisées. O Reine de miséricorde, vous délivrez les captifs : ayez pitié d'un infortuné qui a été trop longtemps l'esclave des passions ; posez votre douce et forte main sur mon cœur, je retrouverai ma liberté. Oh ! alors je proclamerai hautement que je suis votre affranchi et que je ne veux point d'autre Souveraine, ni d'autre Patronne (2). »

Sans doute, ce moment du sacrifice sera arrosé par les larmes. « O mon Dieu (3) ! disait saint Augustin, que mon âme ne s'attache plus aux créatures ; car elles s'en vont et l'âme qui les aime reste déchirée. » Mais aux déchirements du cœur succède bientôt la plus douce paix. Que de délices sont accordées (1), lorsque l'on renonce aux douceurs trompeuses de la volupté ! En effet, après ces sacrifices, l'âme enfoncée dans l'abîme

(1) *Dirupisti vincula mea.* Ps. cxv, 16.
(2) *Conf.*, l. IV, c. x.
(3) S. Aug., *Conf.*, l. IX, c. i. Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum !

se redresse ; semblable au vaisseau qui se relève, dès qu'on le décharge d'un poids, l'âme retrouve son élévation naturelle. Après la tempête, il se fait une radieuse éclaircie ; après la mort de la passion, il jaillit du cœur comme une nouvelle vie avec un sang plus généreux, plus chaud, plus pur ; enfin, après la torture vient la douce paix de la conscience. Alors l'âme heureuse s'écrie dans le transport de la plus sincère allégresse : « Ah ! maintenant, je suis dans l'amitié de Jésus et dans l'amitié de Marie ; rien ne peut me troubler, rien ne peut me manquer.

Je me tourne donc avec joie vers vous, ô Reine puissante ; vous avez demandé mon cœur (1), et je vous en ai fait l'offrande avec joie ; vous avez demandé un acte d'énergie, et, sans tarder, j'ai obéi à votre voix (2). Oh ! comme vous avez récompensé ma bonne volonté ! Aussitôt vous m'avez fait goûter ces joies intimes, que je déclare infiniment plus douces que les voluptés menteuses que j'ai quittées (3). Mille fois merci, ô Mère chérie, pour tant de bienfaits. Brisez donc autour des pécheurs tout ce qui les empêche de voler vers Dieu, et tous vous manifesteront leur reconnaissance et leur amour (4).

(1) Prov., xxiii, 26.
(2) *Dixi : nunc cœpi.* Ps. lxxvi, 11.
(3) *Centies... nunc in tempore hoc.* Marc, x, 30. — Cassien. Pro contemptu voluptatis et affectuum terrenorum, spiritale gaudium centuplo majus.
(4) Solve vincla reis.

HISTOIRE

Le billet sanglant.

Un jeune homme finissait ses études dans un collège chrétien ; encore quelques jours et il allait vivre seul, sans aucune sauvegarde, avec toute sa liberté, au milieu des séductions du monde. Ce jeune homme était d'une nature ardente, sensible, enthousiaste, passionnée ; et, connaissant sa nature, il se dit : Ou je serai un grand pécheur, ou je serai un chrétien modèle. Cette alternative l'effrayait. Préoccupé par cette pensée, il vient un jour se prosterner aux pieds d'une statue de la sainte Vierge ; puis, après avoir longtemps prié, il prend son canif, ouvre une de ses veines, et avec le sang qui coule en abondance il écrit ces deux lignes : « *O Marie, si je m'égare un jour, je vous charge de me ramener vers Dieu.* » Et il place ces deux lignes dans une enveloppe qu'il cache dans son secrétaire.

Le jeune homme entre dans le monde. Les séductions se multiplient autour de lui : des amis, et quels amis ! le guident dans la voie du plaisir ; il oublie vite ses pieuses impressions, ses généreuses résolutions ; après quelques mois, il vivait de la vie des prodigues. Dix années se passent, dix années de tourment, car partout son cœur ne trouvait que déceptions, amitiés trahies, attachements brisés, illusions évanouies. Une dernière déception venait de le réduire au désespoir : il s'arrêtait même à la pensée du suicide. Assis en face de son secrétaire, il prenait et rejetait l'une après l'autre quelques feuilles sur lesquelles il avait écrit les impressions du passé, lorsque sa main rencontre l'enveloppe

qui gardait ses dernières résolutions de collège. Il ouvre et relit les deux lignes écrites avec son sang. « *O Marie ! si je m'égare un jour, je vous charge de me ramener vers Dieu.* » Il lit et relit encore ; à chaque lecture son émotion grandit, car comment rester insensible en retrouvant une écriture tracée avec son sang ? Bientôt des larmes descendent de ses yeux ; ces dix années, passées sous l'empire des passions, lui apparaissent sous leur vrai jour ; il les résume en deux mots : vanité et folie. Et les larmes coulaient toujours. Enfin, prenant une résolution énergique, il emporte avec lui son billet, se rend dans une église ; et là, rencontrant un prêtre, il ouvre son cœur et déroule la longue chaîne de ses égarements. Bientôt il se relève le visage radieux, souriant. Guidé par la reconnaissance, il vient se prosterner près de l'autel de Marie, et, avec toute sa confiance d'autrefois, il exprime à sa bonne et miséricordieuse Protectrice toute sa gratitude, lui proteste de sa fidélité et de son amour éternel ; et il a tenu parole.

ASPIRATION

O Marie, si je vous oubliais un jour, entourez-moi de déceptions et de miséricordieux châtiments, et ramenez-moi à votre divin Fils !

SEPTIÈME JOUR

L'heure de la miséricorde.

Miserebitur... magis quam mater.
Sa miséricorde est plus grande que la miséricorde la plus maternelle.
(Eccli., iv, 11.)

PREMIER POINT

L'heure de la miséricorde sonne, même pour les plus grands pécheurs.

Quel homme n'a pas entendu sonner dans son cœur, au moins une fois, une heure qui retentira éternellement dans sa mémoire ? Heureux ou malheureux, cet instant grave un long souvenir qui ne s'efface jamais ; c'est l'heure de la justice ou de la miséricorde qui passe ; et dans son passage rapide, elle frappe ou elle pardonne, elle abat ou elle relève, elle tue ou elle sauve.

Etudions ce passage de la miséricorde sur l'âme du prodigue.

Lorsque le pécheur, gémissant sur ses égarements, secoue la servitude de ses passions, il arrive une heure solennelle, décisive, d'où dépendent la conversion et l'éternité (1). Jusqu'à ce moment, la grâce se tenait à la

(1) *Venit hora, et nunc est*, dit Jésus à la Samaritaine. Joan., iv, 23.

porte du cœur ; à cet instant, elle frappe avec violence ; jusqu'à ce moment la grâce faisait le siège de l'âme ; à cet instant, elle prépare un assaut général ; jusqu'à ce moment, la justice multipliait les épreuves et les amertumes : à cet instant, la miséricorde offre le baiser de paix (1) ; jusqu'à ce moment, la Mère du bon Pasteur poursuivait la brebis égarée, et, au milieu des plaisirs les plus étourdissants, jetait des épines qui allaient jusqu'au cœur et arrêtaient sur le bord de l'abîme : à cet instant, elle donne un dernier rendez-vous, où doivent se conclure les clauses de la paix et le traité d'une éternelle réconciliation.

Tout concourt à rendre cette heure solennelle et décisive. Le ciel s'ouvre plus largement pour verser une mesure plus abondante de lumière et de force. La charité divine presse plus fortement. L'infinie miséricorde épanche ses plus riches trésors. La conscience elle-même se sent sous la pression d'un attendrissement plus éloquent que toute parole. C'est une de ces heures précieuses qui, d'un grand pécheur, peut faire un grand saint ; c'est l'éclair qui renverse Saul sur le chemin de Damas ; c'est la vue du cadavre qui décide François de Borgia à quitter la cour pour entrer dans un noviciat religieux ; c'est la parole qui, de Paris, transporte François Xavier dans les Indes. En un mot, c'est le dernier effort de la miséricorde, c'est l'heure de la miséricorde qui passe ! Oh ! prenons garde de résister (2) ; qui sait si cette heure reviendrait si nous en abusions !

Or, quand cette heure à jamais bénie sonne pour le prodigue, qui donc se fait l'instrument de Dieu ? Ah !

(1) *Justitia et pax osculatæ sunt.* Ps. LXXXIV, 11.

(2) *Vigilate ergo, quia nescitis quâ horâ Dominus vester venturus sit* .Matth., XXIV, 42.

n'hésitons pas ; dans cet instrument de la miséricorde divine, saluons Marie, la Reine et la Mère de miséricorde : *Salve, Regina, Mater misericordiæ !*

Dans le troupeau du Bon Pasteur, chaque jour il est des brebis qui s'égarent, qui s'en vont par le monde, laissant quelque débris de leur vertu à toutes les épines du chemin ; puis, tout à coup, une main miséricordieuse les saisit, les arrête, les soulève et les porte, non plus seulement sur les épaules du Bon Pasteur, mais jusqu'au Cœur même de Dieu : là, le cœur glacé du pécheur se réchauffe, se fond près du Cœur sacré de Jésus ; puis troublé, ému, mais brûlant d'amour, il s'écrie : « O Jésus, merci ! enfin je vous reconnais ; merci, vous m'avez sauvé ; désormais je vous aimerai, et je vous aimerai toujours. »

Et alors le ciel se réjouit ; les anges chantent leurs cantiques d'allégresse ! Mais, au-dessus des anges, je vois une allégresse plus grande et plus joyeuse encore, c'est l'allégresse d'une Mère ; d'une Mère, dont la main puissante, quoique cachée, a opéré les merveilles de cette conversion.

O Mère de Jésus, oui, vous êtes le refuge des pécheurs, je ne pourrai jamais assez publier vos miséricordes vis-à-vis des coupables ! C'est votre douce voix qui attendrit les cœurs endurcis ; c'est votre main qui les ramène de leurs égarements ; c'est votre tendresse compatissante qui leur accorde les trésors de la miséricorde ; c'est votre cœur si bon qui parle à ces cœurs désespérés ; et c'est vers Vous que les prodigues feront monter les chants de leur reconnaissance et les cris de leur amour !

Mais cette heure de la miséricorde est-elle accordée même aux plus grands pécheurs ?

La réponse à cette question est faite par tous les docteurs de l'Eglise et par des faits innombrables de l'expérience.

« O femme bénie (1), s'écrie le grand chantre des miséricordes de Marie, saint Bernard, ô Femme bénie, qui pourra sonder l'étendue, la largeur, la sublimité, la profondeur de votre miséricorde ? Son étendue, elle couvre tous ceux qui l'invoquent ; sa largeur, elle remplit l'univers ; sa sublimité, elle renouvelle la céleste Jérusalem ; sa profondeur, elle obtient le salut à ceux qui reposent dans les ténèbres à l'ombre de la mort. » — « Vous aimez jusqu'aux plus misérables, ajoute saint Liguori (2), et vous allez les chercher pour les sauver. »

Cette dernière parole, à elle seule, n'est-elle pas toute une révélation ? Nous pouvons désirer l'heure de la miséricorde, mais Marie la désire plus que nous, et elle travaille plus que nous pour hâter ce moment heureux.

A la vue des tendresses dont le père du prodigue couvre son fils retrouvé, un docteur s'écrie : « C'est ainsi que l'amour se venge (3). »

Cette parole sublime convient aussi à Marie. Le pécheur l'a outragée, et son amour se venge en priant pour l'insulteur. Le pécheur l'a méprisée, et son amour se venge en protégeant cet ingrat. Le pécheur l'a abandonnée, et son amour se venge en poursuivant ce transfuge par d'incessants bienfaits. Le pécheur a rejeté son amour, et son amour se venge en couvrant cet insensé de son affection. Le pécheur revient, et son amour vengé s'épanche en tendresses privilégiées.

(1) S. Bernard, *in Ass. hom.* II, p. 201.
(2) *Œuvr. ascétiques*, t. VII, p. 66.
(3) Sic amor vindicat. S. Pierre Chrysologue.

« Ah ! pécheurs (1), jetez-vous donc sans réserve, jetez-vous donc avec impétuosité dans les bras de cette amoureuse Mère, sur le cœur de cette ardente Amie ; noyez-vous dans cette mer immense de miséricorde, abîmez-vous dans ses douceurs et ne sortez pas de cet asile sacré. » Baignez votre cœur dans cet océan d'amour ; réchauffez votre âme sur ce sein maternel (2), et aimez à jamais cette douce Reine de la miséricorde.

« O Vierge (3), nous nous étions éloignés de vous, nous avions dissipé notre héritage céleste dans les contrées lointaines du péché » ; mais vous avez eu pitié de nous ; nous sommes maintenant à vos genoux, nous nous abritons sous les ailes de votre miséricorde. Oh ! que votre amour couvre la multitude de nos péchés (4) ; que votre clémence nous obtienne un entier pardon! « Les yeux baignés de larmes (5), nous vous supplions d'intercéder pour nous, afin que votre Fils, notre clément Sauveur, ne nous rejette point à cause de nos iniquités et ne nous retranche point de sa vigne comme des branches stériles. »

DEUXIÈME POINT

L'heure de la miséricorde s'obtient par l'humilité et par la prière.

Saint Augustin a prononcé cette parole que l'expérience confirme chaque jour : « Lorsque Dieu rencontre

(1) *Année de Marie*, t. I, p. 104.
(2) S. Bern., *in Ass.* In sinu ejus confovebimur.
(3) S. Bern., *in Salve.*
(4) *Caritas operit multitudinem peccatorum.* I Petr., IV, 8.
(5) S. Epiphane, *de Laud. M.*

un orgueilleux, il le châtie en le laissant tomber dans le scandale et l'ignominie des passions (1). » On peut de cette pensée déduire cette conséquence : lorsque la Vierge rencontre une âme humble, elle l'arrache à ses passions et lui accorde le don de chasteté, et ainsi l'humilité répare les brèches faites à la pureté (2).

L'un des plus grands bienfaits que le prodigue puisse recevoir du ciel, c'est le bienfait d'une humiliation (3). Sans le sentiment et le souvenir de sa chute, il retombe dans l'orgueil, et de l'orgueil à l'abîme il n'y a qu'un pas.

L'étude de la conversion des âmes démontre jusqu'à l'évidence que la force divine attend, pour se manifester, le moment précis où le pécheur, courbant enfin son front sous le poids de sa honte, se trouve comme anéanti par le sentiment profond de sa bassesse. Lorsqu'il touche à son néant, le prodigue rencontre le roc solide sur lequel il peut reconstruire l'édifice de sa vertu.

L'humiliation favorise l'élan de la prière. L'enfant qui tombe dans la boue ne pousse-t-il pas instinctivement un cri vers sa mère ?

Augustin, dans sa vie de prodigue, priait encore, et il n'était pas exaucé. « Aux jours de mon adolescence (4), nous dit-il, je demandais à Dieu la chasteté ; mais aussitôt mon cœur ajoutait : Pas encore, pas maintenant ; j'avais peur d'être exaucé et guéri de cette plaie hideuse. » C'était le moment où ses compagnons d'étude et ses maîtres applaudissaient à ses triomphes

(1) Occultam superbiam punit apertâ luxuriâ.
(2) S. Bern. Sola virtus humilitatis est læsæ reparatio castitatis.
(3) *Bonum mihi quia humiliasti me.* Ps. CXVIII, 71.
(4) *Conf.*, l. VI, c. VII.

littéraires. Quelques années plus tard, Dieu, à la prière de sa mère, multiplia les humiliations ; Augustin perdit son orgueil, il courba le genou, pria et pleura : ce fut l'heure de la miséricorde.

La prière, n'est-ce pas le canal de la grâce ? La réflexion peut refroidir le terrain des passions ; elle le retourne, comme la charrue tourne le sillon ; sur ce terrain, l'âme peut même jeter la semence des bons désirs : et cependant le sillon reste stérile, jusqu'au jour où la rosée vient féconder la semence. Cette rosée descend par la prière.

La prière ! comment révéler toute sa puissance ? C'est l'échelle qui permet de sortir du gouffre du péché ; c'est le glaive qui coupe les liens de la servitude ; c'est la sève qui remonte dans la plante desséchée ; c'est le rayon de soleil qui rouvre le calice flétri de la fleur ; c'est la chaîne d'or qui rattache à la vertu ; c'est le cri de l'âme qui s'élève jusqu'au ciel ; c'est l'explosion du sentiment de sa misère ; c'est l'acte de la volonté qui se tourne vers Dieu ; c'est l'ascension de tout l'homme, remontant vers les sommets de la vertu !

Mais la prière du prodigue, malgré sa puissance, reste toujours entachée de sa souillure d'origine, car la supplication du pécheur est timide et difficilement exaucée par Dieu (1).

Aussi remercions le Seigneur de nous avoir donné Marie, cette toute-puissante avocate, cette miséricordieuse médiatrice, dont la mission est de présenter à Dieu nos requêtes. « Quel est celui, dit un grand Pape (2), qui l'a invoquée dans la nuit du péché et n'a

(1) Lam. Jer., III, 42.
(2) Innocent III.

point été exaucé ? Quel est celui qui, au matin de sa pénitence, a levé les yeux vers cette aurore et n'a pas été éclairé ? »

O Marie, je suis un pauvre prodigue, digne des châtiments de Dieu ; mais, en face de cette divine justice, j'en appelle à votre miséricorde (1). Mille fois j'ai bravé la colère du Seigneur, j'ai abusé de toutes ses grâces, j'ai repoussé toutes ses avances miséricordieuses : suis-je donc sans espoir ? Oh ! non ; car j'en appelle, ô Marie, à votre miséricorde. Présentez mes prières au tribunal de votre Fils et daignez me rapporter le billet de la réconciliation (2). J'ai multiplié mes forfaits, j'ai méprisé et foulé aux pieds les plus précieux trésors du ciel ; eh bien ! ô Refuge des pécheurs, excusez ma hardiesse, mais c'est ma profonde misère qui raffermit ma confiance : j'en appelle à votre très grande miséricorde. « Si j'étais un saint (3), je ne vous demanderais pas miséricorde ; mais c'est parce que je suis un pécheur que j'ai recours à vous, qui êtes la Mère des miséricordes. »

HISTOIRE

Les quatre sapins.

Un missionnaire aimait à raconter l'histoire suivante : « Je prêchais une mission à la campagne : j'étais ravi de l'empressement de ces bons villageois à venir à mes

(1) S. Bern. Tu es Regina misericordiæ, et qui misericordiæ subditi, nisi miseri ?

(2) S. Aug., *in Ann. B. V.* Admitte nostras preces intra sacrarium exauditionis et reporta nobis antidotum reconciliationis.

(3) S. Lig., *Œuvr. ascétiques*, t. VII, p. 75.

instructions. Tous les soirs l'église était comble. Le bon curé lui-même était dans l'étonnement.

« — Tout va bien, me dit-il, toutes les brebis rentrent au bercail ; il n'y a plus à gagner que quelques retardataires ; mais ceux-là ne viendront pas, je le crains.

« — Monsieur le curé, quel est donc le motif de votre crainte ?

« — Il y a dans la paroisse quatre frères qui ne sont point bienveillants à mon endroit, les frères Sapin : l'aîné est maire, le second médecin, le troisième cultivateur, le quatrième cafetier. Aucun ne s'est encore confessé, je ne sais même pas s'ils viennent aux instructions.

« — Eh bien ! monsieur le curé, prions pour les frères Sapin et ne nous décourageons pas : la sainte Vierge bénira nos prières.

« Le lendemain, en passant en face du café, j'aperçois un petit Sapin de huit ans. Je lui donne une magnifique médaille. La mère survient, et, voyant la belle médaille, m'envoie un gracieux sourire et une révérence plus gracieuse encore. Le père s'approche à son tour, nous lions conversation. Bref, nous nous quittons les meilleurs amis du monde, après une poignée de mains qui m'avait presque brisé les os.

« Une légère fatigue de gorge fut un motif suffisant pour rendre visite au médecin. L'accueil, d'abord un peu froid, devint bientôt plus cordial : nous nous quittâmes avec un au revoir !

« Le maire, comme premier magistrat de la commune, me reçut avec beaucoup de dignité : ma visite parut lui faire grand plaisir et il promit de venir m'entendre.

« Je savais que le cultivateur viendrait à l'instruction du soir : j'attendis ce moment pour préparer ma visite

du lendemain. « Mes frères, dis-je du haut de la chaire, « dimanche prochain, nous ferons la belle cérémonie de « la consécration à Marie ; pour que cette cérémonie soit « plus imposante, je fais appel à votre générosité : il « nous faut des bougies, des fleurs et surtout quatre « beaux *sapins*.

« Le lendemain, le cultivateur enchanté de ma visite m'offrit quatre beaux sapins : j'acceptai avec empressement.

« J'avais donc trouvé le chemin de ces quatre cœurs : la grâce fit le reste. Les quatre frères Sapin suivirent la mission et communièrent le jour de la clôture.

« Avant mon départ, M. le maire voulut m'inviter à sa table en compagnie de ses frères. Le repas terminé, le médecin, au nom de tous, offrit un toast à ma santé. Emu à la vue de leur reconnaissance, je répondis :

« Mes amis, avant tout, remercions la Reine du ciel. « Lorsque je demandai en chaire quatre sapins pour le « jour de la consécration à Marie, je désirais bien ces « arbres, mais je désirais encore plus vos quatre nobles « cœurs, comme couronne de l'autel de la Vierge. Ces « quatre nobles cœurs ont compris mon appel ; aussi « c'est avec grande joie que je dis : A la santé des qua- « tre plus beaux *sapins* que je connaisse, qu'ils soient « toujours dignes de Dieu et de la Vierge ! »

ASPIRATION

O Marie, ô Reine de miséricorde, j'implore votre clémence qui s'étend à tout l'univers : ayez pitié d'un pauvre pécheur, ayez pitié d'un ingrat.

HUITIÈME JOUR

L'heure de la réparation.

Ex illâ horâ accepit eam discipulus in sua.
A partir de cette heure le disciple la regarda comme sa mère.
(JOAN., XIX, 27.)

Memor esto... unde excideris, et age pœnitentiam, et prima opera fac.
(APOC., II, 5.)

PREMIER POINT

Avec Marie, le prodigue converti peut réhabiliter son passé.

« L'innocence reconquise, dit saint Cyprien, est parfois plus radieuse que l'innocence conservée. » Un terrain fangeux peut en effet engendrer des lis éclatants de blancheur, plus ravissants même que les lis élevés dans le parterre le plus magnifique. Dans la religion de la miséricorde, même après la plus profonde dégradation, il reste toujours une espérance de réhabilitation. « La pénitence est une seconde planche de salut après le naufrage », dit saint Jérôme (1).

Le passé n'est pas un obstacle à une grande sainteté :

(1) *In Epist.*

autrement il faudrait ne plus honorer ni saint Pierre, ni saint Paul, ni sainte Madeleine, ni saint Augustin, ni tant d'autres que nous vénérons à genoux. La pénitence réhabilite à ce point que le nom de Madeleine peut être donné à une enfant aussi bien que le nom de l'Immaculée Marie. Le souvenir du passé a même un précieux avantage, il soutient dans la voie de la pénitence : c'est ainsi que « tout tourne au bien des élus, même leurs péchés (1). » — « La faute m'est plus utile que l'innocence, dit saint Ambroise (2) ; l'innocence m'avait fait arrogant, la faute m'a rendu humble et docile. »

Cette réhabilitation par la pénitence est dure et pénible : elle est encore plus dure à un prodigue qui s'est nourri longtemps de volupté.

Or voici une nouvelle merveille de miséricorde qui éclate dans la dévotion à Marie. L'histoire de son culte, c'est l'histoire des nations dans leurs chutes et leurs relèvements ; c'est aussi l'histoire des pécheurs dans leur dégradation et leur réhabilitation. « Si Jésus-Christ est la source de toute vraie pénitence (3), Marie est le canal qui en amène les eaux jusqu'à nous. » Les mains de cette auguste Vierge laissent couler la myrrhe (4), qui est le symbole de la mortification : sitôt que ces mains bénies ont touché un cœur, elles lui inspirent le goût de la pénitence ; et alors non seulement le chrétien ne redoute plus de crucifier sa chair et de la soumettre à la plus complète servitude, mais, à la moindre révolte, il châtie son corps comme

(1) S. Aug., *Solil.*, c. XXVIII.
(2) *In Job.*
(3) *Vie int.*, par M. Olier, c. II, p. 232.
(4) Cant., V, 1 et 5.

un maître châtie l'animal qui se rebelle. Saint Bernard se roulait sur les épines ; saint François d'Assise se jetait dans un étang glacé : exemples sublimes qui épouvantent par leur héroïque imprudence, et qui révèlent la grande estime de ces saints pour la conservation de l'angélique vertu.

Quelles que soient les blessures causées par les passions, la Vierge nous donne des remèdes pour les guérir, elle nous ramène vers Jésus-Christ, l'infaillible médecin des âmes (1).

La souveraine et constante beauté de la Reine des anges nous révèle la beauté plus grande encore du Roi du ciel, et cette beauté infinie, par son éclat et sa splendeur, chasse les ténèbres du cœur (2). L'influence funeste d'Eve se trouve ainsi arrêtée par Marie (3). « L'antidote du salut, dit saint Bernard (4), vient à nous par la même voie que le venin du serpent était venu pour souiller le genre humain. Une femme succède à une femme, la prudence à la folie, l'humilité à l'orgueil. »

Ne devons-nous pas bénir ce pouvoir de restauration qui a été départi par Dieu à cette miséricordieuse Souveraine ? En baisant les pieds de Marie, les lèvres les plus déshonorées se purifient ; en contemplant sa chaste et ravissante beauté, les impressions nées du sang s'évanouissent ; à l'ombre de cette âme immaculée, les flétrissures disparaissent.

Ah ! si je rencontrais un prodigue doutant de la

(1) S. Bern., *de Laud. Mariæ*. Dedit tibi Deus Christum per Mariam ut sanaret omnes infirmitates tuas.

(2) *Conf.*, l. X, c. XXVII.

(3) S. Aug., *ad Catech.* Per feminam mors, per feminam vita . per Evam interitus, per Mariam salus.

(4) *Hom.* II *in Ann.*, et *hom.* II *super* « *Missus est.* »

possibilité d'une entière et absolue réhabilitation, je le prendrais par la main, je le conduirais jusqu'au calvaire, et je lui dirais simplement : « Remarque la scène qui est sous tes yeux ; vois quelle est l'amie que la Mère des douleurs a choisie pour l'accompagner au pied de la croix. Marie, l'immaculée Mère du Crucifié, est dans sa plus grande angoisse : malgré les outrages d'une foule impitoyable, elle veut arriver jusqu'au pied de l'instrument du supplice. Ses amies la suivent pour la consoler ; mais elles s'arrêtent effrayées devant le groupe insultant des bourreaux et elles se contentent de regarder de loin les terribles apprêts du martyre (1). Une mère a plus de hardiesse. Marie brave tous les dangers, elle vient se placer debout en face de la croix. Or, à ce moment terrible, près de cette Mère affligée, il y a une amie courageuse. Et quelle est l'amie choisie pour ce grand ministère de consolation ? Ah ! il y a là un mystère de réhabilitation, qu'il est bon de méditer avec amour, car il est capable d'attendrir le cœur le plus endurci. L'amie de la Mère des douleurs, c'est la grande pénitente, autrefois la grande pécheresse, c'est Madeleine (2).

Merci, ô Marie, d'avoir fait ce choix. Les grands prodigues ne craindront plus d'approcher de vous. Vous leur réservez, comme à Madeleine, des épanchements d'amitié et des tendresses miséricordieuses. Vous aussi, comme votre divin Fils, vous pardonnez beaucoup, lorsqu'on vous aime beaucoup.

(1) Marc., xv, 40.
(2) Joan., xix, 25.

DEUXIÈME POINT

Avec Marie, le prodigue converti peut assurer sa persévérance.

Lorsque la tempête des passions est apaisée, il y a comme un dernier retentissement, un dernier écho de ces bouleversements : c'est le souvenir.

Le prodigue doit exercer une incessante vigilance sur sa *mémoire*. Les souvenirs de la volupté, regardés avec complaisance, donnent de nouveau la mort. « Le souvenir de la créature, dit un pieux auteur, est comme une sirène qui nous suit, qui cherche à nous fasciner par sa voix enchanteresse. Si on l'approche, elle donne la mort par la trahison. » Qui ne connaît les accents arrachés à l'austère solitaire de Bethléem, saint Jérôme : « Au fond de ma grotte sauvage, obsédé par d'importuns fantômes, je passais souvent des jours et des nuits dans les larmes. Sous un visage pâle et amaigri par le jeûne continuel, je cachais un cœur troublé, et, dans une chair à demi glacée par le froid de la mort, les passions avaient encore leur feu dévorant. Alors je me jetais aux pieds de Jésus-Christ, je priais, je priais avec larmes, et la prière ramenait la paix dans mon désert, et quelquefois cette paix était si douce que dans les chastes délices de la prière je croyais jouir déjà des délices du ciel. »

Le prodigue doit exercer une incessante vigilance sur la *passion* qu'il a domptée. Après une première victoire, la lutte n'est pas terminée ; il suffit d'une étincelle pour créer un nouveau foyer d'incendie. Ce n'est pas assez de couper une fois les racines du mal, il faut les couper

sans cesse (1). Cette vigilance sera efficace, si nous repoussons avec courage les premières attaques. Cette vigilance sera surtout fructueuse, si nous savons diriger les tendances de notre nature. Le besoin d'aimer est de l'essence même du cœur (2). Quand une affection déréglée se présente, il faut avoir le courage de la rupture ; il faut ensuite saisir d'une main ferme les rênes de son âme ; il faut enfin diriger ses aspirations vers Dieu et vers la Vierge. « Si vous avez un cœur aimant, dit saint François de Sales, il faut lui donner un aliment ; or un seul aliment donne le plein repos, c'est Dieu. » On a comparé la passion à un torrent. Si l'on veut barrer son cours par une digue, le torrent écume et brise l'obstacle ; si on lui ouvre une voie, on le dirige et on le maîtrise.

Le prodigue doit exercer une incessante vigilance sur les *occasions* dangereuses. Il en est des âmes comme des parterres. Auprès de certaines âmes, on respire des parfums. « Tu sens la Bonne Vierge », disait avec une sublime naïveté un petit garçon à sa sœur. Auprès des cœurs purs, il y a comme une atmosphère de pureté que l'on peut respirer sans crainte (3). D'autres âmes répandent l'odeur de la corruption : auprès de ces cœurs défleuris, on ne peut trouver que la flétrissure. D'ailleurs, si l'on recherche un péril, et un péril aimé, la perte est certaine (4). Aucune excuse ne peut couvrir une imprudence, pas même le zèle. « Craignez pour la

(1) S. Bern. Et putata repullulunt. et effugata redeunt, et reaccenduntur exstincta : parum est ergo semel putasse, sæpe putandum est.

(2) S. Bonav., *Solil.*, c. II. Anima hominis sine dilectione esse non potest.

(3) Cant., I, 3 ; IV, 11.

(4) Eccli., III, 27 ; XII, 12.

grâce reçue, craignez davantage pour la grâce perdue, craignez surtout pour la grâce recouvrée », dit saint Bernard.

Le prodigue doit écarter toute pensée de *découragement.* « Ce n'est pas d'un plein vol, mais par degrés et successivement que l'âme purifiée peut s'élever vers Dieu », dit saint Augustin (1).

Avec le secours de Marie, la réhabilitation est facile. « Si nous fuyons les vices avec promptitude, activité et courage (2), si, pleins de zèle et d'amour, nous embrassons les vertus et en faisons nos compagnes, la Vierge viendra fréquemment vers nous, entraînant avec elle le cortège de tous les biens et conduisant le Christ son Fils, Roi et Seigneur de toutes choses, pour qu'il habite dans nos cœurs. » Si nos blessures sont profondes, découvrons-les à la Reine de miséricorde : elle priera son Fils pour nous, et Jésus-Christ obtiendra de son Père le succès de nos requêtes (3).

O Vierge bénie, vous voyez à vos pieds un malheureux prodigue, dont le cœur tourmenté fut longtemps abattu par un *remords* plus terrible que la plus cruelle agonie ; mes yeux ont versé des *larmes ;* mais, malgré mes tristesses, j'ai repris confiance, car j'ai vu sur mon âme le rayon de *l'espérance ;* j'ai reçu le don de votre *miséricorde,* et la miséricorde c'est un sourire de votre cœur. Comment donc chanter ma reconnaissance ? Ma reconnaissance, ce sera un amour perpétuel ; ma recon-

(1) *Op.*, t. I, p. 401.

(2) S. Jean Damascène, *Serm.* II *in B. V.*

(3) S. Bern., *in Ass. serm.* II. Vade ad Matrem misericordiæ et ostende illi vulnera. Pater non negabit Filio postulanti, neque Filius negabit Matri interpellanti, neque Mater negabit peccatori ploranti.

naissance, ce sera l'apostolat de vos tendresses ; ma reconnaissance, ce sera l'imitation de vos vertus. A vos pieds, j'ai ressenti une de ces puissantes émotions qui remuent l'âme entière et creusent à la vie un nouveau sillon. O Mère et Reine de miséricorde, à vous tout mon cœur pour que vous le donniez tout entier à Jésus ! Ad Jesum per Mariam.

HISTOIRE

Je suis un honnête homme.

A l'hôtel des Invalides de Paris se trouvait un militaire qui crachait le sang depuis environ six mois, et qui était menacé de mourir de la poitrine. C'était un homme de mœurs dépravées, qui menait depuis vingt ans la vie la plus scandaleuse et qui ne donnait aucun signe de religion. La Sœur chargée de la salle, voyant qu'il déclinait de plus en plus, voulut l'engager à se confesser, mais il lui répondit :

— Ma Sœur, je suis un honnête homme, je n'ai ni tué, ni volé, je n'ai pas besoin de confession.

— Sans avoir tué, ni volé, repartit la Sœur, on peut être un grand pécheur ; car personne ne peut dire qu'il n'a jamais offensé Dieu, et nous avons tous besoin de sa miséricorde.

— Après tout, ma Sœur, reprit le malade, je vous en prie, laissez-moi tranquille, je ne veux pas me confesser.

Cependant, comme le danger devenait toujours plus grand, on fit prévenir les prêtres de la paroisse, qui s'empressèrent d'accourir auprès du malade ; mais toutes leurs démarches furent inutiles, et il refusa

obstinément de se confesser. Plus tard, comme on insistait, il se fâcha, se mit en colère, prononça des jurements et alla même jusqu'à menacer de se détruire. La Sœur était désolée de le voir sur le point de paraître devant Dieu en de si mauvaises dispositions. Voyant qu'elle ne pouvait rien obtenir par les moyens de persuasion, elle tourna ses espérances vers le ciel : elle glissa secrètement sous le matelas du moribond la médaille miraculeuse de la sainte Vierge, et pria ardemment cette bonne Mère de toucher le cœur de ce pécheur endurci. Le lendemain, la Sœur fut tout étonnée de voir son malade plus calme, et lui ayant demandé comment il avait passé la nuit :

— Très bien, ma Sœur, répondit-il ; j'ai bien dormi, ce que je n'ai pas fait depuis longtemps, et je me trouve mieux.

Et comme la Sœur se retirait :

— Mais, ma Sœur, reprit-il, je veux me confesser : faites-moi venir M. le curé.

Lorsqu'il eut terminé sa confession, la Sœur lui montra la médaille qu'on avait cachée sous son matelas. Il la prit, la baisa avec respect et affection, en s'écriant :

— C'est elle qui m'a inspiré la pensée de me confesser, c'est elle qui est la cause de mon salut; je veux qu'on l'attache à ma boutonnière, à côté de ma croix d'honneur.

Et comme la Sœur la plaçait de manière à être à peine aperçue :

— Oh! ne la cachez pas, ma Sœur, dit-il, mettez-la à côté de ma décoration ; je ne rougirai pas de la montrer.

Quelques instants après, on lui apporta le saint Viatique. A la vue du Saint-Sacrement, il fut si touché, si pénétré, qu'il demanda tout haut pardon à Dieu des

péchés de sa vie passée. Il vécut encore à peu près deux jours, après avoir été administré, et mourut dans les plus grands sentiments de foi, de piété et de contrition.

ASPIRATION

O Refuge des pécheurs, je veux m'abriter sous votre maternel manteau : ne me repoussez pas.

DEUXIÈME SEMAINE

Le Chrétien

ou

LE PROGRÈS DANS LA VERTU

A Notre-Dame d'Espérance de Pontmain.

O Notre-Dame d'Espérance,
Tous tes enfants t'offrent leurs cœurs :
Vois leur amour, leur confiance,
Console-les dans leurs malheurs.

E. A.

PLAN

Nunc vero liberati a peccato, servi autem facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem.

(Rom., vi, 22.)

1° La foi.
2° L'espérance.
3° L'amour de Dieu.
4° La charité envers le prochain.
5° La prudence.
6° La douceur.
7° La pureté.

« Tous les commençants ont un besoin « particulier de la douceur et de la clé- « mence de la très sainte Vierge pour « leur donner confiance à approcher de « Jésus-Christ. » (M. Olier, *Vie int.*. « c. xix, p. 342.)

NEUVIÈME JOUR

La foi.

Ego Mater... agnitionis.
Je suis la Mère de la foi.
(Eccli., xxiv, 24.)

PREMIER POINT

Marie est un modèle de foi.

La foi est en même temps une doctrine et une vertu : comme doctrine, c'est l'ensemble et la base de tout ce qui fait l'objet de nos espérances; comme vertu, c'est la conviction intime de la réalité des choses éternelles, quoique nous ne les voyions pas (1).

Cette vertu de foi brille d'une manière éclatante dans la vie de la sainte Vierge.

La foi de Marie fut *éclairée*. Un Saint appelle la Mère de Dieu la *maison des mystères* (2). En Elle en effet se sont concentrées toutes les merveilles entrevues par les patriarches et par les prophètes. Dans cette maison des mystères brillait une lumière, qui révélait à Marie des splendeurs inconnues aux hommes : cette

(1) *Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* Hebr., xi, 1.
(2) S. Grégoire.

lumière, c'était sa foi. « La Vierge a été la première des pures créatures qui ait eu la connaissance claire et distincte de tous les détails et de toute l'économie de notre salut (1). » Marie a eu très probablement la vision intuitive de Dieu dès cette terre (2), non d'une manière permanente, parce que la foi est incompatible avec la vision perpétuelle ; mais certainement elle a été plus favorisée que saint Paul ravi au troisième ciel, plus favorisée que d'innombrables saints admis dès ici-bas à la vision de Dieu.

La foi de Marie fut *constante*. Malgré les apparentes contradictions de la crèche, la Vierge-Mère n'hésita point, elle reconnut son Dieu dans un Enfant. « La sainte Vierge voyait son Fils dans l'étable de Bethléem, et elle croyait qu'il était le Créateur du monde (3) ; elle le voyait fuir Hérode, et elle croyait qu'il était le Roi des rois ; elle le vit naître, et elle le crut éternel ; elle le vit pauvre et couché sur la paille, et elle reconnut en lui le Maître de l'univers ; elle observa qu'il ne parlait point, et elle crut qu'il était la Sagesse infinie ; elle l'entendait gémir, et elle croyait qu'il faisait la joie du paradis ; elle le vit enfin mourir méprisé et crucifié, et, quoique tous les autres fussent ébranlés dans leur foi, elle persévéra dans la ferme croyance qu'il était Dieu. » Sur le Calvaire en effet les apôtres, qui étaient les confidents de Jésus et les colonnes de la religion, sentirent s'ébranler leur confiance dans la mission de leur chef. « La foi de l'Eglise se conserva un instant dans l'âme de la seule bienheureuse Vierge, dit saint Bernard ; dans le temps si critique de la Passion de son

(1) S. Bern., *Epist.* LXXVII.
(2) Suarez, *de Incarn.*
(3) S. Lig., *Œuvr. ascétiques*, t. VIII, p. 112.

cher Fils, chacun hésitait, mais Marie demeura toujours ferme et constante dans la foi. »

Cette vivacité et cette constance de foi révèlent la véritable grandeur de la sainte Vierge. « Marie, dit saint Augustin (1), a été plus heureuse en recevant la foi de Jésus-Christ en son cœur qu'en concevant sa chair adorable : car la maternité, qui l'unissait si intimement à Jésus-Christ, lui eût été inutile, si, en le portant dans son chaste sein, elle n'avait eu le bonheur encore plus grand de le porter en son cœur. »

O Vierge sainte, j'admire votre foi si éclairée, si soumise et si constante ; j'admire aussi les innombrables victoires que votre foi vous a fait remporter dans la suite des siècles. Vous êtes le flambeau qui a dissipé les ténèbres des hérésies (2) ; vous êtes la bannière à l'ombre de laquelle l'Eglise remporte ses incessants triomphes ; vous êtes le sceptre qui dirige les apôtres de la religion (3). Couvrez toujours de votre égide ces soldats du Christ : avec votre lumière et votre secours, ils seront toujours victorieux.

DEUXIÈME POINT

Marie accorde à ses serviteurs le don de la foi.

La théologie appelle la doctrine chrétienne l'*objet* de la foi ; mais d'*objective* la foi doit devenir *subjective*,

(1) *De sanct. Virg.*, c. III. Beatior Maria percipiendo fidem Christi, quam concipiendo carnem Christi. Et materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi felicius Christum corde quam carne gestasset.

(2) Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo. *Liturg.*

(3) S. Cyrille d'Alex., *hom.* IV. Sceptrum orthodoxæ fidei.

c'est-à-dire qu'elle doit passer dans la conviction, devenir une lumière qui éclaire, une force qui soutienne, en un mot une vertu du cœur. Mais quelle est la voix qui atteindra le cœur dans ces retraites profondes où il fuit la vérité, et alors lui dira avec l'autorité qui impose et la douceur qui persuade : Voilà ce que tu dois croire ?

Ici encore étudions avec amour la souveraine influence de Celle qui est l'universelle distributrice des grâces divines. Le don de foi est un bienfait qui doit passer par ses mains.

Cette puissante Reine connaît les obstacles qui arrêtent le progrès de la foi et elle les écarte avec douceur.

La lumière de la foi n'est pas le partage des orgueilleux, et Marie inspire à ses serviteurs l'humilité qui est la voie de la vérité (1).

La lumière de la foi n'est pas le partage des voluptueux (2) ; car la corruption du cœur engendre l'aveuglement de l'esprit, et Marie purifie le cœur et ainsi chasse les nuages qui arrêtent les rayons du soleil de la vérité.

Le courage de la foi n'est pas le partage des consciences troublées (3), et Marie éclaire les replis les plus obscurs de l'âme, montre des souillures qu'un long aveuglement tenait cachées, et elle inspire la résolution de l'aveu sincère.

Le courage de la foi n'est pas le partage des âmes endormies dans la tiédeur; mais, grâce à Marie, la

(1) S. Aug., *serm.* XXXVI *de Verb. Dom.* Non est fides superborum, sed humilium.
(2) I Cor., II, 14 ; — Sag., II, 21 ; I, 3.
(3) I Tim., I, 19.

générosité renaît et la foi, loin de s'étioler dans sa fleur, donne des fruits admirables (1).

Il est cependant des chrétiens contre lesquels se brise la miséricordieuse puissance de Marie : ce sont les aveugles volontaires. Chaque jour des incrédules, en visitant les lieux de pèlerinage, trouvent des prétextes pour leur résistance dans les motifs mêmes qui ouvrent les yeux à ceux qui recherchent sincèrement la vérité (1). C'est ici le lieu de faire une remarque importante. Les apparitions de Marie ne nous sont pas imposées comme des articles de foi. Mais on ne peut rejeter de parti pris les récits qu'une enquête sévère et minutieuse propose à notre pieuse croyance. Quand il manifeste au monde ses volontés, Dieu se plaît à confondre notre prudence.

Les apôtres eux-mêmes doutèrent un instant, lorsque les saintes femmes vinrent leur apprendre le prodige de la résurrection. Loin d'ajouter foi aux paroles des voyantes, ils déclarèrent que leur récit était un songe enfanté par une imagination en délire (3). A l'exemple des apôtres, les pasteurs de l'Eglise n'admettent que difficilement de nouvelles manifestations ; avant de donner un acte d'approbation, ils s'entourent de longues et scrupuleuses garanties. Mais aussi, comme les apôtres, lorsque la vérité apparaît avec toute sa certitude, ils tombent à genoux et sont heureux de reconnaître la voix de Dieu ou la voix de Marie.

Plaignons donc l'incrédule orgueilleux qui mesure la force divine avec le compas étroit de son intelligence.

(1) S. Bern., *in Cant. serm.* LXI. Fidem florem, fructum actum intellige.

(2) *Quasi impios percussit eos in loco videntium.* Job, XXXIV, 26.

(3) *Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista, et non crediderunt illis.* Luc., XXIV, 11.

« De quoi donc Dieu serait-il capable, s'écrie saint Augustin, s'il ne pouvait faire que ce que notre raison peut pénétrer? Il y a dans la religion assez de lumières pour éclairer les cœurs droits et assez de nuages pour aveugler les impies. » Dans cette parole est le secret de la résistance des obstinés : l'incrédule repousse la pensée de Dieu, bientôt il repousse la pensée de Marie, car, « chose significative (1), plus on s'éloigne de la foi en la divinité de Jésus-Christ, plus on est antipathique au culte de Marie. » De même, plus le cœur se rapproche de Marie, plus il remonte vers Jésus-Christ. Le chemin qui conduit au confessionnal et à la table sainte a très souvent son point de départ à l'autel de la Vierge.

En face du redoutable problème, dont la solution est au delà du tombeau, l'incrédule ne peut que frémir et trembler. Son inquiétude, parfois si cruelle, a droit à notre compassion, tant qu'elle n'est pas obstinée. Si l'un de ces infortunés est poursuivi par la grâce, qu'il fasse au moins cette simple prière : « O Vierge, on vante votre tendresse et votre puissance; s'il est vrai que la foi catholique soit la vérité, éclairez-moi et je vous bénirai. » Si cette prière est humble et sincère, tôt ou tard, un rayon victorieux de la foi, descendant des mains de Marie, dissipera les ténèbres de l'esprit et entraînera l'assentiment du cœur : car *la foi commence là où finit l'orgueil* (2).

« O Marie (3), vous êtes le sceptre de la foi, car vous avez étendu ses limites jusqu'aux extrémités du monde, vous avez établi son empire dans les nations les plus barbares. » Vous êtes donc notre Directrice dans la voie

(1) A. Nicolas, *Plan divin*, II, 540.
(2) Lamennais, *Essai sur l'indifférence*.
(3) S. Cyrille, *hom.* II *contra Nest.*

de la vérité (1). Vous avez goûté le bonheur et les douces joies de la foi (2); donnez à vos serviteurs cette paix profonde qui est la récompense de cette vertu précieuse et fondamentale (3).

HISTOIRE

Mon pendu.

C'est le P. Milleriot qui parle :

Dieu m'avait fait la grâce de ramener à lui une femme âgée de quatre-vingt-quatorze ans qui n'avait pas renouvelé sa première communion. Son fils se trouvait lui-même en retard d'une cinquantaine d'années. A chacune de mes visites à la bonne vieille, je faisais entendre à celui-ci quelques paroles pour le rappeler à la pratique de ses devoirs. A la mère et au fils, j'avais donné la médaille miraculeuse, et tous les deux la portaient. Or il arriva que ce brave et honnête homme fut victime d'une accusation calomnieuse qui n'allait à rien moins qu'à lui ravir l'honneur. Dans son désespoir, il se pendit. Mais, par une protection de Dieu qui tient du miracle, la corde se cassa.

Averti de son malheur, j'accourus.

— Eh bien ! mon bon ami, comment donc avez-vous échappé à la mort ?

— Ne m'en parlez pas, je n'y comprends rien ; j'avais

(1) Imitamini signaculum fidei vestræ, beatam Mariam. S. Ildephonse. *de Ass. serm.* I.

(2) *Beata quæ credidisti.* Luc., I, 45.

(3) Rom., XV, 13.

pourtant choisi une bonne corde et je m'étais résolûment lancé dans le vide.

Je profitai, bien entendu, de l'occasion, pour obtenir de lui une confession en règle, et depuis, il est resté un bon chrétien.

Ne nous séparons jamais de la médaille miraculeuse.

ASPIRATION

O Marie, conservez dans notre cœur la lumière et le courage de la foi.

DIXIÈME JOUR

L'espérance.

Ego Mater... sanctæ spei.
Je suis la Mère de la sainte espérance
(Eccli., xxiv, 24.)

PREMIER POINT

Marie modèle d'espérance.

L'espérance est le besoin le plus profond et le sentiment le plus indestructible de l'âme humaine ; c'est le levier le plus puissant pour relever le courage abattu (1). Le berceau et la tombe devraient être couverts d'un même crêpe de deuil, si, au-dessus de l'enfant qui sourit à la vie, au-dessus du vieillard qui se penche vers le tombeau, ne brillait un rayon d'espérance.

Cette vertu dirige nos pensées et nos regards vers le ciel. Après nous avoir fait orienter notre vie, elle nous dit : Le but de votre existence, la fin dernière de votre pèlerinage, c'est Dieu (2) ; et elle ajoute : Pour arriver à la béatitude éternelle, je vous promets les secours de la grâce.

(1) Is., xxx, 15.
(2) Eccli., ii, 6 ; — Tob., ii, 18.

La Vierge Marie posséda cette vertu d'espérance à un degré suréminent. « Elle avait mis si généralement toutes ses espérances en Dieu seul (1), elle se confiait si pleinement en sa divine providence, que jamais le moindre petit mouvement de défiance n'a eu place dans son cœur, qui est toujours demeuré stable et dans une fermeté inébranlable parmi toutes les tempêtes et les orages de la vie présente. »

L'étude de sa vie montre jusqu'à l'évidence qu'il n'a jamais existé un cœur de mère plus tourmenté. Où est par le monde la mère assez pauvre pour n'avoir pas mieux que la mangeoire d'une étable abandonnée, pour reposer son enfant nouveau-né ? Où est la mère qui pendant plus de sept années pourrait, sans mourir, voir sans cesse son enfant menacé par le glaive d'un assassin ? Où est la mère, appelée près de son fils condamné à la mort, qui aurait le courage de suivre le fruit de ses entrailles jusqu'au lieu du supplice et d'assister à l'exécution de la sentence capitale ?

Quelle fut donc la grande force qui, au milieu de ces terribles brisements du cœur, au milieu de ces angoisses perpétuelles, soutint sans cesse cette Mère de douleurs ? Ce fut l'espérance.

Au-dessus des humiliations de Bethléem, au-dessus des tristesses de l'exil, au-dessus du martyre du Calvaire, Marie, admise à la connaissance des secrets de Dieu, entrevoyait le plan du salut des hommes, la future glorification de son Fils et la béatitude personnelle, récompense de son douloureux martyre. Ces visions la consolaient et renfermaient des grâces proportionnées aux épreuves. C'est ainsi qu'agit toujours

(1) Boudon. *Traité*, c. II, p. 182.

la providence ; lorsqu'elle jette dans une âme le plan d'une vie de souffrance, elle place à côté de la croix de secrètes et puissantes consolations.

L'espérance de Marie se basait sur un appui inébranlable, c'était sa foi. Plus que toutes les créatures et plus que les anges eux-mêmes, cette Vierge sublime connaissait la nature divine et les promesses faites par Dieu à ses fidèles serviteurs. Ces lumières supérieures enlevaient à son âme tout doute, toute hésitation. De plus, son espérance se fortifiait dans la proportion même de son détachement des créatures. « C'est le propre d'une âme céleste et qui ne tient plus à la terre (1), d'ôter de son cœur toute sorte d'appui sur la créature pour ne plus espérer qu'en Dieu seul. » Or où trouver une âme plus libre, plus détachée, que l'âme de la plus pure des Vierges ? Enfin l'espérance s'accroissait par son union avec Dieu. « Ceux qui sont parfaitement unis à Dieu par un dégagement absolu de tout l'être créé, espèrent contre l'espérance même, dit un pieux auteur (2). » Or, quel cœur fut plus uni à Dieu que le cœur de Celle qui fut appelée à l'insigne honneur d'être la Mère de Jésus ? « Aussi, dit saint Bonaventure, sa confiance en Dieu la rendait comme impassible, elle l'élevait au-dessus de toutes les épreuves, et la faisait même triompher de la mort ; car, lorsque la confiance des Apôtres expirait avec le Sauveur, celle de Marie ne chancela même pas. »

O Vierge bénie, *ô Mère de la sainte espérance*, je vous salue comme mon espérance (3). C'est vous qui me dirigez vers le ciel ; c'est vous qui m'accordez les

(1) Boudon, c. II, p. 184.
(2) Id., p. 185.
(3) Spes nostra, salve.

grâces du salut ; c'est vous qui me soutenez dans les combats de la vie ; je vous en conjure, soyez toujours ma directrice, ma lumière, ma force ; avec vos puissants secours, ma couronne céleste est certaine.

DEUXIÈME POINT

Marie soutient notre espérance.

« On peut partager en trois classes, dit saint Bernard, ceux qui n'habitent pas dans la protection de Marie. Les premiers, confiants en eux-mêmes, dédaignent la protection de Marie : ce sont les superbes. Les seconds, effrayés par la multitude et la gravité de leurs fautes, doutent de la puissance de Marie ; ce sont les désespérés. Les troisièmes s'abusent sur leur espérance en la miséricorde et ne se corrigent pas de leurs vices ; ce sont les présomptueux. Les premiers sont des insensés et des impies. Les seconds ne trouvent que la douleur et l'angoisse. Les troisièmes restent dans la fange du crime. »

L'espérance a donc ses écueils, et, pour ne point sombrer, elle a besoin d'être dirigée et éclairée.

L'orgueilleux n'est point animé de la véritable espérance : il ne sait pas courber le genou devant l'humble Vierge de Juda. S'il prie parfois, sa prière agite à peine ses lèvres, mais certainement elle ne remue pas le cœur. Elle peut être l'expression d'une émotion passagère, mais elle n'est pas l'expression profonde d'un besoin senti. L'espérance de l'orgueilleux ne sera pas exaucée.

Le présomptueux est animé d'une fausse confiance.

Marie est la Mère des hommes ; mais elle est aussi et avant tout la Mère de Jésus : elle ne peut protéger le pécheur qui outrage son Fils. Marie est la Mère de la miséricorde ; mais son ministère de miséricorde ne peut empiéter sur le ministère de justice réservé à Jésus-Christ : elle ne peut défendre l'obstiné qui provoque audacieusement les châtiments célestes. L'espérance de cet impie est comme l'écume légère que disperse la tempête (1).

Le désespéré est plus digne de pitié : en face de cet infortuné, les entrailles maternelles de Marie sont émues, son cœur si compatissant est touché, sa voix se fait douce et prévenante. « Pauvre âme, lui dit cette tendre Mère, pourquoi cette tristesse dévorante ? Pourquoi as-tu peur de mon Fils ? Crois-moi, il t'aime : je l'ai vu mourir pour toi, et, s'il a donné la dernière goutte de son sang, s'il est mort, c'est par amour, c'est pour te convaincre que, loin de vouloir te condamner, il désire t'offrir le pardon. Et si tu crains mon Fils, viens vers moi : j'ai le cœur débordant de tendresses et je souffre de ne pouvoir répandre tous les trésors de ma bonté. *Pourvu que tu te charges d'espérer, je me charge du reste* (2). Ne crains donc plus avec moi : au moment du combat (3), je compterai tes efforts, je soutiendrai ton courage, je serai ton bouclier ; au moment de l'épreuve (4), je panserai tes blessures, j'essuierai tes larmes ; au moment de ta mort (5). je te reconnaîtrai comme une des nobles héritières de mon royaume, je

(1) Sag., v. 15.
(2) C'était la parole de saint François de Sales au pécheur.
(3) II Reg., xxii, 31.
(4) Prov., xxix. 25 ; xxviii, 25 ; — Sag., iii, 4.
(5) Prov., xxiii, 17.

te montrerai la palme qui récompensera tes efforts, je te guiderai vers mon Fils et me ferai ton avocate. Ame chérie, aie donc confiance en ta Mère. Courage, courage ; marche, le cœur en haut : je bénis ta vie d'exil, je prépare ton trône céleste. »

Quel est le désespéré dont le courage ne serait point renouvelé et retrempé, s'il entendait une seule fois Marie lui adresser un tel langage ? Et cependant ces tendresses, interprétées par le langage humain, ne sont rien auprès des tendresses qui s'épanchent du Cœur de la Reine de miséricorde et qui chaque jour arrachent des milliers de pécheurs à leur désespoir.

Pourquoi donc tant d'infortunés ne veulent-ils pas goûter à ces suavités et faire l'essai de ces tendresses ? Pourquoi tant d'infortunés ne veulent-ils pas ouvrir leur cœur à la douce voix de la meilleure des mères ? Pourquoi même y a-t-il des blasphémateurs qui s'écrient (1) : « Ceux-là seuls arrivent à trouver le secret de la vie qui savent étouffer leur tristesse et se passer d'espérance ? » Oh ! non, le cœur, qui refoule ses larmes, ne trouve pas la joie en étouffant ses angoisses. Quelques pleurs versés sur les pieds du crucifix ou sur les pieds de Marie soulagent mieux le cœur que l'explosion factice d'une joie stérile : à travers ses larmes, on retrouve la vision du ciel et le rayon de l'espérance.

« O Vierge bénie (2), comment n'attacherions-nous pas nos âmes à l'espérance que vous nous donnez, ainsi qu'à une ancre inébranlable ? » N'êtes-vous pas l'unique espoir des pécheurs ? N'est-ce pas sur vous qu'est fondée notre attente des récompenses éter-

(1) Renan.
(2) S. Jean Damascène.

nelles (1)? Donnez-nous donc une espérance ferme et éclairée ; avec cette vertu, nous renouvellerons sans cesse notre courage. Loin de ramper sur la terre, nous volerons, comme l'aigle, vers les sommets ; loin de tomber sur le chemin de la vie, nous nous exercerons à courir dans les sentiers de la plus haute perfection (2).

HISTOIRE

Le scapulaire et le revolver.

C'était en l'année 1878, dans la ville de C..... Une jeune femme, âgée de dix-neuf ans, que j'avais mariée il y avait à peine un an, se mourait de la poitrine et demandait mon ministère. Son mari, ancien marin, avait déclaré, en un style qu'il est impossible de reproduire, que si un prêtre essayait de pénétrer près du lit de la mourante, il le tuerait sans pitié.

Ce n'était pas là une pure forfanterie. Il avait acheté un revolver : après l'avoir armé, il l'avait placé sur la table de toilette dans la chambre de la malade, et lui-même montait la garde. La personne qui venait m'apprendre ces détails était dans la désolation.

Plusieurs plans furent examinés : aucun ne pouvait réussir. Je me contentai de donner un scapulaire à la personne qui venait m'avertir, la priant de le passer au cou de la malade, aussitôt qu'elle en trouverait l'occasion. « Au moins, lui dis-je, la sainte Vierge me suppléera, si je ne puis arriver à temps. » Quelques

(1) S. Aug., *de Ann.* Tu es spes unica peccatorum, Maria : in te nostrorum est exspectatio præmiorum.

(2) Is., XL, 31.

heures après, le scapulaire reposait sur la poitrine de la malade. Je fis prier pour cette pauvre abandonnée et m'adressai surtout à Marie, le Refuge des causes désespérées.

« O Marie, lui dis-je, vous avez promis de sauver ceux qui porteraient votre scapulaire. Je vous en conjure, préparez-moi les voies, pour que je puisse remplir mon ministère auprès de cette infortunée. »

Le lendemain, le médecin déclara que la poitrinaire passerait difficilement la journée. Cette nouvelle m'atterra. Je connaissais les lieux : pour accéder à la chambre de la mourante, il y avait un escalier commun. Après avoir fait à Dieu l'offrande de ma vie, si cela était nécessaire, je résolus de tout tenter pour arriver près de cette pauvre âme qui réclamait mon ministère. Plusieurs personnes voulaient me retenir et blâmaient ma démarche comme souverainement imprudente. Ma résolution était prise : rien ne m'arrêta.

En arrivant en face de cette chambre, où agonisait cette infortunée, j'entendis la voix avinée du mari ; ses paroles entrecoupées arrivaient distinctes jusqu'à moi : « Marguerite, si tu veux, je vais te tuer, tu ne souffriras plus. » Je m'avançai, et, à travers la porte qui était restée entr'ouverte, j'aperçus le mari, déjà aveuglé par l'ivresse, jouant avec son revolver en face du lit de la mourante. La pauvre malheureuse pleurait.

Il est des situations critiques. Sous le coup d'une légitime indignation, il est difficile de réfléchir et de calculer les conséquences de sa conduite. J'avoue que je ne sus me maîtriser devant ce spectacle affreux. Je m'avançai résolûment, et, profitant de la surprise causée par mon apparition, j'arrachai le revolver des

mains de ce misérable. Il est impossible de peindre la rage qui se peignit sur son visage. Loin de me laisser intimider, je parlai fortement, et après une verte apostrophe j'essayai de prendre le mari par les sentiments : je m'aperçus que mon énergie lui en avait imposé, je le vis même s'attendrir. Bref, je le pris doucement par le bras, et le conduisis jusqu'à la porte, et enfin je pus remplir mon ministère.

La pauvre malheureuse avait encore toute sa connaissance. Pendant cette scène pénible, je la voyais baiser avec foi son scapulaire. « Vous le voyez, lui dis-je, le scapulaire a tout préparé. Ayez donc confiance en Marie, par elle vous obtiendrez miséricorde. »

Le lendemain cette infortunée mourait dans les sentiments de la plus vive confiance. Je gardai le revolver : bien plus, ce terrible ennemi des curés devint mon.... ami : et un an plus tard, à son lit de mort, quand on lui proposa un confesseur, après plusieurs refus, il dit enfin : « Eh bien, que l'on avertisse le prêtre qui m'a enlevé mon revolver, c'est un brave. »

(*Un prêtre, ancien zouave pontifical.*)

ASPIRATION

O Marie, vous êtes le Refuge des âmes désespérées, je mets en vous toute ma confiance pour le temps et pour l'éternité.

ONZIÈME JOUR

L'amour de Dieu.

Ego Mater pulchræ dilectionis.
Je suis la Mère du parfait amour.
(Eccli., xxiv, 24.)

PREMIER POINT

Marie modèle de l'amour de Dieu.

La mesure de la sainteté d'une âme dépend de la mesure de son amour pour Dieu. La vertu de charité divine surpasse toutes les autres vertus (1); elle en est le complément et le couronnement.

La Vierge Marie est la seule de toutes les créatures qui ait obtenu la perfection de cette vertu. « Il n'y eut jamais créature mortelle qui aimât l'Epoux céleste de l'amour parfaitement pur, dit saint François de Sales (2), sinon la Vierge qui fut son Epouse et Mère tout ensemble. »

Dieu lui-même a multiplié les miracles pour faire progresser l'amour divin dans le Cœur de Marie. « Dès le premier instant de son existence, la sainte Vierge

(1) I Cor., xiii, 13.
(2) *Amour de Dieu.* l. X. c. ix.

reçut l'usage de la raison et fut sanctifiée par un acte de charité parfaite (1). » Depuis ce premier instant jusqu'au dernier jour de sa vie terrestre, « son amour s'alluma d'une ardeur toujours nouvelle qu'alimentèrent encore des soupirs plus fréquents (2). » Les mouvements de son cœur furent d'abord une continuelle recherche de Dieu (3), une tendance à une union plus intime; puis une transfusion réciproque de son âme en Dieu et de Dieu en son âme (4). Enfin, après sa maternité divine, ce fut un rayonnement continuel de Jésus en son cœur et de son cœur en Jésus. De ces deux foyers d'amour jaillissaient des flammes qui augmentaient sans cesse en intensité par un mutuel embrasement. L'Esprit divin lui-même entretenait et développait cet incendie d'amour qui consuma le cœur de la Vierge. « Comme le feu transforme le fer, dit saint Ildephonse (5), de même l'Esprit-Saint transforma Marie dans le brasier de l'amour; il l'embrasa si bien, il la pénétra si vivement de ses flammes qu'il n'y eut plus de sentiment en Elle que celui des ardeurs de l'amour divin. » Ce travail de transformation, opéré par ce feu tout céleste, était d'autant plus actif que Marie elle-même abandonnait avec bonheur son âme aux mains du divin Ouvrier. « Aussi, dit saint Bernard (6), les flammes de l'amour

(1) Suarez, t. III, p. 286; t. XIX, p. 70.

(2) S. Ildephonse.

(3) *Quæremus eum.* Cant., v, 17.

(4) *Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi.* Cant., vi, 2.

(5) *De Ass. s.* i. Mariam, velut ignis ferrum, Spiritus Sanctus totam incanduit et ignivit, ita ut in eâ Spiritûs Sancti flamma tantum videatur, nec sentiatur, nisi tantum ignis amoris Dei.

(6) *In Cant. s.* xxix. Amor Christi Mariæ animam non modo transfixit, sed etiam pertransivit ut nullam particulam vacuam amore relinqueret, sed toto corde, totâ animâ, totâ virtute diligeret.

pénétrèrent si intimement toutes les parties de son Cœur virginal, que bientôt il ne resta plus une seule parcelle qui ne fût enflammée de la plus ardente charité. » En un mot, « sa vie a été un perpétuel élan d'amour (1), élan plus nécessaire à son existence qu'à celle des séraphins eux-mêmes. » Bossuet exprime admirablement cette pensée. « La sainte Vierge rendait à son Fils l'amour qu'elle devait à son Dieu, et elle rendait aussi à son Dieu l'amour qu'elle devait à son Fils. Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pourrait rien penser de plus grand, ni de plus fort, ni de plus sublime pour exprimer l'amour de la très sainte Vierge. La nature et la grâce concoururent ensemble pour faire dans le cœur de Marie des impressions plus profondes. »

Qui ne comprend ici l'impuissance du langage humain pour décrire cet amour si pur, si véhément, si fort ; cet amour plus que séraphique qui réunit tous les élans d'un cœur vierge et toutes les tendresses d'un cœur de mère ; cet amour dont les ardeurs ont été si vives qu'on les compare à un ciel de feu (2) ; cet amour dont les transports étaient si ravissants que les séraphins eux-mêmes quittaient le ciel, s'approchaient de Marie pour contempler les merveilles de sa divine charité et en recevoir les sublimes leçons (3) ; ce qui ne doit pas nous étonner, car « Dieu trouve en Marie plus d'amour que dans les séraphins (4). »

« Ici toute langue doit demeurer dans le silence (5) ;

(1) S. Antonin.

(2) S. Bonav., *serm.* I *de B. V.* Fuit beata Virgo cœlum igneum propter ardentissimam charitatem.

(3) Richard de S.-V. Seraphim e cœlo descendere poterant ut amorem discerent in corde Virginis.

(4) M. Olier, *Vie int.*, c. XV, p. 278.

(5) S. Thomas de Villeneuve,

la grandeur de la charité, qui embrase le cœur de l'auguste Vierge, surpasse non seulement tout ce que l'on peut dire, mais encore tout ce que l'on peut penser. » Ce que nous devons retenir, c'est que dans cette auguste Souveraine (1), « à une étendue prodigieuse de lumières répond un amour de Dieu qui surpasse tout ce qu'il y aura d'amour dans les saints au moment de leur mort, dans les apôtres lorsqu'ils sont parvenus à l'achèvement et à la consommation de leur sainteté, plus qu'il n'en sera jamais donné à tous les hommes ensemble jusqu'à la fin du monde. Enfin elle renferme en elle seule tous les degrés d'amour de Dieu répandus dans les anges et même incomparablement plus qu'il n'y en a dans les séraphins et dans toutes les hiérarchies. » — « Ah! mon Jésus (2), si on connaissait l'amour que vous recevez en cette admirable créature! Elle vous est si intimement unie qu'on séparerait plutôt la lumière du soleil, je dis plus, on séparerait les anges et les saints de vous plutôt que la divine Marie, parce qu'elle vous aime plus ardemment et vous glorifie plus parfaitement que toutes vos autres créatures ensemble. »

O Mère, que j'ai de bonheur à contempler ces brûlantes ardeurs qui consument votre âme, car je sais que la mesure de votre grandeur céleste est en proportion de l'immensité de votre amour pour Dieu ; je sais aussi que la mesure de votre amour pour Dieu est la règle de votre charité pour les hommes. Je vous salue donc, ô trésor de la divine dilection (3). Je m'unis à vos élans, à vos brûlantes aspirations. Priez le Seigneur pour qu'il me communique cet incendie qu'il a allumé dans votre

(1) M. Olier, c. II, p. 31.
(2) V. Grignon de Montfort, § 2, p. 44.
(3) S. Méthode, *Orat. in hyp.* Salve, dilectionis Dei thesaure.

très sainte âme : que je serais heureux si un seul instant, m'élevant sur les ailes de mon amour, je pouvais m'approcher de votre Cœur immaculé pour brûler dans ce foyer ardent les imperfections de mon pauvre cœur et jouir alors de cette douce et délirante extase qui a été votre vie de chaque jour (1) !

DEUXIÈME POINT

Marie accorde à ses serviteurs le don de l'amour de Dieu.

La plus complète et la plus admirable définition de Dieu est celle de l'apôtre saint Jean : *Deus charitas est,* Dieu est amour (2).

La plus complète et la plus admirable définition du chrétien est celle de l'apôtre saint Paul : *Plenitudo legis est dilectio,* la perfection du serviteur du Christ, c'est l'amour (3).

Saint Augustin avait médité cette belle parole lorsqu'il prononça cet oracle plein de hardiesse : *Dilige et fac quod vis* (4), prenez pour guide l'amour divin, sous sa direction vous pourrez faire ce que vous voudrez.

L'amour est en effet un lien puissant qui attache doucement et fortement le cœur à Jésus-Christ. Ce lien est si fort que l'âme enchaînée peut sans témérité jeter à toutes les créatures ce sublime défi : Vous pouvez

(1) S. Jérôme, *de Ass.* Totam eam incenderat divinus amor, ita ut in eâ nihil esset mundanum quod ejus violaret affectus, sed ardor continuus et ebrietas perfusi amoris.
(2) I Joan., IV, 16.
(3) Rom., XIII, 10.
(4) *In Joan. tract.* VII, n. 8.

essayer de m'arracher à mon divin Maître, je me ris de vos efforts (1).

Ce lien est une nécessité pour tous les cœurs (2); mais cette nécessité est encore plus grande pour les cœurs ardents. A certaines âmes, dévorées par un feu intérieur, il faut un aliment qui les rassasie pleinement; or la nourriture supérieure des grandes âmes, c'est Dieu (3). Heureuses les âmes ardentes, si elles savent diriger toutes leurs ardeurs vers Dieu! Heureuses les âmes ardentes, si elles savent se laisser emporter sur les ailes de l'amour divin! Sur ces ailes, elles volent au-dessus des basses régions de la terre et trouvent en Dieu un objet digne de leurs aspirations; sans ces ailes, elles tombent dans le royaume de la mort (4). Avec ces ailes, elles montent jusqu'au Cœur de Dieu et là elles sont transformées et transfigurées; sans ces ailes, elles tombent dans la boue des passions (5).

Quelle puissance donc que l'amour et combien magnifiques sont ses manifestations! C'est le plus parfait parfum du cœur; c'est le plus pur rayon de l'âme; c'est la flamme la plus vive de l'intelligence; c'est l'élan le plus désintéressé de la volonté; c'est le don le plus généreux de soi! Pourquoi donc Dieu ne souhaiterait-il pas ce don d'un œil jaloux?

Cette voie de la divine dilection ne s'ouvre pas également devant toutes les âmes; ce feu ne s'allume pas

(1) *Quis... nos separabit...* Rom., VIII, 35.

(2) S. Bonav., *Solil.*, II. Animus hominis sine dilectione esse non potest.

(3) S. Augustin met ces paroles dans la bouche de Jésus-Christ: *Ego sum cibus grandium.*

(4) *Qui non diligit manet in morte.* Joan., XIII. 14.

(5) S. Aug., *in Joan.* Talis est quisque, qualis ejus dilectio est : terram diligis, terra es: Deum diligis, Deus es.

avec les mêmes ardeurs dans tous les chrétiens. Il y a des privilégiés, des amis de choix, des âmes d'élite, qui reçoivent une plus large part de cette charité que Jésus-Christ est venu répandre sur la terre : ces privilégiés, ce sont les serviteurs de Marie.

Ecoutons les accents enflammés de quelques saints, animés de la plus tendre dévotion envers la Vierge.

« O beauté de mon Dieu, s'écrie saint Augustin, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, trop tard je t'ai connue, trop tard je t'ai aimée... O amour, ô doux Christ, ô mon bon Jésus, ô charité, ô mon Dieu, embrasez-moi tout entier de vos flammes divines ; que je vous aime, que je vous chérisse, que je vous goûte, que je vous savoure, que je vous adore. »

« O Seigneur, dit saint Anselme, si c'est votre bon plaisir, enlevez-moi tout ce que je possède, enlevez mes membres, mes mains, mes pieds, mes yeux ; ne me laissez qu'un cœur pour vous aimer. »

« O Dieu, s'écrie saint François de Sales (1), si nous avions un seul filet d'affection dans notre cœur qui ne fût pas à Dieu et de Dieu, nous l'arracherions tout soudainement. »

Comment nous étonner de ces brûlantes effusions ? Ces grands serviteurs de Dieu avaient appris la divine charité à l'école de Marie.

La Vierge ne ressemble pas, en effet, à la créature, dont la pensée trop souvent suffit pour éloigner de Dieu. Son amour est la voie de l'amour divin ; son culte est le précurseur du culte de Jésus. La Mère attire pour conduire à son Fils ; et l'on peut regarder comme un principe certain que la route la plus courte,

(1) *Lettre* LXXIV^e^.

la plus sûre, la plus facile pour arriver au parfait amour de Dieu, c'est la dévotion à sa divine Mère. Le Cœur immaculé de Marie est un foyer qui verse ses feux sur tous ceux qui l'approchent (1), et ces feux donnent la flamme de l'amour divin.

O Reine du parfait amour, vous m'avez appris que pour obtenir des témoignages de votre tendresse, il me fallait aimer votre Fils (2). J'ai sondé mon cœur, j'ai étudié mes pensées : hélas ! comme souvent elles sont loin de votre divin Fils (3) ! Si mon amour était sincère, à votre exemple, mes pensées se dirigeraient spontanément vers Dieu, mon unique bonheur serait de lui plaire (4), ma grande joie serait d'appliquer sans cesse mon esprit à la méditation de sa charité (5). Mais l'*amour s'apprend en aimant* (6) ; dans cet apprentissage, je vous choisis pour directrice, ô Mère de Jésus.

HISTOIRE

Le brancardier.

Une mère (comme il y en a tant !) souffrait du langage de son fils et de son éloignement de toute pratique religieuse. Elle lui proposa un voyage dans les Pyrénées

(1) S. Bonav., *de B. V.* Quia tota ardens fuit, omnes se amantes eamque tangentes, incendit.

(2) *Revel. Brig.* Si vis me tecum devincire, ama Filium meum.

(3) S. Laurent Just., *de Car.*, c. IV. Vis nosse quid amas? attende quid cogitas.

(4) *Revel. Brig.*, l. I, c. X. Nihil nisi Deum cogitabam : nulla mihi, nisi Deus, placuerunt.

(5) S. Bernardin, *pro fest. V. s.* IV. Mens Virginis in ardore dilectionis continue tenebatur.

(6) S. François de Sales.

et eut grand soin de se trouver à Lourdes pendant le Pèlerinage national. Ils dînaient, à l'hôtel, en compagnie de brancardiers, gais, vifs, spirituels, qui parlaient des guérisons du jour.

— Est-ce que vous croyez à cela, vous aussi, Messieurs ?

— Mais absolument, comme des hommes qui ont vu ce dont ils parlent !

Et ils racontèrent quelques-uns des faits dont ils avaient été les témoins. Le jeune homme restait poli et... incrédule.

— Il y a pourtant, Monsieur, lui dirent-ils à la fin, un moyen bien simple de vous assurer des faits de Lourdes : aidez, comme nous, à porter des malades aux piscines ; choisissez ceux qui vous paraîtront les plus malades, et vous verrez de vos propres yeux !...

Il en porta deux : l'un des deux fut guéri.

Le jeune homme resta brancardier, mais devint plus grave.

On était à la veille de se séparer, déjà vieux amis, lorsqu'à la fin du repas le jeune homme se lève :

— Messieurs, j'ai vu, je me suis confessé, je vais communier demain : je vous demande de boire à ma persévérance !

Les brancardiers vinrent tous lui serrer la main ; la mère pleurait !

ASPIRATION

« O Marie, vous qui êtes si remplie d'amour pour Dieu, obtenez-moi le don du pur et saint amour. » (S. Liguori, VII, 277.)

DOUZIÈME JOUR

La charité envers le prochain.

Ordinavit in me charitatem.
C'est Dieu qui m'a fixé les règles et les harmonies de la charité. (Cant., II, 4.)

PREMIER POINT

Marie modèle de charité envers le prochain.

« Le cœur de Marie était embrasé des feux de la double charité (1) : il se portait vers Dieu par une intention pure, il se tournait vers le prochain par l'exercice des bonnes œuvres. »

La charité envers le prochain ne peut se séparer de la charité envers Dieu (2). Si nous voulons connaître la grandeur et la sincérité de notre amour pour Dieu, voyons ce que nous faisons pour le salut de ceux qui nous sont chers ; examinons nos œuvres de zèle, nos conversations, nos jugements, nos aumônes ; demandons-nous si nous aimons à donner des conseils, des avis fraternels, des paroles d'encouragement, des con-

(1) S. Pierre Damien, *de Nat. V. s.* III.
(2) I Joan., IV, 21 ; I Thess., V, 14 ; Matth., X, 42 ; XXII, 37 ; XXV, 40 ; Joan., XIII, 34 ; Rom., XIII, 8 ; I Cor., XIII, 1.

solations. Voilà les vraies preuves de notre amour pour Dieu. Si sur nos relations avec le prochain nous ne découvrons pas le cachet de la charité, nous devons en conclure rigoureusement que notre amour envers Dieu n'est point sincère.

« La charité n'est point tardive (1), mais elle bondit dans les cœurs où elle règne et habite, elle veut toujours faire de bonnes œuvres. C'est pourquoi la très sainte Vierge, qui en était toute remplie, était en de continuels actes de charité, non seulement vers Dieu, avec lequel elle était unie par le lien sacré d'une très intime et très parfaite dilection, mais encore envers le prochain qu'elle aimait en un degré de très grande perfection, ce qui lui fait ardemment désirer le salut de tout le monde et la sanctification des âmes. »

Le saint Evangile, malgré ses rares détails, nous révèle cette vertu de Marie.

C'est la charité qui la décide à visiter sa cousine sainte Elisabeth (2). Ce voyage aurait dû effrayer une jeune fille de seize ans ; mais, malgré sa timidité, Marie n'hésite pas ; elle sait combien la visite d'une personne aimée peut apporter de consolations ; sa charité lui donne des ailes, elle se hâte d'aller porter à sa parente les charmes de sa présence, les attentions de sa complaisance, les soins de son amitié.

C'est la charité qui lui fait distribuer en aumônes les riches présents des Mages ; la charité qui lui fait solliciter un miracle aux noces de Cana ; c'est surtout la charité qui la soutient au Calvaire. « Les disciples

(1) S. François de Sales, *Serm. p. la Visit.*, t. IV, p. 181.

(2) S. Bonav., *in Spec.*, c. IV. Quid eam ad officium charitatis festinare cogebat, nisi charitas, quæ in ejus corde ardebat ?

ont pris la fuite (1), la Mère reste là debout au pied de la croix ; elle contemple, avec un attendrissement inexprimable, mais avec un courage surhumain, les blessures sanglantes de son Fils bien-aimé ; elle pense, non qu'il va mourir, mais qu'en mourant il va sauver le monde. » C'est donc bien l'amour des hommes qui inspire et soutient Marie sur le Calvaire ; elle nous a tant aimés qu'elle a donné pour nous son Fils unique (2). N'est-ce pas là le dernier terme de l'héroïsme dans la charité ? Non encore. Sur le Calvaire, le Sauveur impose à sa Mère une mission qui doit s'étendre jusqu'à la fin des siècles : « Désormais, lui dit le divin Crucifié, vous serez la Mère de tous les hommes. » Et ces paroles, en quelque sorte sacramentelles, opèrent des merveilles de transformation dans le cœur de Marie. Ce cœur, dilaté par la charité, devient assez vaste pour étendre sur tous les hommes la même effusion d'amour, assez tendre pour s'émouvoir en face de toutes les douleurs de l'humanité, assez miséricordieux pour offrir des pardons aux coupables les plus avilis (3). En un mot, ce cœur devient comme l'universel réservoir où toutes les générations viendront puiser les eaux de la miséricorde.

Il est impossible de trouver un terme de comparaison qui nous donne l'intelligence de cette miraculeuse transfiguration, que Dieu opéra dans l'âme de sa sainte Mère. « Quand on renfermerait dans un cœur tout l'amour de tous les cœurs qui ont été (4), qui sont et

(1) S. Ambr., *in Lucam.*
(2) S. Bonaventure.
(3) S. Bern., *de Ass. s.* IV. Potentissima et piissima charitas Matris Dei, et affectu compatiendi et subveniendi abundat affectu, æque locuples in utroque.
(4) Boudon, *Introd.*, p. 5.

qui seront jamais, ce cœur n'aurait ni tant d'amour, ni tant de tendresses, ni tant de douces inclinations pour le bien des hommes, comme le seul cœur de l'incomparable Marie. »

O tendre Mère, je m'attendris à la pensée de votre immense charité ; elle est clémente et ne repousse personne ; elle est compatissante et console tous les malheureux ; elle est universelle et s'étend sur les justes et sur les pécheurs. Moi-même j'ai donc une place dans votre affection ? Oh ! oui, j'en ai la certitude, car dans le cœur d'une mère il y a une place réservée, où l'enfant peut frapper avec la certitude d'être entendu et exaucé. O Mère de Jésus, qui êtes aussi ma Mère, daignez abaisser sur moi un regard d'amour, et, comme *l'amour ne se paie que par l'amour* (1), je vous aimerai avec votre divin Fils de toutes les forces, de toutes les ardeurs, de tous les battements, de toutes les fibres de mon cœur.

DEUXIÈME POINT

Marie inspire la charité à ses serviteurs.

Une grande sainte disait un jour à Notre-Seigneur (2) : « Mon Dieu, vous voulez que j'aime mon prochain et je ne puis aimer que vous ! » Le Sauveur lui répondit : « Qui m'aime, aime tout ce qui m'est cher. »

La Vierge Marie pourrait adresser la même parole à ses serviteurs. « Qui m'aime, aime tout ce qui m'est cher. » Dans son amour pour le prochain, cette divine

(1) S. François de Sales.
(2) Sainte Catherine.

Mère a été jusqu'à l'héroïsme, elle veut voir ce même amour dans le cœur de tous ses serviteurs ; elle le veut d'autant plus que cet amour de charité est le signe et le lien de la véritable perfection (1).

L'apôtre saint Jean, après avoir été le disciple bien-aimé du Sauveur, devint le disciple bien-aimé de la Vierge : c'est auprès de cette divine Mère qu'il écrivit ses magnifiques pages sur la charité. « Jésus-Christ (2), dit-il, nous a aimés et il est mort pour nous : nous aussi nous devons aimer nos frères et mourir pour eux. » Quelle règle sublime de dévouement dans ces simples lignes! Oui, à certains jours, notre amour pour les âmes de nos frères doit aller jusqu'au sacrifice de nous-même ; et si, comme Jésus-Christ, nous devons monter sur la croix pour sauver une âme qui est chère, n'hésitons pas. « L'affection ne se prouve pas par des paroles, mais par des actions (3). » L'apôtre nous adresse encore cette exhortation : « Mes très chers (4), aimons-nous les uns les autres, car la charité vient de Dieu. » Le principe de l'amour de Dieu est en effet le même que celui de l'amour du prochain. « Les bontés de la Vierge sont incomparables envers les hommes (5), parce que son amour à l'égard de Dieu ne peut souffrir de comparaison. » A l'exemple de notre Mère, aimons Dieu de toutes les forces de notre cœur et bientôt nous prouverons à nos frères notre amour par des œuvres de charité.

L'amour surnaturel des créatures ne détourne point

(1) Col., III, 14.
(2) I Joan., III, 16.
(3) Id., ib., III, 18.
(4) Id., ib., IV, 7.
(5) Boudon, l. I, c. VI, p. 86.

de l'amour de Dieu. Lorsque deux cœurs s'aiment en Dieu, leur affection est bien ordonnée, elle est pure, sainte, féconde en fruits de paix et en œuvres de piété.

Cette charité doit être la règle de nos *conversations*. « Oh ! dit le saint archevêque de Tolède (1), que n'ai-je été assez heureux pour me trouver à ces conversations familières de Jésus avec Marie, à ces conversations dignes de l'admiration des anges ! L'auguste Mère y traitait tête à tête, en sa qualité de Mère de Dieu, des perfections de son Fils et buvait à longs traits son divin amour. » Combien nos entretiens seraient édifiants, combien nos entrevues avec nos frères laisseraient de douce paix dans l'âme, si dans toutes nos visites nous nous inspirions de cette simple pensée : « Que ferait, que dirait à ma place la Vierge Marie ? »

Cette charité sera la règle de notre *zèle*. « Voulons-nous, dit saint Augustin (2), devenir en quelque sorte la Mère de Jésus-Christ, soyons mère par notre zèle en lui donnant des âmes et en formant ces âmes à la vertu jusqu'à ce qu'elles soient de vivantes images de Jésus-Christ. » Ce zèle dans la famille aura sa récompense. L'union des cœurs ne peut s'établir entièrement que sur les bases de la communauté de foi : sans cette foi, on n'entre pas dans les sentiments les plus purs et les plus intimes de ceux que l'on aime : au contraire, quand la foi est commune, le cœur livre tous ses secrets, tous ses parfums, toutes ses joies. N'est-ce pas là le principe du bonheur des familles chrétiennes ?

Cette charité sera la règle de nos *aumônes*. « Pour

(1) S. Ildephonse, *de Ass.*

(2) *De Virg.*, c. v. Mater ejus est omnis anima pia, faciens voluntatem Patris ejus fœcundissimâ charitate in iis quos parturit, donec in eis ipse formetur.

se défendre des œuvres de miséricorde, dit saint Cyprien, ce n'est pas une excuse légitime de prétexter les besoins de la famille, puisque c'est à Jésus-Christ que s'adressent nos aumônes. Lui préférer ses enfants, c'est méconnaître les oracles émanés de sa bouche. Plus vous avez d'enfants, plus vous avez d'âmes à sauver, plus vous êtes tenu de multiplier les sacrifices pour leur assurer la vie spirituelle. » D'ailleurs n'oublions pas qu'*à la mort il ne reste que ce que l'on a donné* (1).

Dans ces œuvres de charité, ne nous laissons pas arrêter par l'ingratitude de nos frères. Saint Paul avait vu bien des âmes, qui lui étaient chères, répondre à son dévouement par des ingratitudes ; et cependant il écrivait ces paroles : « Plus je vous aime, moins je suis aimé de vous ; malgré cela, je me sacrifierais très volontiers pour vous (2). » La Mère de douleurs, sur le sommet du calvaire, vit la foule insulter son Fils, et dans cette foule elle découvrit bien des ingrats : malgré cela, elle les accepta pour ses enfants.

O Vierge Marie, donnez-moi cet esprit qui vous a guidée dans toutes vos pensées, dans tous vos jugements, dans toutes vos actions : donnez-moi l'intelligence du prix des âmes, et mon zèle sera plus actif ; donnez-moi le courage de travailler à sauver mes frères, et mon zèle sera plus généreux ; donnez-moi de supporter toutes les ingratitudes, et mon zèle sera plus constant. O Marie, donnez-moi la charité, qui est *le ciment des âmes* (3), la preuve de l'amour de Dieu et le caractère de tous vos fidèles serviteurs.

(1) Sainte Thérèse.

(2) *Libentissime impendam... licet plus vos diligens, minus diligar.* II Cor., xii, 15.

(3) Saint Augustin.

HISTOIRE

L'amour filial et le rosaire.

Un incrédule se mourait. Pendant sa vie, il s'était proclamé voltairien et libéral. Cependant il avait permis à sa fille unique d'entrer dans une communauté religieuse non cloîtrée. A son lit de mort, il obtint la permission de voir cette fille qu'il aimait tendrement. Après les premières impressions de l'entrevue, le moribond dit à la religieuse : « Tu vois que je vais mourir; tout va finir avec la mort; j'en ai la certitude, je n'ai donc aucune crainte. Voici ma main, prends mon pouls, tu verras que les battements sont réguliers. Après la dernière pulsation, tout sera mort en moi : ne me parle pas de prêtre, c'est inutile. »

La religieuse, devant un tel langage, ne put contenir son émotion, elle se mit à fondre en larmes. Que faire pour changer la résolution de son père ? Elle s'assit au chevet du lit, puis, prenant le rosaire qui pendait à sa ceinture, elle se mit à le réciter. Cette récitation durait depuis plusieurs heures, lorsqu'on vint l'appeler pour le repas de famille. Elle refusa et resta au pied du lit de son père, offrant sa pénitence et ses prières pour la conversion du mourant. Le père voulut avoir l'explication de ce refus.

« — Mon père, lui dit cette généreuse fille, j'ai besoin de beaucoup prier et de beaucoup souffrir pour obtenir de Dieu des lumières qui vous éclairent sur votre éternité, j'ai résolu de ne point prendre de nourriture et de réciter mon rosaire jusqu'au moment où je serai exaucée. »

Une larme jaillit des yeux du père, mais il n'osa protester. Et la religieuse, dans le silence de cette chambre où la mort faisait son œuvre, continuait à rouler sur ses doigts les grains de son rosaire.

Plus de vingt-quatre heures s'étaient écoulées. Le moribond, quoique ému, ne changeait point de résolution.

« — Mais, ma pauvre enfant, si tu persistes dans ton dessein, tu vas te tuer.

« — Mon père, je donnerais volontiers ma vie pour le salut éternel de votre âme, car il y a une éternité.

« — Ah ! il y a une éternité, dit le moribond, je n'en ai jamais douté ; mais j'en avais peur, je n'avais pas le courage de faire mon devoir ; ce courage, je l'ai maintenant, grâce à tes saintes prières. Va vite me chercher un prêtre, car j'ai peu de temps devant moi. »

Quelques heures après, le prêtre remplissait son consolant ministère. La religieuse, toujours à genoux auprès du lit de son père, continuait à réciter son rosaire ; les larmes coulaient encore ; mais ces larmes étaient douces comme une rosée céleste. N'avait-elle pas l'espérance de sauver son père et de le sauver pour l'éternité !

ASPIRATION

« O Marie, vous êtes toute pleine de charité pour le prochain, obtenez-moi la charité envers tous et surtout envers ceux qui me sont opposés. » (S. Lig., VII, 227.)

TREIZIÈME JOUR

Lá prudence.

Erat mulier illa prudentissima.
Cette femme était très prudente.
(I Reg., xxv, 3.)

PREMIER POINT

Marie modèle de prudence.

La prudence, c'est la connaissance de nos devoirs par rapport à nos fins dernières, c'est la pensée de l'éternité comme règle de nos décisions, c'est le regard de Dieu fixé sur nous comme juge de nos actions. Cette vertu suppose la mémoire, la prévoyance, la docilité, le jugement, la circonspection. Par la mémoire, nous profitons de l'expérience du passé. Par la prévoyance, nous découvrons les écueils de l'avenir. Par le jugement, nous appliquons les principes dans la vie pratique. Par la docilité, nous nous défions de nos lumières trompeuses pour nous laisser diriger par le flambeau de l'obéissance. Par la circonspection, nous marchons en avant, mais avec ce regard scrutateur qui examine tous les dangers environnants.

La Vierge Marie, pendant toute sa vie, a été un modèle parfait de prudence. « La lampe de cette glo-

rieuse Vierge, dit saint Bernard (1), n'a jamais perdu son éclat, et sa lumière a été toujours si brillante que les anges eux-mêmes l'ont admirée comme un prodige. »

Dès sa plus tendre enfance, elle fuit l'atmosphère corrompue du siècle pour ne respirer que l'air pur du sanctuaire ; elle met sous la garde de la prudence la plus prévoyante un cœur qui n'a pourtant rien à craindre de la contagion du monde.

Lorsque l'ange Gabriel lui apporte le message de sa divine maternité, Marie, habituée à une vie solitaire, se trouble et s'inquiète. « La présence de l'ange, qui avait revêtu la forme d'un mortel, suffit, dit saint Ambroise (2), pour lui inspirer une pieuse crainte. » Malgré son trouble, elle expose sa perplexité à l'envoyé céleste. L'ange la rassure et l'éclaire ; aussitôt Marie donne un entier consentement.

Toujours guidée par une prudence exceptionnelle, Marie garde le silence sur le mystère qui s'est accompli : elle attend, pour le révéler à saint Joseph, le moment marqué par la Providence, et le ciel lui-même justifie bientôt sa confiance (3). Elle garde le silence sur les grandeurs de son Fils, elle se contente de les méditer dans son cœur (4) ; elle garde le silence sur les merveilles dont elle est elle-même l'objet, elle ne les contemple qu'avec des pensées d'humilité.

O Vierge très prudente, combien est grande notre confusion quand nous comparons les règles qui ont dirigé votre vie avec les faux principes qui trop souvent nous entraînent à l'abîme. Ayez pitié de notre

(1) *De Ass. s.* II.
(2) *De off.*, l. I, c. VIII.
(3) Matth., I, 20.
(4) Luc., II, 19.

aveuglement. Les enfants du siècle sont plus prudents que nous (1) : leur regard perçant observe tout, calcule tout, prévoit tout. Donnez aussi à vos enfants cette vertu qui est le privilège des saints (2) ; faites que la lumière de notre âme ne s'éteigne pas, faute de cette huile que donnent la charité et la prudence (3).

DEUXIÈME POINT

Marie supplée à la prudence de ses serviteurs.

Un jeune homme, travaillé du désir de la perfection, vint ouvrir son âme à saint Augustin. Il exposa son passé, répondit avec simplicité à toutes les questions que lui posa le Saint ; puis il demanda une règle de direction et quelques avis pour triompher des nombreuses occasions de péché auxquelles il était exposé. Saint Augustin lui répondit par ce seul mort : *Fuge*, fuyez. Après cinq années de luttes et de victoires, ce même jeune homme revint auprès de l'évêque d'Hippone et demanda une seconde règle de perfection, afin de marcher vers une plus haute vertu. Saint Augustin se contenta de lui répondre : *Fuge*, fuyez.

L'expérience de chaque jour démontre la vérité de cette règle donnée par un saint. On ne joue pas avec le feu. Or, dans certaines relations, on est certain de trouver le feu des passions. La victoire, a dit un pieux auteur, appartient au lâche qui, au lieu de braver les flammes, prend la fuite.

(1) Luc., xvi, 8.
(2) *Scientia sanctorum prudentia.* Prov., ii, 10.
(3) Matth., xxv, 4. *Prudentes acceperunt oleum in vasis suis.*

Un des effets les plus ordinaires des passions est de faire perdre le jugement et d'engendrer de folles imaginations (1). Dès qu'on s'abandonne à cette espèce de fureur, on oublie Dieu, on oublie son âme, on s'aveugle, on marche vers le précipice, on n'aperçoit l'écueil que lorsque déjà la chute est un fait accompli. « Je vous en conjure, ô jeunes vierges, dit saint Ambroise (2), que l'exemple de Marie soit toujours sous vos yeux. Toute vierge qui ne s'effraie pas des flatteries et des conversations solitaires avec les hommes est comme un vase fêlé dont le parfum est perdu ou corrompu. »

Dans toute circonstance périlleuse, le salut se trouve dans une invocation à Marie. Mais cela ne suffit pas : le salut se trouve près d'un sage directeur qui donne de salutaires conseils (3) : car la sagesse, qui est le principe de la prudence, a son refuge dans l'obéissance aux avis reçus et dans la défiance de soi-même (4).

Que la prudence nous dirige dans nos entretiens : pesons, pour ainsi dire, toutes nos paroles dans la balance de notre esprit (5), car une seule parole imprudente peut causer d'irréparables ruines.

Que la prudence nous dirige dans nos rapports de société. Notre-Seigneur nous demande dans ces relations toute la circonspection du serpent (6). Par cette vigilance, nous éviterons bien des pièges cachés et nous-même n'aurons pas à gémir sur des scandales.

Toutefois il est une fausse prudence qui donne la

(1) *Vir imprudens et errans cogitat stulta.* Eccli., XVI, 23.
(2) *De Virg.*
(3) *Salus... ubi multa consilia.* Prov., XI, 14.
(4) *Ego sapientia habito in consilio.* Prov., VIII, 12 ; — *Ne innitaris prudentiæ tuæ.* Prov., III, 5.
(5) *Verba...prudentium statera ponderabuntur.* Eccli., XXI, 28.
(6) Matth., X, 16.

mort, c'est la prudence de la chair (1). « Ce grand mot de prudence, dit un pieux auteur (2), légitime parfois toutes les lâchetés : on se fait de ses plus chers amis, de ses propres enfants, des instruments qu'on façonne et qu'on brise. » Combien de malheureux repoussés, abandonnés à leur tristesse, livrés à leur désespoir, parce qu'une fausse prudence souffle ce mot égoïste : Prends garde de te compromettre ! La vraie prudence au contraire donne la vie et la paix du cœur (3). De là parfois dans la vie des saints de ces hardiesses d'apostolat, de ces imprudences de zèle, qui ont arraché tant de pécheurs à leur désespoir et à leur abjection. Mais comme alors il est besoin d'une lumière supérieure ; comme alors il est besoin d'une prudence plus éclairée qui garde au milieu de ces dangers (4) ; comme alors il est besoin de s'attacher fortement à la main de Marie, car elle soutient son serviteur dans ces périls, comme la main du divin Maître soutenait l'apôtre Pierre sur les flots !

O Vierge très prudente, je viens m'abriter sous votre maternel manteau ; mieux que moi, vous découvrez les périls qui me menacent : écartez-les de mon chemin ; mieux que moi, vous prévoyez les combats qui vont se présenter : soutenez-moi dans ces luttes difficiles ; mieux que moi, vous apercevez les imprudences qui me perdraient : dissipez mon aveuglement ; mieux que moi, vous jugez les fausses obligations que je pourrais me créer et les précautions que je pourrais omettre : dirigez-moi, éclairez-moi, sauvez-moi.

(1) Rom., VIII, 6.
(2) *La femme pieuse*, par l'abbé C., p. 120.
(3) *Prudentia carnis, mors est.* Rom., VIII, 6.
(4) *Prudentia servabit te.* Prov., II, 11.

HISTOIRE

La mort subite et le scapulaire.

Dans un collège tenu par les jésuites, un des supérieurs faisait un soir la visite des dortoirs pour voir si tous les élèves étaient couchés, lorsqu'il aperçut un jeune enfant agenouillé auprès de son lit.

— Pourquoi n'êtes-vous pas encore couché, mon ami ? lui dit le Père.

— J'ai donné mon scapulaire à raccommoder au portier, répondit le jeune homme ; il ne me l'a pas encore rendu, je n'ose pas me coucher, j'ai peur de mourir cette nuit sans mon scapulaire.

— Ne craignez rien, demain dans la journée on vous le rendra ; en attendant, couchez-vous et dormez tranquillement.

— Mon Père, je ne puis me coucher, je mourrai peut-être cette nuit.

Et en disant ces mots, le pauvre enfant pleurait à chaudes larmes. Le bon Père, touché des bonnes dispositions de ce pieux élève et de sa tendre confiance en la sainte Vierge, descendit chez le portier et rapporta le scapulaire à l'enfant. Celui-ci le baisa dévotement, le suspendit à son cou et s'endormit plein de joie, en invoquant Marie, sa tendre Mère.

Le lendemain matin, comme le Père faisait de nouveau la visite pour voir si tous les élèves avaient été exacts à se lever à l'heure, arrivé devant le lit de ce pieux enfant qui l'avait tant édifié, il s'aperçut qu'il était encore couché ; il crut qu'il réparait le temps qu'il avait perdu la veille. L'ayant appelé plusieurs fois

sans qu'il répondît, il s'approcha de son lit ; mais quel ne fut pas son étonnement, quand il vit que ce cher enfant de Marie était mort pendant la nuit ! Un angélique sourire était peint sur sa figure ; il tenait encore dans ses mains son scapulaire, qu'il avait sans doute baisé une dernière fois avant de s'endormir dans le Seigneur. Marie avait voulu récompenser la confiance filiale de son jeune serviteur, en ne permettant pas qu'il mourût sans être revêtu de ses saintes livrées.

Portons toujours sur nous le saint scapulaire afin que nous puissions mourir avec cet habit et que Marie nous reconnaisse pour ses enfants.

(*Raconté par le* R. P. LEBLANC, *jésuite.*)

ASPIRATION

O Vierge très prudente, je m'abandonne à votre direction : soyez ma lumière au milieu des ténèbres de la vie présente.

QUATORZIÈME JOUR

La douceur.

Spiritus meus super mel dulcis.
Mon esprit est plus doux que le miel.
(Eccli., xxiv, 27.)

PREMIER POINT

Marie modèle de douceur.

La douceur parfaite dans une âme est l'indice des plus énergiques qualités ; elle suppose la victoire sur tous les mouvements naturels du cœur ; elle est le lien de nombreuses vertus ; de la patience, qui rend immobile dans la tempête des passions ; de la bénignité, qui se prête à l'indulgence ; de la constance d'âme, qui rend ferme quand le devoir s'oppose à toute transaction, et conciliant quand la conscience n'a rien à sacrifier aux principes ; de la mansuétude, qui va jusqu'au sacrifice de son amour-propre froissé : de l'humilité, qui est la sœur et la compagne de la douceur (1).

La Vierge Marie fut un modèle constant de cette vertu de douceur.

(1 Matth., xi, 19,

Méditons ces belles paroles de saint Bernard (1) : « Malgré votre fragilité, pourquoi craindriez-vous de vous approcher de Marie ? Parcourez avec soin toutes les pages de l'Evangile ; si une seule fois vous trouvez sur ses lèvres un reproche ou une parole dure, si même vous remarquez le moindre signe d'indignation, vous serez en droit d'avoir de la défiance et de la crainte. Mais non, il n'y a en elle rien d'austère, rien de terrible ; elle est la douceur même. » Saint Jérôme nous dit également : « On ne vit jamais Marie agitée, toutes ses paroles étaient accompagnées de tant de douceur qu'elles respiraient l'esprit de Dieu dont elle était animée. »

Contemplons Marie dans son enfance. Avec notre foi, qui supplée au récit de l'Evangile, ne voyons-nous pas cette Enfant toujours aimable, toujours souriante, toujours douce et affable ? Contemplons Marie dans le temple de Jérusalem ; ce n'est plus l'Enfant souriante, c'est la jeune Fille avec ce charme vainqueur qui attendrit, qui subjugue, qui parfume tout dans son angélique entourage. Contemplons Marie dans les jours de sa maternité : le sourire de l'enfance a disparu, les grâces de la jeune fille se sont transformées, il ne reste plus que ce fonds divin d'inépuisable tendresse qui s'émeut au contact de toute âme qui s'adresse à elle avec confiance. Contemplons Marie sur le calvaire : la couronne d'épines assombrit cette existence si sainte,

(1) *Sup. Sign. mag.* Quid ad Mariam accedere trepidat humana fragilitas ? Revolve diligentius evangelicæ historiæ seriem universam, et si quid forte increpatorium, si quid durum, si quod denique signum vel tenuis indignationis occurrerit in Mariâ, de cætero suspectam habeas et accedere verearis... Nihil austerum in eâ, nihi terribile, tota suavis est.

mais la Mère de douleur garde pour elle les épines, elle réserve à ceux qui l'approchent l'onction de la douceur et de la miséricorde.

O douce Vierge Marie (1), que j'aime à vous voir avec ce rayonnement de paix, de calme et de mansuétude ! Que j'aurais été heureux de vivre près de vous pour jouir de votre amitié et m'approcher de votre Cœur, trésor de douceur et d'affabilité !

Les paroles de Marie étaient toutes empreintes de suavité (2). « Cette douce Souveraine, dit saint Bonaventure, ressemblait à une céleste colombe dont les lèvres et le cœur ne distillèrent jamais le fiel. » Si nous cherchons la raison de cette constante mansuétude, il est facile de remonter à sa source. « Toutes ses paroles, dit saint Ambroise, étaient remplies de douceur, parce qu'elles sortaient d'un cœur patient et ami de la paix. »

Cette constante douceur était nécessaire à Marie pour favoriser sa perpétuelle contemplation. La colère détruit le calme et le recueillement de l'esprit : c'est un nuage qui trouble la sérénité de l'âme (3) ; c'est une tempête qui détruit la limpidité du cœur et empêche le miroir de l'âme de refléter les lumières divines (4). La Mère de Jésus posséda toujours son cœur et maintint toutes ses ardeurs dans cette douce harmonie

(1) *Salve.* O dulcis Virgo Maria.

(2) S. Jean Damascène, *de Nat. V. or.* 1. Sermo ei jucundus ex leni animâ progrediens.

(3) S. Bern. Qui mentem pacificam et serenam habent de supernis dulcius sapiunt et subtilius vident.

(4) S. Grég. le Grand, *Moral.*, l. X, c. xxx. Quanta sit iracundiæ culpa, per quam, dum mansuetudo amittitur, supernæ imaginis similitudo vitiatur.

qui aide la méditation, l'union à Dieu et le progrès dans la perfection (1).

Hélas ! ô Reine de toute vertu, combien je suis éloigné de cette mansuétude, qui doit être la marque de tous vos enfants ! Au jour où l'on m'insulte, je sens mon cœur bouillonner de colère, je ne sais maîtriser les violences de ma nature, je ne puis pardonner à ceux qui m'outragent. O Vierge bénie, je reconnais mon impuissance à tenir les rênes de mon cœur, je les remets en vos bénignes mains ; apaisez et dirigez mon âme agitée. L'huile a la vertu de calmer les flots en courroux. J'invoque votre doux nom, ô Marie ; que ce nom de paix soit l'huile qui soumette les violentes tempêtes de mon cœur (2).

DEUXIÈME POINT

Marie accorde à ses serviteurs le don de douceur.

« La vraie marque de l'innocence conservée ou recouvrée, dit Bossuet, c'est la douceur. » L'âme toujours fidèle à Marie et le pécheur sincèrement converti possèdent également cette vertu.

Il est des âmes dans le monde qui, en face des plus terribles épreuves, conservent le calme et la paix intérieure ; il est des âmes qui, en face des outrages les plus sanglants, savent pardonner à l'insulteur et prier pour lui ; il est des âmes que les événements les plus terribles et les catastrophes les plus épouvantables ne

(1) S. Bonav., *in Spec.*, c. VIII. Maria mansuetissima fuit per lenitatem.

(2) *Oleum effusum nomen tuum.* Cant., I, 2.

peuvent arracher à leur sérénité : ces âmes ont l'œil fixé sur le Christ et sur sa Mère pour maintenir leur constante quiétude.

Saint François de Sales, le désespéré sauvé par Marie, l'ardent propagateur du culte de la *douce Reine du ciel,* était devenu, à l'école de la Vierge, un admirable modèle de douceur. Voici sa règle de conduite : « J'ai fait un pacte avec ma langue pour ne point parler quand mon cœur est troublé. » Après la règle, voici l'application. Un gentilhomme, méconnaissant la charité du Saint, le menace un jour des plus cruels traitements ; et l'apôtre lui porte ce sublime défi : « Monsieur, si cela vous est loisible, vous pouvez bien m'arracher un œil, mais vous ne m'empêcherez pas de vous regarder de l'autre avec le même amour. » Or, comme l'on s'étonnait de son inaltérable patience, le Saint dévoila le secret de sa belle âme par cette révélation : « Je craindrais d'épancher en un quart d'heure ce peu de liqueur de mansuétude, que je tâche de recueillir depuis vingt-deux ans, comme une rosée, dans le vase de mon cœur. »

Tous les serviteurs de Marie ont compris l'excellence et l'influence de cette vertu ; l'expérience leur avait appris que la mansuétude attendrit et convertit plus d'âmes que la polémique ou la discussion. Il est de fait que l'incrédule a une répugnance secrète à servir de trophée à certain zèle, qui lui semble de l'orgueil ; et volontiers il cède à la douceur. « La douceur est la plus irrésistible des violences (1). » La porte du cœur ne sait pas résister à la mansuétude. Et cependant qui ne sait que l'âme est de sa nature insaisissable ? « Elle

(1) L'abbé H. Perreyve.

se contracte ou se retire au moment où l'on se croit sûr de la posséder (1) ; tantôt serpent, tantôt colombe craintive, flamme ou glace, torrent ou lac paisible, toujours, quelle que soit sa forme, elle est l'écueil où l'on se brise le plus et où l'on entre le moins. » Comment donc exercer sur les âmes une royauté constante, une influence décisive ? Ce sera par la douceur (2).

La douceur a un écueil : c'est cette complaisance fade, qui ferme les yeux en face du mal, qui permet sans protestation le progrès de la contagion, qui cherche même des prétextes à sa propre timidité et à sa lâche condescendance.

Notre-Seigneur était la douceur par excellence (3) ; et cependant, en face des vendeurs qui profanent le temple, il s'arme d'un fouet vengeur et il les chasse avec colère ; en face des hypocrites, qui, semblables à des sépulcres blanchis, cachent leurs vices abjects sous le voile d'une perfection pharisaïque, il s'élève en accents indignés et flétrit publiquement ces imposteurs (4).

Il est donc des jours où la dignité de la vie reprend ses droits et impose le devoir d'agir avec fermeté et courage ; des jours où les orgueilleux ont besoin de sentir la verge qui les corrige et l'humiliation qui, en les rabaissant, leur ouvre les yeux ; des jours où l'impiété doit être dévoilée avec hardiesse et flétrie avec énergie ; des jours où la douceur apparaît comme une trahison de son devoir et où la fermeté, dût-elle mener au martyre, devient une nécessité absolue.

(1) Lacordaire, *Marie-Madeleine*, p. 35.
(2) Matth., v, 4.
(3) Id., xi, 29.
(4) Id., xxiii, 25.

O douce Vierge Marie, au milieu de ces mille ménagements, au milieu de toutes ces indulgences nécessaires, au milieu de toutes ces luttes plus nécessaires encore, donnez-nous tout à la fois la fermeté et la douceur ; la fermeté, qui maintient les droits de Dieu ; la douceur (1), qui aplanit au pécheur les voies du retour ; la fermeté, qui a pour devise : *plutôt la mort que la souillure ;* et la douceur, qui tend la main à l'égaré et brise la dureté du cœur (2) ; la fermeté, qui impose à la vie une règle invariable ; la douceur, qui sait inventer mille industries pour subjuguer les cœurs rebelles. O Vierge bénie, donnez-nous la victoire sur les emportements de la nature, l'affabilité dans la parole, la persuasion dans la mansuétude.

HISTOIRE

L'apostolat d'une mourante.

Une jeune femme se mourait.

Sa suprême douleur n'était pas de quitter la vie, de laisser même en bas âge de tendres enfants ; c'était de laisser un père qui l'aimait passionnément, et qui n'avait, pour éviter l'abîme de désespoir où allait le plonger sa perte, aucune des espérances et des consolations de la foi. Elle avait vainement poursuivi sa conversion depuis plusieurs années et elle n'avait plus que quelques moments. Voici comment elle les mit à profit.

Elle lui dit qu'on lui avait parlé d'un ouvrage sur la

(1) Ps. xxiv, 9.
(2) *Lingua mollis confringet duritiam.* Prov., xxv, 15.

religion qu'elle aurait désiré beaucoup connaître, mais que son épuisement ne lui permettait pas cette lecture; elle le priait de vouloir bien chercher les pages qui pourraient l'intéresser. Ce pieux stratagème fut béni. Mû par l'empressement de lui donner cette satisfaction, le père ouvre le livre, où était dépeinte la grandeur de la Vierge, s'en rend compte avec ardeur pour elle, et, par la grâce de Dieu, y prend goût pour lui.

Ces pages, lues au chevet d'un lit qui en offrait un si pénétrant commentaire, et à la double lueur d'une vie en qui se consommaient tant de vertus et de l'éternité qui en projetait déjà sur elle la récompense, s'illuminèrent des reflets de la vérité. La foi envahit cette âme jusque-là si fermée à ses inspirations, et lui amena le courage et l'espérance au moment où la mort allait la livrer à l'abattement et au désespoir. Le même Dieu, reçu en communion, donna au père la force de vivre et à la jeune femme celle de mourir.

C'est de la bouche de ce père que nous tenons ce touchant récit. (Aug. Nicolas, *Plan divin*, IV, 366.)

ASPIRATION

O Vierge pleine de douceur et de mansuétude, je vous confie mon cœur, gravez en lui les traits de vos admirables vertus.

QUINZIÈME JOUR

La pureté.

Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.

Tel qu'est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les enfants des hommes. (Cant., II, 2.)

PREMIER POINT

La dévotion à Marie inspire la garde des sens.

Bien des artistes, soit par la peinture, soit par la sculpture, ont essayé de retracer l'image de la Vierge. Cette auguste Reine du ciel, le chef-d'œuvre de l'Esprit divin, offre aux imaginations les plus sublimes une telle richesse de poésie, un tel idéal de grandeur, que sa céleste beauté renferme en même temps une source inépuisable d'inspirations et un défi de reproduction. Cependant il est un point sur lequel les artistes, qui ont le sens chrétien, se sont tous rencontrés, c'est la *modestie des regards*. Quelquefois la Mère contemple son Fils dans ses bras ou sur la croix; d'autres fois l'Immaculée, dans l'attitude de l'extase, lève les yeux vers le ciel; mais le plus souvent la Vierge des vierges

tient les yeux modestement baissés. Ces tableaux et ces statues sont pour tous d'éloquentes leçons. Par ses regards, Marie nous annonce que la modestie est la sauvegarde et le salut de l'âme (1). La vue est la première source de la tentation (2); entre le regard et le cœur il y a une communication immédiate et instantanée, il y a comme un fil électrique qui transmet l'éclair et la ruine. L'œil est comme la fenêtre de l'âme (3) : lorsque la flèche, lancée par le démon, peut traverser librement cette entrée, elle va frapper le cœur; le rempart qui arrête la flèche perfide, c'est la paupière.

Un jour on accusait l'humble saint Vincent de Paul, on le blâmait d'envoyer ses sœurs de charité soigner les malades à domicile : « Elles n'auront plus de clôture pour les protéger », disait-on. Et le Saint répondit : « La clôture, elles l'emportent avec elles, ce sont leurs paupières. »

Nos livres saints sont remplis d'innombrables exemples qui nous révèlent le danger d'un regard imprudent (4) et d'incessants conseils qui nous commandent la vigilance sur ce point capital (5). Avec cette vigilance, l'âme s'élève, plane au-dessus des fausses voluptés de la terre, habite sur les hauteurs (6). Sans cette vigilance,

(1) *Qui inclinaverit oculos, ipse salvabitur.* Job, XXII, 29.

(2) S. Bern., *s.* XXIII. Visio est prima occasio fornicationis : mens enim per oculos capitur, per oculos intrat ad mentem sagitta amoris ; igitur reprime oculos tuos.

(3) Jer., IX, 21.

(4) Gen., XXXIV, 2 ; — II Reg., XI 2; — Dan., XIII, 8 ; - Judith, X, 17 ; XVI, 11.

(5) Job, XXXI, 1; — Ps. XI, 8; — Prov., XXIII, 33; — Eccli., IX, 5, 11 ; XXVI, 14.

(6) *Qui... claudit oculos ne videat malum, iste in excelsis habitabit.* Is., XXXIII, 15, 16.

l'âme aveuglée est comme prise de folie et elle tombe dans les plus déplorables écarts (1).

Au lieu de fixer nos regards sur les faux mirages de la terre, aimons à fixer nos yeux et nos pensées sur la Vierge Marie. Là tout élève, parce que tout est pur; tout sanctifie, parce que la beauté virginale de la Mère de Jésus est une perpétuelle prédication de l'angélique vertu (2); tout respire l'innocence, parce qu'un seul regard de Marie vers nous suffit pour nous transmettre le don de chasteté (3).

A la vigilance de la vue doit s'ajouter la vigilance de l'*ouïe*. Le lis, pour n'être pas flétri, a besoin d'un rempart d'épines qui le protège, c'est pour cela que le prophète nous donne ce conseil : Bouchez vos oreilles avec des épines (4). Hélas! que d'âmes ont perdu leur naïve candeur, leur sainte innocence, parce qu'une parole imprudente, frappant leur oreille, est descendue dans leur cœur! Là, cette semence a germé et elle a donné le fruit de la science du mal; triste science, qui ne s'acquiert qu'au prix de la perte de l'innocence.

Enfin il faut la vigilance du *goût*. L'intempérance a pour compagne l'impureté (5). Salomon, pour remporter une victoire définitive sur ses passions, dut prendre la résolution de se priver de vin (6). C'est qu'en effet lorsque le démon rencontre une âme sobre, il n'essaie

(1) *Tenebræ obcæcaverunt oculos ejus.* I Joan., II, 11. — *Insanivit super eos concupiscentia oculorum suorum.* Ezech., XXIII, 16.

(2) S. Thom. Pulchritudo Mariæ intuentes ad castitatem excitabat.

(3) S. Ambr., *de Virg.* Ut si quos inspiceret, eis castitatis insigne conferret.

(4) *Sepi aures tuas spinis.* Eccli., XXVIII, 28.

(5) S. Jérôme. Neminem novi castum, nisi sobrium : qui castus esse desiderat, studeat sobrietati.

(6) Eccli., II, 3.

pas de lui inspirer les basses voluptés (1). La Vierge Marie ne fut jamais tentée par le démon dont elle avait brisé la tête ; cependant saint Grégoire de Tours nous assure qu'elle jeûna toute sa vie.

O Vierge très chaste, vous connaissez mon pauvre cœur, vous savez mes misères ; vous prévoyez les dangers de l'avenir. Oh ! je vous en conjure, veillez sur moi ; sans votre secours, je ne saurais garder ma vertu. Prenez-la sous votre puissante tutelle ; révélez-moi les périls de la vie ; donnez-moi le courage de la fuite ; écartez les écueils où ma faiblesse ferait un triste naufrage. O Vierge ! je suis bien sincèrement votre enfant, faites que je reste digne de vous, et pour cela gardez ma chasteté ; je vous constitue et je vous reconnais comme la gardienne de mon cœur (2).

DEUXIÈME POINT

La dévotion à Marie inspire la garde du cœur.

Chaque jour, au milieu de la corruption du monde, Dieu nous ménage de ces spectacles qui consolent et font penser aux Anges. Lorsque nous avons rencontré de ces visages flétris, couverts des stigmates de l'opprobre, et quelquefois rongés par le vice, que nous sommes heureux de retrouver de ces angéliques figures, dont la transparence, semblable à un limpide cristal, nous révèle la pureté d'un cœur chaste !

Comment donc ces anges de la terre ont-ils conservé

(1) S. Thom. Diabolus victus de gulâ, non tentat de libidine.
(2) *Posuerunt me custodem.* Cant., I, 5.

leur trésor d'innocence ? Voici un principe mille fois démontré par l'expérience : *L'innocence conservée ou reconquise est presque toujours le fruit de la dévotion à la Vierge.* Sans le culte de Marie, il n'y a point de chasteté dans le cœur. Avec ce culte, cette vertu naît, grandit, se développe dans la proportion même de la confiance envers la Reine des Anges. Il est même impossible qu'un sincère serviteur de Marie ne possède pas la chasteté. En voici les raisons :

La dévotion à Marie, c'est la *contemplation* de sa virginale beauté. Or, quand l'âme s'est élevée sur ces sommets de la contemplation, elle méprise, comme une vile fange, les plaisirs de la volupté. Quand l'esprit redescend de ces hauteurs, il se sent dirigé par de puissantes convictions qui lui feraient préférer le martyre à la perte de sa vertu. Quand l'imagination s'est promenée dans ce *parterre embaumé de toutes les fleurs du paradis* (1), elle dédaigne les senteurs de la terre. « Dans la Vierge (2), tout détache de la chair. Telle qu'une fleur aérienne, elle flotte au milieu d'une limpide lumière qui semble, en la révélant, la voiler encore. Un parfum exquis d'innocence s'exhale de Marie. » Par cette contemplation, l'âme se remplit de l'amour de la Vierge ; alors l'âme satisfaite ne connaît plus le vide du cœur, ce vide si dangereux, qui tôt ou tard est comblé par une affection désordonnée, si l'amour divin ne prend point la place d'honneur.

La dévotion à Marie, c'est l'*imitation.* Or la première vertu que la Vierge exige de ses serviteurs, c'est la chasteté. « Je vous en conjure, dit saint Bernard, si

(1) S. Bernard.
(2) Lamennais, *Esquisse d'une philosophie.*

vous aimez Marie, si vous voulez lui plaire, imitez sa modestie (1). » Le cœur chaste est un miroir fidèle qui reproduit les perfections de Marie. La source la plus pure cesse d'être le miroir du firmament, si une main imprudente remue la boue sur laquelle elle s'écoule. Dans le cœur, la fange c'est la concupiscence. Prions chaque jour la Vierge des vierges ; grâce à ses secours, nous conserverons au miroir de notre âme toute sa limpidité.

Oh ! que de ruines, que de pertes irréparables, que de tempêtes, que de naufrages seraient évités, si le cœur restait toujours attaché à Marie ! « C'est l'impureté, dit saint Remi, qui est la cause de la perte du plus grand nombre d'adultes. » Ce vice ne triomphe jamais dans les serviteurs de la Reine du ciel ; si une chute humiliante vient à se produire, l'expiation répare cet oubli d'un instant.

Le seul contraste, qui existe entre les dévots de Marie et les transfuges de son culte, devrait suffire pour engager à cette dévotion. Ce contraste nous est dépeint par ces paroles de saint Ambroise : « Celui qui garde la chasteté est un ange ; celui qui la perd est un démon (2). »

L'âme, qui garde la chasteté, revêt la beauté de l'ange (3), et elle répand autour d'elle un céleste parfum ; elle jouit de la liberté de l'ange, elle vole jusqu'au cœur de Dieu, dont elle obtient l'amitié (4) ;

(1) Obsecro vos, si Mariam diligitis, si contenditis ei placere, æmulamini modestiam ejus.

(2) *Lib. de Virg.*, l. III. Qui castitatem servavit, angelus est : qui perdidit, diabolus.

(3) *Erunt sicut angeli Dei in cœlo.* Matth., xxii, 30.

(4) *Qui diligit cordis munditiam..., habebit amicum regem.* Prov., xxii, 11.

elle possède la force de l'ange, elle triomphe de toutes les attaques de l'ennemi (1) ; elle porte la couronne de l'ange, car « la rougeur qui couvre le front d'un homme modeste (2), c'est une perle agréable sur un diadème, c'est une étoile resplendissante sur le front. » Au contraire, l'âme impure est l'image de l'ange tombé, le démon ; comme l'ange tombé, elle brûle, et ce feu, qui la dévore, lui donne la mort et détruit tous les germes de la vertu (3). Les saintes poésies de l'adolescence, la passion du beau, les enthousiasmes désintéressés du cœur aimant, le sens exquis de la vertu, l'héroïsme du dévouement, les éclairs de l'intelligence, la sensibilité du cœur, les élans du sacrifice, l'énergie morale, toutes ces forces divines et humaines qui font notre grandeur, tout disparaît devant ce feu ; bientôt l'âme déchue tombe, comme tombe en cendre un arbre brûlé par la foudre. Heureux encore lorsque sous cette cendre il reste une étincelle de confiance en Marie ; c'est une dernière espérance.

O sainte et immaculée Vierge Marie, puis-je hésiter un instant entre la vie de l'ange, qui est le prélude de la béatitude céleste, et la vie de l'esprit impur, qui est l'annonce de l'éternité malheureuse ? Puis-je hésiter un instant entre les joies pures de votre amitié, qui sont la récompense de la chasteté, et les joies, ou plutôt les cuisants remords, qui sont le châtiment de l'attache aux créatures ? Puis-je hésiter entre les splendeurs virginales dont vous couvrez vos enfants et les livrées

(1) *Confortatum est cor tuum eo quod castitatem amaveris.* Judith, xv, 11.

(2) S. Bern., *Sup. Sign. hom.*, p. 16.

(3) *Ignis est usque ad perditionem devorans et omnia eradicans genimina.* Job, xxxi, 12.

abjectes dont le démon revêt ses esclaves? Hésiter serait plus que de la folie ! O Vierge sainte, *mites fac et castos*, faites que je vous serve, et je serai toujours chaste ; faites que je vous aime, et je serai toujours chaste ; faites que je vous imite, et je serai toujours chaste; faites que je reproduise en mon cœur votre pureté immaculée, et alors je serai moins indigne de votre divin Fils. Ad Jesum per Mariam.

•

HISTOIRE

Le vœu de chasteté d'un soldat.

Voici ce que raconte le P. Combalot (1) :

Un soldat, qui comptait plus de vingt années de service, était venu faire sa confession générale à un missionnaire. Celui-ci, saisi d'admiration, en voyant à ses pieds un simple soldat, dont la conscience était restée pure comme celle d'une jeune vierge, lui dit :

— Vous n'avez donc jamais blessé la chasteté dans vos paroles et dans vos actions?

— Jamais, mon Père, grâce à la protection de la sainte Vierge.

— Vous vivez cependant dans des casernes et avec des camarades qui ne sont pas très scrupuleux là-dessus.

— Cela est vrai, mon Père, reprit ce brave militaire ; mais je n'ai jamais pris, sous ce rapport, aucune part à ce qu'on dit et à ce qu'on fait autour de moi ; d'ailleurs je n'ai aucun mérite en cela. Je dois même ajouter qu'il ne me serait pas possible de me rendre coupable en cette matière.

(1) *Confér.*, II, 37.

— Comment donc, mon cher enfant? ajouta le confesseur.

— C'est, mon Père, parce qu'il y a vingt ans que j'ai fait vœu de chasteté. Ma consigne est de garder mon vœu, et j'espère ne jamais violer cette consigne.

Cette parole sublime prouve à quelle hauteur la grâce de Jésus-Christ et la protection de sa divine Mère peuvent élever notre faible nature. Ce simple soldat sera grand dans le royaume des cieux : et les rois et les empereurs qu'il a servis s'estimeraient heureux d'obtenir, dans l'autre vie, la dixième partie de sa gloire.

ASPIRATION

O sainte et immaculée Vierge, je veux rester un enfant digne de vous : gardez mon innocence, protégez ma pureté !

TROISIÈME SEMAINE

Le Saint

ou

LE SOMMET DE LA HAUTE PERFECTION

A Notre-Dame de Lorette.

Je te salue et te vénère,
Sainte maison, pauvre chaumière,
Heureux témoin de ces vertus
Qui ont guidé tous les élus !

E. A.

PLAN

Maria optimam partem elegit.
Marie a choisi la meilleure part.
(Luc., x. 43.)

1° La sainteté progressive.
2° La virginité.
3° Le mépris des richesses.
4° Le mépris de soi.
5° La vie intérieure.
6° La vie contemplative.
7° La vie crucifiée.

« La divine Marie est une AURORE qui,
« dans le point du jour qui commence à
« paraître aux âmes nouvellement con-
« verties, les assiste de ses agréables
« clartés, pour leur faire connaître les
« voies de la justice. Elle est un SOLEIL
« qui, dans son plein midi, découvre toutes
« les beautés du monde de la grâce aux
« âmes parfaites et les consume délicieu-
« sement dans les ardeurs du pur amour. »
(Boudon, l. II, c. III, n. 6.)

SEIZIÈME JOUR

La sainteté progressive.

Trahe me, post te curremus.
Entraînez-nous, nous marcherons sur vos traces avec empressement.
(Cant., I, 3.)

PREMIER POINT

La dévotion à Marie inspire le désir d'une plus haute perfection.

« Les plantes, dit saint François de Sales (1), n'on leur juste maturité que quand elles portent leurs graines. De même jamais nos vertus n'ont leur stature qu'elles ne produisent en nous des désirs de faire progrès. »

Le désir vers une plus haute perfection est le caractère distinctif de toute véritable dévotion envers la Vierge.

Ce désir est la conséquence de l'*étude* de Marie. « Si les hommes, disait Catherine de Sienne, pouvaient voir la beauté d'une âme embellie seulement du premier degré de la grâce, ils seraient heureux de mourir

(1) *Amour de Dieu*, l. VIII, c. VIII.

pour l'acquérir et la conserver. » Le cœur de l'homme, quand il est droit, est ainsi fait : il se passionne à la vue du bien et du beau (1). Lorsque l'enthousiasme le saisit, rien ne l'arrête, il surmonte tous les obstacles, il ne calcule point avec les sacrifices, il va même, si cela est nécessaire, jusqu'à l'effusion de son sang, jusqu'au martyre. La religion ne condamne point ces sentiments naturels ; au contraire elle les conseille, elle les suscite ; mais, en même temps, elle les ennoblit et les surnaturalise (2). Ce désir de la beauté de l'âme n'est-il pas le signe des serviteurs de Dieu (3) ? Cette beauté intérieure n'a-t-elle pas été le privilège de la Reine du ciel (4) ? Sur cette voie de la perfection, la foi nous présente deux admirables modèles, bien dignes de captiver, de ravir et d'enthousiasmer nos âmes : c'est Jésus, le Saint des saints ; c'est Marie, la Reine des saints. Un chrétien digne de ce nom doit être animé du désir d'entrer dans le chemin de sainteté, qui a été tracé par la divine Vierge ; c'est le moyen le plus simple pour ne point s'écarter du chemin tracé par Jésus-Christ. « Quand le Saint-Esprit trouve Marie dans une âme (5), il y vole, il y entre pleinement, il se communique à cette âme abondamment, et une des grandes raisons pour lesquelles le Saint-Esprit ne fait pas maintenant des merveilles éclatantes dans nos âmes, c'est qu'il n'y trouve pas

(1) *Recti diligunt te.* Cant., I, 3.

(2) S. Aug. Sursum corda ! sursum cogitationes ! sursum amores !

(3) *Pulchritudinis studium habentes.* Eccli., XLIV, 6.

(4) S. Thomas de Villen., *in Nat. D.*, c. IV. Hæc Virgo suâ pulchritudine Deum a cœlis allexit.

(5) V. Grignon de Montfort, *Traité*, § 1, p. 23.

une assez grande union avec sa fidèle et indissoluble épouse. »

Ce désir d'une plus haute perfection est la conséquence de l'*amour* de la Vierge. « Le chrétien réjouit d'autant plus le Cœur de Marie qu'il retrace plus parfaitement à ses yeux la vie de son divin Fils (1). » Or quelle plus grande joie pour une âme que l'espérance de réjouir le Cœur de Marie ? Dans le monde, que de dévouements héroïques ont été enfantés par l'espoir de surprendre un sourire de reconnaissance sur les lèvres d'une personne aimée ! Dans la religion, l'héroïsme ne sera-t-il donc plus permis, lorsque, pour encourager et couronner nos efforts, nous avons l'espérance d'une récompense mille fois plus enviable, un sourire sur les lèvres de la Reine du ciel ? Si nous avions un ardent amour de Marie, nous demanderions à Dieu mille vies, pour pouvoir les sacrifier au service de sa Mère. Un sourire de Marie vaut plus qu'un martyre !

O Vierge Marie, la sainteté est ma vocation (2) : cette vocation est belle, digne de mes efforts ; mais sans votre grâce je serai sans force, sans énergie : loin d'avancer, je reculerai. Je m'attache donc à vous, ô Reine des vertus ; guidé par vous, je marcherai avec sécurité. « Une bonne mère laisse avancer son enfant tout seul (3), lorsqu'il est sur une douce prairie où l'herbe est grande ; mais aux mauvais et dangereux chemins elle le porte soigneusement entre ses bras. » Or n'êtes-vous pas ma Mère, ô Marie? Je mets donc

(1) M. Olier, *Vie int.*, p. 211.
(2) *Ad destinatum prosequor, ad bravium supernæ vocationis.* Philipp., III, 13.
(3) S. Franç. de Sales, IX^e *entret.*

en vous toute ma confiance : désormais, comme un petit enfant, je veux marcher en m'attachant à votre manteau.

DEUXIÈME POINT

La dévotion à Marie favorise le progrès dans la perfection.

La sainteté d'une âme peut se calculer d'après son degré d'amour envers la sainte Vierge. C'est un fait éclatant de l'histoire de l'Eglise ; tous les saints ont brillé par leur grand amour envers la Reine du ciel, et les plus grands saints se sont tous fait remarquer par un plus grand amour envers Marie. Comment parler du grand saint Bernard, sans se rappeler ses éloquentes homélies en l'honneur de la Vierge ? Comment se représenter la séraphique sainte Thérèse, qui avait fait *le vœu du plus parfait*, et l'éloquent saint Dominique qui a converti tant d'âmes, et saint François Xavier qui a sauvé des millions d'infidèles, et tous nos grands missionnaires, sans supposer dans leurs mains un rosaire ? Ne nous étonnons pas de ce fait constant. Les saints étaient des hommes d'un grand cœur, et le culte de Marie est la dévotion des grands cœurs (1). Les saints étaient les amis de Dieu ; à ce titre, ils l'aimaient de toute leur âme ; or cet amour divin, ils l'avaient appris à l'école de la Mère de Dieu. Les Saints étaient des amants passionnés de la beauté de l'âme : or cette révélation de la beauté surnaturelle, ils l'avaient trouvée

(1) Nicolas, *Plan divin*, IV, 388.

dans l'étude du cœur de Marie, cette image très parfaite où Dieu lui-même contemple avec bonheur, comme en une limpide fontaine, toutes ses divines splendeurs (1). Les saints voulaient enfin devenir les enfants de prédilection de Marie ; et ils savaient que cette prédilection n'est accordée qu'à l'âme transformée qui vit de la vie même de Jésus-Christ (2).

Oh ! sous le regard de Marie, qu'elle est belle la vie constamment sainte ! L'intérieur du juste, c'est comme un vaste et riche domaine ; le cœur se promène avec bonheur dans son passé, partout il découvre des fleurs écloses sous la rosée de la grâce ; le cœur se repose avec calme dans le présent, n'est-il pas sous la tutelle de la puissante Reine du ciel ? Le cœur s'élance avec joie vers l'avenir, ne sera-t-il pas toujours sous le manteau de la meilleure des mères ?

Le progrès vers la perfection a différents degrés.

Il faut avant tout soumettre et diriger la nature mauvaise ; il faut briser cette nature, comme l'enfant brise les langes grossiers qui l'envelopperaient dans une éternelle dépendance, comme le prisonnier brise les chaînes qui le retiendraient dans une humiliante servitude.

Après avoir soumis la nature, il faut tracer un sillon de vertu dans le champ de l'âme et y jeter les semences de toutes les vertus chrétiennes.

Il faut enfin demander à la Vierge l'intelligence et le

(1) S. Jean Damascène, *de Nat. or.* I. Imago pertectissima, in quâ se Deus, velut in fonte inturbido, omnis pulchritudinis contemplatur et gaudet.

(2) Origène, *in Joan.*, XIX. Qui est perfecte christianus non amplius vivit ipse, sed in ipso vivit Christus, et ideo de eo dici potest Mariæ : *Ecce Filius tuus.*

désir des vertus plus élevées. « On est d'autant plus parfait, dit saint Bernard (1), que l'on tend à une plus grande perfection. » Dans cette voie vers les hauts sommets de la grâce, il faut une dévotion sûre et éclairée. Demandons à Marie de nous trouver un guide éclairé, qui sache découvrir et diriger vers la sainteté les tendances de notre cœur.

A certains jours, les âmes saintes se découragent, parce qu'elles ne constatent point leur progrès spirituel; elles se plaignent de la stérilité de leur vie. Mais est-ce que le champ couvert de neige ne garde point sa fécondité ? Ames saintes, ne perdez pas courage ; après l'hiver viendra le rayon de soleil qui réchauffera la terre de votre âme et bientôt vous verrez apparaître une riche moisson. Bien des fois ne l'avez-vous pas éprouvé dans une des solennités de Marie, dans l'action de grâces après une fervente communion ?

Pour triompher de cette sécheresse passagère, sainte Chantal avait écrit sur une feuille de nombreux actes de vertu et de ferventes aspirations d'amour ; elle portait cette feuille sur son cœur ; dans les moments d'aridité spirituelle, elle disait : « Chaque fois que je pose la main sur mon cœur, je veux produire tous ces actes de vertu et d'amour. »

Les impies multiplient leurs blasphèmes et centuplent leur faute par une sacrilège formule, expression de haine concentrée. Pourquoi les amis de Dieu ne centupleraient-ils pas dans une formule pieuse leurs protestations d'amour et de fidélité ?

« Mon Dieu, disait un prêtre en face d'une magnifique campagne, je vous aime autant de fois qu'il y a de

(1) *In Epist.*

fleurs sous mes yeux. » — En face d'une forêt : « Mon Dieu, je vous aime autant de fois qu'il y a de feuilles dans ces arbres ! » — En face de la mer : « Mon Dieu, je vous aime autant de fois qu'il y a de grains de sable sur ce rivage ; autant de fois qu'il y a de gouttes d'eau dans les océans ! » — En face du firmament : « Mon Dieu, je vous aime autant de millions de fois qu'il y a d'étoiles dans le ciel!.» — En pensant aux anges : « Mon Dieu, je vous aime comme le séraphin le plus rapproché de votre trône ! » — En pensant à Marie : « Mon Dieu, je vous aime comme vous aime votre très sainte Mère ! »

De tels élans élèvent l'âme. Pourquoi ne seraient-ils pas les élans d'amour des enfants de Marie ?

O Vierge sainte, c'est à vous que je m'adresse pour que vous me dirigiez dans cette voie de la perfection ; placez dans mon cœur les degrés ascensionnels vers la sainteté, et je monterai de vertu en vertu (1) ; dilatez mon cœur et aussitôt je m'empresserai de courir dans la voie des parfaits (2) ; à votre école il me sera facile de marcher vers la plus haute perfection (3).

HISTOIRE

Résolution d'une enfant de quatorze ans.

« Demain, mon Dieu, je renouvellerai en moi le souvenir de ma première communion et je m'unirai à ceux qui auront le bonheur de vous posséder pour la première

(1) *Ascensiones in corde suo disposuit... ibunt de virtute in virtutem.* Ps. LXXXIII, 6, 8.

(2) *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum.* Ps. CXVIII, 32.

(3) *Audiens sapiens, sapientior erit.* Prov., I, 5.

fois. Je m'anéantis en votre sainte présence en pensant que vous descendrez dans mon cœur, que vous le remplirez de vos bienfaits, lui si indigne de vous ; mais dites seulement une parole, et il sera purifié.

« Je prends de nouveau au pied de vos saints autels les résolutions suivantes : 1° de persévérer dans votre sainte loi et d'observer fidèlement vos commandements ; 2° d'être douce, humble, charitable ; 3° d'avoir un extérieur enjoué, mais sans dissipation ; 4° de m'approcher souvent et avec foi de vos sacrements ; 5° d'avoir une soumission entière à la volonté de mes parents pour tout ce qui ne sera pas contraire à la vôtre ; 6° de ne rechercher les rapports de société qu'avec les personnes qui pourront me donner de bons exemples et de sages conseils ; 7° de faire, autant qu'il me sera possible, dix minutes de méditation chaque jour ; 8° de ne jamais me lever sans vous demander la grâce de passer saintement la journée. A cette intention je dirai à mon réveil : « Jésus, Marie, Joseph, faites-moi la grâce de connaître mon défaut dominant ; 9° de toujours donner bon exemple à mon frère et à ma sœur ; 10° de ne jamais m'endormir sans vous avoir remercié de la journée passée, et sans avoir fait un acte de contrition du fond de mon cœur des fautes que j'aurais pu commettre.

« C'est avec le secours de votre sainte grâce, ô mon Dieu, que j'exécuterai ces résolutions. Je les dépose aux pieds de votre sainte Mère, afin que vous les accueilliez plus favorablement.

« Vierge sainte, vous savez quel désir j'ai de posséder le royaume des élus : donnez-moi force et courage pour traverser la vie, en accomplissant les devoirs que la divine Providence m'imposera. » G..... DE X.

Le 13 août 1854.

La chère enfant qui, à un âge si tendre, se traçait une règle si sûre de conduite, fit rapidement, sous le regard de Marie, de rapides progrès dans la perfection. Quelques années plus tard elle pensait à la vie du cloître ; mais le ciel ne le permit pas, ou plutôt elle était déjà mûre pour l'éternité ; et c'est au pied du trône céleste de Marie qu'elle continue sa transfiguration spirituelle.

ASPIRATION

« O Marie, ma très sainte Mère, comment est-il possible qu'ayant une Mère si sainte, je sois si pervers ; qu'ayant une Mère si riche de mérites, je sois si pauvre en vertus ? » (S. Lig., VII, 38.)

DIX-SEPTIÈME JOUR

La virginité.

Adducentur Regi virgines post Eam.

C'est sur ses traces que marchent les vierges qui se donnent au Roi du ciel.
(Ps. XLIV, 15.)

PREMIER POINT

L'excellence de la virginité de Marie.

L'un des caractères de l'auguste Trinité, c'est la virginité (1). Ce caractère doit se trouver dans les âmes qui approchent le plus près de la perfection divine.

Les Juifs n'avaient point compris le prix de cette vertu : ils la regardaient même comme un déshonneur et un châtiment (2).

Les païens la considéraient comme un acte d'héroïsme au-dessus des forces de la nature : à ce titre, ils l'entouraient de respect. « Auprès des autels et au foyer domestique, dit saint Ambroise, la virginité a coutume d'être vénérable aux païens eux-mêmes : et là où il n'y a aucune piété dans les sacrifices, aucune

(1) Prima Virgo Trias est. — S. Grég. de Naz., *de Virg.*, c. XXVIII.
(2) Judic., XI, 37 ; — Gen., XXX, 23.

intégrité dans l'esprit, on loue l'intégrité des sens. » Chez les païens, cette vertu était rare, elle était imposée de force et pour un temps.

C'est donc bien la Vierge Marie qui a levé l'étendard de la virginité et qui en a révélé toute l'excellence à la terre (1).

Le prophète Isaïe, dans un saint ravissement, sept siècles à l'avance, avait aperçu les grandeurs de la Mère du Messie attendu, et il avait annoncé que cette Mère serait Vierge : *ecce Virgo concipiet* (2). Le Seigneur voulait ainsi préparer l'esprit des hommes à croire cette merveille, objet de notre foi. Cette prophétie solennelle avait trouvé de l'écho chez les peuples païens : leurs traditions s'accordaient à attendre pour libérateur le Fils d'une Vierge (3).

La future Reine du ciel reçut des lumières si vives sur l'excellence de cette vertu que, dès l'âge de trois ans, elle voulut, par un vœu, prendre l'engagement de la conserver toute sa vie : dans ce but, elle se réfugia dans le cloître du temple de Jérusalem. « La sainte virginité, dit saint Thomas, dut atteindre son plus haut éclat dans la Mère du Verbe : c'est pourquoi il fallait qu'un vœu vînt parfaire en elle la consécration de cette vertu. »

« O Vierge pieuse, dit saint Bernard (4), vous qui avez trouvé grâce devant le Seigneur, où donc avez-vous appris que Dieu aimait la chasteté virginale? Quelle loi, quelle page de l'Ancien Testament vous

(1) S. Ambr., *de Virg.*, l. I. Maria signum sacræ Virginitatis extulit et intemeratis virginibus pium Christi vexillum levavit.
(2) Is., VII, 14.
(3) M. Drach, IIIe *lettre.*
(4) *De laud. B. V. serm.* III.

avait enseigné à vivre de la vie des anges dans un corps mortel? Où aviez-vous lu que les vierges seules chantent un cantique nouveau? Pour vous, point de conseil, point de précepte, point d'exemple antérieur. L'onction divine vous a tout fait connaître. La lumière de Dieu elle-même, vivante, opérante, vous avait éclairée, avant de se revêtir de votre chair, avant de s'appeler votre Fils. »

Marie fut fidèle à son vœu. « La virginité, dit saint Grégoire de Nysse (1), est un trésor si précieux que Marie ne l'eût pas sacrifiée pour la maternité divine qui lui était annoncée. » Si les saints ne répétaient fréquemment cette pensée, ne serions-nous pas tentés de la juger exagérée? Qu'y a-t-il donc de plus auguste, de plus saint que la maternité divine? Est-il une dignité qui puisse balancer ce suprême honneur? Cependant Marie hésita, avant d'accepter cette grandeur qui lui était proposée. Bien plus, dit l'unanime tradition, elle eût refusé la gloire unique de la Maternité divine, si cette gloire n'eût pu s'harmoniser avec la virginité.

O Virginité! voilà donc ta sublime élévation : tu as ton siège auprès de la maternité divine ; tu es sa compagne, son amie nécessaire; plus que cela, tu es sa mère, car c'est grâce à ton irrésistible beauté que tu as obtenu à Marie la gloire d'être la Mère de Dieu. O Virginité, étends ton empire sur les chrétiens, afin qu'après avoir marché ici-bas sous ta bannière, ils puissent espérer d'être admis au ciel dans les rangs de cette cohorte immaculée qui suit l'Agneau divin partout où il va (2)!

(1) *Hom. in Nat. Christi.*
(2) Apoc., xiv, 4.

DEUXIÈME POINT

La fécondité de la virginité de Marie.

« La virginité, dit saint Bernard (1), ressort plus belle en devenant féconde, et la fécondité est plus admirable en demeurant vierge : ce sont deux astres s'éclairant de mutuels rayons ; la virginité est sublime, mais, unie à la maternité, elle s'élève par-dessus toute grandeur. »

La première récompense de la virginité de Marie a été la maternité divine. C'est cette angélique vertu qui a fixé les regards de complaisance du Très-Haut (2) : c'est cette vertu qui a fait descendre le Fils de Dieu dans le chaste sein de la Vierge (3).

La seconde récompense de la Virginité de Marie a été une admirable fécondité pour susciter de nombreuses vierges au Seigneur.

C'est sur le disciple bien-aimé du Sauveur, saint Jean, appelé le disciple vierge (4), que l'Immaculée répandit les plus purs trésors de sa tendresse : ce ne pouvait être qu'à l'ombre des lis que Marie et saint Jean pouvaient abriter leur mutuelle virginité !

C'est également sur les vierges du Seigneur que Marie répand ses grâces de choix. Comme premier don, elle leur accorde l'intelligence et le désir de la virginité ; puis elle prépare ces âmes d'élite à leur sublime

(1) *In Sign. magn.*, p. 15.

(2) S. Bern. Virginitate placuit.

(3) S. Chrysost. Cum beata Virgo, supra omnem humanam naturam, castitatem servavit, propterea Christum Dominum in ventre concepit.

(4) S. Ambroise. Cum quo Virgo habitare debebat, nisi cum eo quem integritatis sciret esse custodem ?

vocation, elle écarte les dangers, elle éloigne les écueils. Marie est une gardienne vigilante de la vertu de ses fidèles serviteurs, en même temps qu'elle est leur modèle parfait (1). « C'est parce que la virginité a commencé par une femme, dit saint Jérôme, que le don de virginité s'est répandu sur les femmes avec plus d'abondance. »

« O sainte et immaculée virginité, dit saint Augustin, par quelles louanges pourrais-je exalter ta sublimité? je ne sais. » — « Marie, dit saint Basile (2), est le nouveau paradis où la pureté fait épanouir ses plus belles fleurs. » Les vierges sont en effet les fleurs de l'Eglise, les plus précieux joyaux du Christ, la plus belle couronne de la Reine du ciel.

« O Marie (3), la gloire de la virginité n'a souffert en vous aucune éclipse : aussi êtes-vous la directrice et la maîtresse des vierges. » — « Vous êtes le trésor de la pureté virginale (4). » C'est donc à votre école que se sont formées ces nombreuses phalanges d'âmes saintes qui se sont consacrées au Seigneur; c'est à votre école que d'innombrables chrétiens ont été initiés à la vertu et au privilège des anges; c'est à votre école que la virginité naît, grandit et donne ses fleurs immortelles (5). Vierge immaculée, daignez m'admettre parmi ces âmes d'élite qui seront votre garde d'honneur

(1) Albert le Grand. Beata Virgo est Mater omnium in virginitate, quæ prima sine præcepto, consilio vel exemplo, virginitatis munus Deo obtulit et per suî imitationem omnes virgines germinavit.

(2) *Or.* XXX.

(3) S. Ambr., *de Inst. Virg.*

(4) S. Jean Damasc., *hom.* VI.

(5) S. Ambr., *de Inst. Virg.*, c. VII. Tanta Mariæ gratia, ut si quis inviserit, integritatis insigne donum conferret.

au ciel : faites-moi comprendre que « la virginité est la sœur des anges, la reine des vertus, la fleur la plus belle du parterre de l'Eglise, la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ : car elle rend l'homme égal aux anges, elle le rend même supérieur aux esprits célestes (1). »

HISTOIRE

Un cœur droit.

Une dame anglaise d'un grand sens et d'un noble cœur, protestante de naissance, mais déiste de préjugés, avait gardé de la parole du R. P. de Ravignan l'impression de la nécessité de s'éclairer en appliquant à la question religieuse toutes les forces de sa volonté aidée de la prière. Sa conscience ne lui laissa pas de repos qu'elle n'eût satisfait à ce qui lui apparaissait sous le caractère impérieux d'un devoir. Elle pria donc Dieu de l'éclairer et elle le fit franchement. Cette prière la laissa dans le même état; elle se trouvait toujours au pied du surnaturel comme au pied d'un mur que sa conviction ne pouvait ni percer, ni franchir.

Une âme commune se serait crue quitte envers la vérité. Mais, soit par l'effet naturel d'une grande sincérité, soit par l'effet surnaturel de cette première prière qui n'avait, ce semble, rien produit, cette âme se dit à elle-même : « Ai-je assez bien, ai-je suffisamment prié, pour avoir le droit de rien conclure de l'état dans lequel je me trouve après cette prière, lorsque je la mesure sur la grandeur du don que j'ai sollicité ? »

(1) S. Cyprien, *de bono pudic.*

Mue par ce juste sentiment de l'objet de toutes ses préoccupations, elle entreprit comme un assaut de prière, s'y prépara par la retraite, et s'y livra avec une émotion qui déborda en abondantes larmes, dont Dieu seul fut témoin. Larmes précieuses qui ne devaient pas être perdues, mais qui cependant ne lui dessillèrent pas les yeux !

Aucune lumière nouvelle ne se leva sur son esprit. Cependant Dieu lui faisait faire dans l'ombre de l'épreuve un pas de plus, la faisant arriver à lui par l'expérience même de la doctrine catholique avant de lui en donner la conviction. Cette seconde prière, en effet, plus humble que la première, fit naître en elle un sentiment plus profond encore que son indignité, et lui inspira cette réflexion : « Faut-il m'étonner que ma seule prière, si fervente qu'elle soit, n'ait pas été reçue de Dieu ? Ai-je épuisé tous les moyens de m'en faire écouter pour autoriser ma sécurité de son silence ? Si je le faisais prier par les saints, qui sont ses amis, et par la Vierge Marie qu'on dit être sa Mère ! »

Cette pensée fut comme l'éclair qui précède le coup. Les saints et la Vierge Marie furent invoqués par cette âme sincère, et la divinité de Jésus-Christ lui apparut avec une victorieuse évidence ; elle vit, elle crut ; elle abjura l'erreur au sein profond de la vérité. (Aug. Nicolas, *Plan divin*, III, 95.)

ASPIRATION

« O Vierge immaculée, ô Mère de mon Dieu, je viens à vous pour vous supplier de m'obtenir le pardon de mes péchés et d'ordonner que je sois purifié de toutes les fautes de ma vie. » (S. Ildephonse.)

DIX-HUITIÈME JOUR

Le mépris des richesses ou la pauvreté.

Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes.

Les pauvres sont comblés de biens et les riches sont renvoyés les mains vides.
(Luc., I, 53.)

PREMIER POINT

Estime de Marie pour la pauvreté.

Par une erreur trop commune, on suppose que Marie est née dans une condition voisine de l'indigence et de la mendicité. On oublie que la Vierge était de race royale, de la famille de David. On oublie que son patrimoine suffisait à la dignité de sa condition. On oublie encore plus facilement que, comme Mère de Jésus, elle recevait de nombreux présents, offerts avec respect et amour (1). Marie en un mot eût pu avoir en partage la richesse, mais elle choisit et préféra le dénûment : sa pauvreté fut volontaire.

Ce choix la rendait plus conforme à son divin Fils,

(1) S. Antonin, tit. V. Aurum Mariæ oblatum a Magis non modicum, prout decebat eorum regiam majestatem, non sibi reservavit in posterum, sed pauperibus per Joseph distribuit.

qui lui aussi voulut vivre dans le dénûment. Ce choix est une leçon pour tous les chrétiens : ne nous dit-il pas éloquemment que la pauvreté est un vrai trésor ?

Marie avait pour les biens de la terre le plus souverain mépris. « L'or et l'argent étaient pour elle comme une boue méprisable (1). » Quelle estime pouvait-elle accorder à cette boue, lorsqu'elle avait pour trésor le Maître de l'univers ? « La sainte Vierge porta le mépris des biens extérieurs jusqu'à se contenter de ce qui lui était strictement nécessaire pour une vie des plus mortifiées (2). » Elle voulut même se lier d'une manière absolue, elle s'engagea par vœu à la pauvreté (3).

Marie ne tarda pas à donner des preuves héroïques de son détachement des biens de la terre. « Au moyen de l'héritage de ses parents, elle eût pu vivre dans l'aisance (4) » ; mais elle distribua tout son patrimoine aux pauvres (5), ne se réservant que ce qui était nécessaire à sa nourriture et à son vêtement.

Les Mages, pour honorer le Dieu incarné, déposèrent entre les mains de sa Mère des trésors dignes de leur royale munificence. Aussitôt Marie convoqua les pauvres de la région, et, par une générosité sans exemple, elle partagea entre ces indigents toutes les richesses offertes à son Fils (1).

(1) *Revel. Ang. ad Birg.*

(2) Id.

(3) Id., l. I, c. x. A principio vovi in corde meo, nihil unquam possidere in mundo.

(4) Canisius.

(5) *Revel. ad s. Birg.*, l. VIII, c. xxv. De divitiis ego et Joseph nihil reservavimus nobis, nisi necessaria vitæ ad honorem Dei. — L. I, c. x. Omnia quæ habere potui, dedi indigentibus : nihilque nisi tenuem victum et vestitum reservavi.

(6) S. Bern., *in Purif.*, t. III, s. x. Virgo beata, pietatis mater et paupertatis amica, thesauros regum, devotione oblatos,

La loi juive imposait à toute mère de présenter son fils premier-né au temple de Jérusalem, et de le racheter par des présents en rapport avec sa condition (1). Pour le rachat de son Fils, Marie voulut faire l'offrande des pauvres, elle donna deux petites colombes.

La colère d'Hérode força la Vierge à fuir en Egypte ; dans ce pays inhospitalier, cette pauvre mère se vit réduite au plus grand dénûment. Un détail le dira mieux que toute parole (2). Il fut des jours où son cher enfant Jésus, souffrant de faim, lui demandait un morceau de pain, et sa mère désolée ne pouvait le lui offrir. Oh ! comme ses entrailles de Mère devaient alors souffrir ; comme son cœur si sensible devait être déchiré !

Dans cette extrême détresse, Marie mettait toute sa confiance en la divine Providence ; et lorsque de nouvelles générosités auraient pu lui procurer une plus grande aisance, elle préférait placer ses trésors dans la main des pauvres (3).

Sa pauvreté fut donc volontaire ; elle n'était point de sa condition, mais de son choix ; elle n'était pas imposée, mais acceptée et recherchée.

O Vierge sainte, comme Jésus qui n'avait pas un lieu pour reposer sa tête (4), vous avez voulu être pauvre,

absque morâ, liberalissimâ charitate, regionis illius pauperibus dispensavit.

(1) Luc., II, 24.

(2) Ludolphe, *in vitâ Christi*, p. I, c. III. Aliquando Filius famem patiens panem petiit, nec unde daret Mater habuit. Nonne in his et similibus totaliter concutiebantur viscera ejus ?

(3) S. Ambr., l. II *de Virg.* Non in incerto divitiarum, sed in prece pauperis spem reponens.

(4) Matth., VIII, 20 ; — II Cor., VIII, 9,

vous avez compris que la haute perfection exige le détachement des biens de ce monde (1). Donnez-moi l'intelligence de cet esprit de pauvreté.

DEUXIÈME POINT

Le serviteur de Marie doit demander l'esprit de détachement des richesses.

« La pauvreté de Marie, dit saint Bonaventure, offre à celui qui est pauvre d'abondantes consolations. » Comme cette conduite de Dieu à l'égard de la Reine du ciel révèle la dignité des pauvres ! « Honorez, dit Bossuet, en servant les pauvres, la merveilleuse conduite de la Providence divine qui leur donne les premiers rangs dans l'Eglise, avec une telle prérogative que les riches n'y sont reçus que pour les servir. Jésus-Christ ne voudrait voir dans son Eglise que ceux qui portent sa marque, que des pauvres, que des indigents. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux ? Il pourrait leur envoyer ses saints Anges, mais il est plus juste qu'ils soient assistés par des hommes qui sont leurs semblables. Venez donc, riches, dans son Eglise ; la porte enfin vous en est ouverte en faveur des pauvres et à la condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfants qu'il permet l'entrée à des étrangers. Voilà le miracle de la pauvreté. Oui, les riches étaient étrangers, mais le service des pauvres les naturalise. O riches du siècle, dans l'Eglise de Jésus-Christ vous êtes seulement serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre. »

(1) Matth., xix, 21.

« Dans tous les royaumes il y a des privilèges, c'est-à-dire des personnes éminentes qui ont des droits extraordinaires ; la source de ces privilèges est qu'ils touchent de plus près, ou par leur naissance, ou par leurs emplois, à la personne du prince. L'Eglise est un royaume bien ordonné ; ne doutez pas qu'elle n'ait aussi ses privilèges. Et d'où se prendront ces privilèges, sinon de la société avec son Prince, c'est-à-dire avec Jésus-Christ ? C'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent, que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus-Christ étant lui-même pauvre et indigent, il était de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables et qu'il répandit ses faveurs sur ses compagnons de fortune. Qu'on ne méprise plus la pauvreté et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple ; mais le Roi de gloire l'ayant épousée, il l'a anoblie par cette alliance et ensuite il a accordé aux pauvres tous les privilèges de son empire. »

Après de si belles considérations, comment ne pas estimer la pauvreté ? Jésus-Christ, Marie, les Saints, tous les élus ont été ses sujets. Toutes les âmes appelées à la perfection doivent être animées de l'esprit de détachement.

« Celui qui aime les richesses, disait saint Philippe de Néri, ne sera jamais un saint. » Cet amour des biens de la terre est comme une glu qui s'attache aux ailes de l'âme et qui l'empêche de s'élever dans les régions supérieures du dévouement et de la contemplation (1). — « J'use des biens de ce monde, disait saint François de

(1) S. Aug., *de Verb. Dom. s.* XXXIII. Amor rerum terrenarum viscus spiritualium pennarum.

Sales, comme les chiens du bord du Nil, qui boivent l'eau du fleuve en courant de peur d'être attrapés. »

O Marie, comme mon âme comprend difficilement ces hautes vérités! Je vis sur la terre et je ne vois que la terre; je poursuis les richesses et pourtant j'ai vu qu'elles n'apportent qu'amertume et tourment. Inspirez-moi l'esprit de détachement; faites que mon unique bonheur soit de multiplier mes trésors pour l'éternité.

HISTOIRE

Le legs d'une aïeule.

Depuis plusieurs semaines la santé de Françoise N... donnait des inquiétudes; malgré ses quatre-vingt-huit ans, elle dirigeait encore sa belle ferme, elle était la tête; comme bras droit, elle avait son fils aîné et ses nombreux petits-enfants. Sentant sa fin approcher, avec une sérénité et un calme admirables, elle dit à ses enfants : « Ma tâche sur la terre est remplie, je n'ai plus à m'occuper que du ciel; mandez M. le Curé. »

M. le Curé, bien des fois, avait admiré les vertus chrétiennes qui faisaient de cette maison un modèle de vie patriarcale. Au pied du lit de cette octogénaire, il fut témoin d'un spectacle qui l'émut jusqu'aux larmes :

« — Monsieur le Curé, lui dit la bonne vieille, j'ai besoin de votre ministère; je touche à la fin, je regarde avec confiance vers l'éternité. Voici mon grand motif d'espérance. Vous voyez cette petite statue de Marie, elle nous a été léguée il y a plus d'un siècle par un prêtre de la famille; depuis ce temps, tous les membres de la famille ne sont morts qu'après avoir été administrés,

avoir communié, avoir baisé les pieds du crucifix et les pieds de Marie. Je vous demanderai donc, après m'avoir donné les derniers sacrements, de ne pas oublier de me faire baiser les pieds de Marie. Après cela, je mourrai tranquille. »

Quelques jours plus tard, le prêtre vint apporter le viatique et donner les dernières onctions. Puis il fit baiser le crucifix et la statue de la Vierge. Tous les assistants versèrent des larmes, en voyant alors cette bonne vieille retrouver un reste d'énergie pour saisir elle-même la statue de Marie, la serrer avec ardeur sur ses lèvres, puis se tournant vers son fils lui dire avec simplicité : « Garde cette statue et remets-la à sa place d'honneur. Je n'ai plus qu'un dernier vœu à exprimer : puissiez-vous tous ne mourir qu'après avoir baisé les pieds de notre bonne Patronne! Pour moi, maintenant, je vais à Dieu avec confiance, c'est Marie qui va me conduire. »

La religion offre rarement un plus consolant spectacle et une révélation plus complète de la confiance qu'inspire le culte de Marie.

ASPIRATION

« O Marie, détruisez les ténèbres de mon esprit, chassez de mon cœur les affections terrestres, et réglez si bien ma vie que je puisse, par votre entremise et sous votre conduite, arriver à l'éternelle félicité du Paradis. (S. Jean Damascène.)

DIX-NEUVIÈME JOUR

Le mépris de soi-même, ou l'humilité.

Respexit humilitatem ancillæ suæ.
Le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante. (Luc., I, 48.)

PREMIER POINT

L'humilité fut nécessaire à Marie et fut la source de sa grandeur.

L'humilité, c'est cette connaissance exacte de son cœur qui produit le mépris de soi-même (1). *L'humilité, c'est donc la vérité* (2). Mais cette vérité sur nous-même nous fait peur ; au lieu de creuser notre néant pour y trouver la perle de l'humilité, nous multiplions les fausses conceptions de notre esprit pour nous élever sur un piédestal d'honneur. De là naît l'orgueil, ce vice exécrable que Dieu déteste au-dessus de tous les autres (3), au point qu'il a déclaré qu'il détruirait la

(1) S. Bern., *tract.* XII *de grad. hum.* Humilitas est virtus quâ homo verissimâ suî ipsius cognitione sibi ipsi vilescit.
(2) Sainte Thérèse.
(3) Judith, IX, 16 ; — Job, XX, 6 ; — Prov., VI, 16 ; XXI, 4 ; — Eccli., X, 7 ; XXIII, 5 ; — Luc., XIV, 11.

maison des orgueilleux (1). L'orgueil a perdu les anges rebelles, le premier père du genre humain, les nations les plus florissantes ; par une aberration incroyable, il est le signe de ceux qui vivent dans la boue des passions, il fut même le crime de Sodome (2).

Notre-Seigneur, pour détruire ce vice odieux, a voulu naître dans l'abjection et l'anéantissement, et il a déclaré que l'humilité était une des premières vertus de son cœur (3).

La Vierge Marie reçut de Dieu le privilège d'une grande humilité; ce don lui était nécessaire. « Il y a dans le ciel, dit un illustre cardinal (4), à côté de ce décret de prédilection et de magnificence d'une telle Mère, un autre décret de précautions et d'épreuves, dont l'objet a dû être d'opposer à ce poids éternel de gloire que Dieu opère en Marie un égal contre-poids d'humiliations, pour abaisser pendant tout le cours de sa vie cette même Vierge placée à un si beau titre, par la divinité de son Fils, sur la première marche du trône de l'Eternel. Ainsi, par une admirable disposition de sa miséricorde, sa vie sera vouée aux humiliations et l'éternité sera réservée au triomphe. »

« La première vertu à laquelle s'exerça la Vierge (5), depuis ses plus tendres années, ce fut l'humilité ; cette vertu lui donnait de si bas sentiments d'elle-même, qu'ayant été embellie de tant de prérogatives, elle sut ne se préférer à personne. » L'humilité la plus pro-

(1) Prov., xv, 25.
(2) Ezech., xvi, 49.
(3) Matth., xi, 29. — S. Léon, *s.* vii *de Epiph.* Veram et voluntariam humilitatem Dominus Jesus, ab utero Matris usque ad supplicium crucis, elegit et docuit.
(4) Maury, *Essai sur l'éloquence.*
(5) Sainte Mectilde.

fonde pouvait seule servir de fondement aux destinées suprêmes de Marie. « Après Jésus, dit saint Bernard, personne n'a mieux pratiqué cette vertu ; de même, après Jésus, il n'est personne qui se soit élevé à une plus haute dignité (1). » C'est là d'ailleurs la règle invariable de la providence. « La mesure de l'humilité est donnée à chacun dans la mesure de sa grandeur (2). » La Vierge était appelée à la plus haute dignité qui puisse être accordée à une créature ; elle devait donc recevoir le don d'une plus grande connaissance de son néant. « Oh ! quelle sublime humilité, dit encore saint Bernard (3), que celle qui se soutint au faîte des grandeurs et ne fléchit point sous le poids de la plus grande gloire ! Marie est la Mère de son Dieu, elle se dit sa servante. »

Le fondement des grandeurs de Marie, c'est l'humilité. C'est son humilité qui lui a mérité le titre de Mère de Dieu ; les saints docteurs de l'Eglise le répètent dans tous leurs discours (4). C'est son humilité qui a été la gardienne de toutes ses autres vertus (5). C'est son humilité qui a été la lumière directrice de sa vie. « Il faut croire, dit le pieux et docte Suarez (6), que Marie

(1) *Hom.* v. Sicut nulla creatura in tantum descendit humilitatis abyssum, ita nulla post Deum ascendit ad tantam gratiæ dignitatem ut Maria.

(2) S. Augustin.

(3) *Hom.* iv *super « Missus est. »*

(4) S. Aug., *de Ass. s.* ii. Facta est Mariæ humilitas scala cœlestis per quam Deus descendit ad terram. — S. Bern., *de Laud. M. hom.* i. Et si placuit ex virginitate, tamen ex humilitate concepit. — S. Ildephonse, *de Ass. s.* iii. Fundata est Dei Genitrix profundâ humilitate, propterea est tam sublimiter elevata.

(5) S. Ambr., *in Luc.* Decet enim ut quanto castior Virgo, tanto humilior.

(6) Edit. Vivès, t. XIX, p. 310.

fut tellement éclairée du Saint-Esprit qu'elle discernait par une certaine certitude infaillible entre le bon et le mauvais esprit ; ce don de reconnaître toutes les illusions du démon fut la récompense de son humilité. » C'est cette vertu qui lui a mérité la couronne du ciel. « Du haut de votre humilité, dit saint Bernard (1), vous avez terrassé l'orgueil d'Eve ; du haut de votre humilité, vous avez été jugée digne de monter au-dessus du chœur des anges ; mais jamais vous n'auriez été élevée au-dessus des anges, si vous n'étiez descendue au-dessous de l'homme par votre anéantissement. » C'est son humilité qui l'a rendue digne de sa sublime mission. « Marie est Mère de Dieu (2), mais ce n'est pas là sa suprême grandeur. Sa suprême grandeur est qu'étant la Mère de Dieu, elle acquiesce à être la plus abaissée des créatures, car dans cet abaissement elle devient de Mère de Dieu la digne Mère de Dieu. »

O bienheureuse humilité de la Vierge, c'est grâce à toi que Dieu s'est incarné ; c'est grâce à toi que le ciel a été ouvert aux hommes ; c'est grâce à toi que nous pouvons échapper à l'éternelle malédiction. O vertu précieuse, la plus précieuse de toutes, je te désire, je t'accepte comme la Reine de toute ma vie ; il en coûtera à ma nature orgueilleuse de subir ton joug, peut-être même me révolterai-je au jour de l'humiliation ; mais, ô Marie, souvenez-vous que je vous ai donné mon cœur ; humiliez donc mon orgueil ; ce sera mon salut (3).

(1) *Paneg. ad Virg.*, p. 219.
(2) Nicolas, *Plan divin*, II, 43.
(3) S. Bern., *ep.* LVII. Humiliatio est via ad humilitatem ; si virtutem appetis humilitatis, viam non refugias humiliationis.

DEUXIÈME POINT

L'humilité est pour tout chrétien une nécessité et une source de grandeur.

Saint Antoine, dans un ravissement, voyant le monde rempli des pièges les plus perfides, s'écria : « Quel est donc le moyen de se sauver? » Il lui fut répondu : « Le moyen, c'est l'humilité. »

Cette vertu est en effet le signe des élus, comme l'orgueil est le caractère des réprouvés (1). Sans humilité l'âme ne reçoit plus la grâce, elle ressemble à une montagne élevée et stérile qui ne garde pas la rosée céleste (2). Avec l'humilité l'âme est inondée des eaux salutaires de la grâce, elle ressemble à une riche vallée fécondée par mille petits canaux.

Lorsque la Providence jette dans une âme l'édifice d'une haute sainteté, elle creuse et met à la base de profondes humiliations et, comme première assise, elle donne la conviction de son néant (3). L'étude des âmes le révèle chaque jour. Auprès d'une fermeté qui paraît invincible Dieu met dans une partie secrète de l'âme une faiblesse insigne; auprès d'un grand courage il y a une plaie qui trouble sans cesse; auprès d'un concert de louanges il y a des confusions intimes; auprès d'une confiance sans

(1) S. Grég., *Mor.*, l. XXXIV, c. XXI. Aperte cognoscimus quod evidentissimum reproborum signum est superbia, et contra humilitas electorum.

(2) S. Aug., *serm.* XXVII *de Verb. Dom.* Confluit aqua ad humilitatem convallis, denatat de tumoribus collis.

(3) S. Aug., *serm.* X *de Verb. Dom.* Cogitas magnam fabricam construere celsitudinis, de fundamento prius cogita humilitatis.

bornes il y a de ces sortes de désespoir qui accablent et courbent les fronts les plus fiers. En un mot, à côté d'un abîme de grandeur la Providence, qui veut nous sauver par l'humilité, place toujours un abîme d'humiliation.

Saint Paul, ravi au troisième ciel, sentait encore l'aiguillon de la chair; c'était afin que la grandeur de ses révélations ne le fît point tomber dans l'orgueil (1).

« Chères imperfections, disait saint François de Sales, qui nous font connaître notre misère et nous exercent en l'humilité ! »

Or cette vertu si précieuse et si difficile est un don que Marie fait à ses plus fidèles serviteurs. « Par la vertu que le Saint-Esprit vous donnera par Marie, sa chère épouse, dit le vénérable Grignon de Montfort (2), vous connaîtrez votre mauvais fonds, votre corruption, votre incapacité à tout bien, si Dieu n'en est le principe, et, par suite de cette connaissance, vous vous mépriserez. »

Si parfois les révoltes de l'orgueil bouleversent notre âme, regardons l'Etoile, appelons Marie (3), dit saint Bernard, et nous triompherons de cette tentation. Après avoir invoqué le secours divin, creusons notre néant, c'est-à-dire, plaçons-nous bien en face de notre triste nature, reconnaissons nos tendances dépravées, nos inclinations mauvaises, nos convoitises désordonnées; reconnaissons l'humiliation de nos chutes et de nos rechutes; embrassons en quelque sorte notre honte, et, couverts de confusion, courbons nos fronts, replions-nous sur nous-mêmes, et, à la vue de notre misère,

(1) II Cor., XII, 7.
(2) II[e] part., § 3, p. 165.
(3) *De Nom. M.* Si jactaris superbiæ undis, respice stellam, voca Mariam.

oh! puissions-nous toujours nous écrier comme les saints : *Je ne suis qu'un misérable et le plus misérable des hommes* (1)! Lorsque cet aveu sera la sincère expression de nos sentiments, l'humilité régnera sur notre cœur et la perfection y habitera, car « de même que l'orgueil est la ruine de toute vertu et le gouffre où se perd toute perfection, ainsi le mépris de soi est un degré élevé de la sainteté (2). »

Au commencement, la voie de l'abjection semble épineuse, elle manque de consolation sensible; quelquefois même elle cause du découragement; mais qu'importe; ses épines sont autant d'échelons qui nous font monter vers la vertu, car l'humilité n'habite que sur les hauts sommets de la perfection (3).

Ne craignons donc pas de gravir ce que les saints appellent les degrés de l'humilité; prenons pour guide la Vierge Marie; mais ne nous contentons pas de la prier, imitons les exemples qu'elle nous a donnés (4).

Demandons à Marie la vérité et la vertu de l'humilité. « La vérité, disait saint Bernard, nous fait voir notre néant et notre profonde abjection, la vertu nous la fait aimer; la vérité nous confond et nous abat, la vertu nous relève et nous encourage; la vérité nous éclaire, la vertu nous échauffe. »

« O Marie! combien d'orgueilleux ont trouvé l'humilité

(1) S. François d'Assise. — S. Thom., 2ª 2æ, q. CLXI, art. 6, ad 1um. Aliquis, absque falsitate potest se credere et pronuntiare omnibus viliorem secundum defectus occultos, quos in se recognoscit, et dona Dei, quæ in aliis latent.

(2) S. Ignace.

(3) *Qui* (*Deus*) *ponit humiles in sublime.* Job, v, 11. — *Exaltavit humiles.* Luc., I, 52.

(4) S. Aug., *serm.* XXXV *de Sanctis.* Quid prodest Mariam interpellare vocibus, nisi etiam humilitatis ejus exempla teneamus?

dans votre dévotion (1) ! » — « Vous qui êtes si humble, obtenez-moi l'amour des mépris (2). » Faites-moi comprendre que cette vertu est une nécessité pour le salut (3). Bien des fois vous m'avez sauvé, en multipliant autour de moi les humiliations ; je le reconnais, c'est pour mon bien que vous avez été si terrible pour moi, c'est pour mon bien que vous avez permis que je sois accablé sous le fardeau du mépris (4). Précieux mépris, puisses-tu me donner la perle inestimable de l'humilité !

HISTOIRE

Le bouclier invisible.

On demandait un jour à un ancien soldat français, décoré de la Légion d'honneur et blessé plusieurs fois sur le champ de bataille, comment il avait fait pour conserver au milieu du tumulte des camps la dévotion qu'il avait à la sainte Vierge. « Quand le sort m'appela sous les drapeaux, répondit-il, ma pauvre mère répandit beaucoup de larmes ; inquiète sur mon avenir, elle me fit toutes sortes de recommandations, et, enfin, m'embrassant pour la dernière fois :

« — Joseph, me dit-elle, veux-tu me promettre une chose ?

« — Tout ce que vous voudrez, ma mère.

« — Me promets-tu de garder précieusement ce que je vais te donner ?

« — Oui, ma mère, je vous le promets.

(1) S. Lig., VII, 104.
(2) Id., p. 277.
(3) *Humiles spiritu salvabit.* Ps. XXXIII, 19.
(4) *Bonum mihi quia humiliasti me.* Ps. CXVIII, 71.

« — De le porter sur toi constamment ?

« — Oui, je le porterai toujours.

« Alors elle m'offrit une espèce de petit étui en ivoire, dans lequel se trouvait une petite statue de la sainte Vierge.

« — Tu le vois, mon enfant, poursuivit-elle, c'est la très sainte Vierge. Elle te protègera, prie-la, invoque-la de temps en temps ; elle veillera sur tes jours et te ramènera sain et sauf au milieu de nous.

« Ces paroles me frappèrent; je reçus l'image de Marie comme une relique, et, depuis ce jour, je ne l'ai point quittée un seul instant. J'ai encore sur moi ce précieux souvenir. Il y a cinquante ans que je le porte, et j'espère bien qu'il m'accompagnera jusque dans le tombeau. Que de fois j'ai ouvert ce bienheureux étui ! Que de fois je l'ai pressé sur mon cœur en pensant à ma bonne mère, et en priant la sainte Vierge ! Aussi la sainte Vierge m'a bien protégé. »

En prononçant ces paroles d'un ton profondément ému, le vieux militaire tira une balle de la poche de sa vieille redingote, et ajouta :

« Cette balle que vous voyez m'aurait frappé mortellement si la sainte Vierge n'en avait amorti le coup. Je la reçus en pleine poitrine dans une bataille sanglante, je tombai sans connaissance ; mais lorsque je revins à moi-même, je trouvai la balle sous mes vêtements, qu'elle avait traversés sans me faire la moindre blessure, une main invisible l'avait miraculeusement arrêtée. Depuis ce jour, que je n'oublierai jamais, je garde précieusement cette balle comme un monument de la protection de la sainte Vierge à mon égard, et je la porte continuellement sur mon cœur avec l'image de ma divine protectrice. »

ASPIRATION

O Mère sans tache, je n'oserais lever les yeux en face d'une créature qui connaîtrait les tristes faiblesses de mon cœur ; mais vous, ô Marie, vous connaissez ma bassesse : sous votre regard, je m'humilie profondément ; donnez-moi la grâce de me mépriser davantage.

VINGTIÈME JOUR

La vie intérieure.

Omnis gloria ejus Filiæ Regis ab intus.
Toute la gloire de la Fille du Roi du ciel est dans son intérieur.
(Ps. XLIV, 14.)

PREMIER POINT

Marie dispose les âmes à la vie intérieure en leur inspirant le goût de la vie de retraite.

« La solitude et le silence, dit le bienheureux Thomas a Kempis (1), nous aident à conserver la paix intérieure et nous disposent à recevoir le don d'une prière fervente. L'âme pieuse, hors de sa retraite, est bientôt livrée à la dissipation. L'abeille prudente abandonne les fleurs, aussitôt qu'elle a sucé le miel ; elle revient joyeusement déposer dans son habitation solitaire les provisions qui serviront à sa nourriture ; elle cache le parfum qu'elle a recueilli, parce qu'elle craint qu'il ne s'évapore au grand air. Sur ce point, imitons Marie ; à son exemple, que le désir de la perfection nous retienne dans la solitude. »

« L'incomparable Marie, dit saint Ambroise, paraissait

(1) *La Vallée des lis*, c. XVIII, p. 133.

peu en public, car la retraite avait pour elle de merveilleux attraits, elle conversait peu avec les hommes parce que toute sa conversation était au ciel. » Dès l'âge de trois ans, elle entendit l'appel du Seigneur et aussitôt elle se renferma dans le cloître du temple de Jérusalem. Lorsqu'elle se rendit auprès de sa cousine sainte Elisabeth, elle se hâta dans son voyage, dit l'Ecriture, et encore elle choisit le chemin solitaire des montagnes (1). Lorsque les gloires de sa maternité commencèrent à briller et même attirèrent la visite des rois de l'Orient, la Providence lui suscita une épreuve. Marie fut obligée de se réfugier dans le désert, et bientôt dans la terre d'exil (2). Revenue à Nazareth elle vécut dans la retraite la plus absolue. Cette sainte maison était pour la Vierge comme un cloître qu'elle ne quittait jamais sans nécessité. Lorsque plus tard elle suivit son Fils dans ses courses apostoliques, elle sut y vivre dans un tel recueillement, que le bruit du monde n'arriva même pas jusqu'à son âme. Jésus, en remontant au ciel, la laissa de nouveau dans l'isolement (3); dans cette solitude, elle n'avait plus qu'une seule préoccupation, vivre de la pensée et de l'amour de son Dieu, qui était son Fils.

Marie est un modèle parfait pour les âmes appelées à la vie intérieure; elle apprend par son exemple que la retraite est nécessaire pour obtenir le recueillement de l'esprit et le calme du cœur, car Dieu n'est point dans l'agitation (4); elle nous apprend que la retraite est nécessaire pour trouver le repos dont l'âme a besoin

(1) Luc., I, 39.
(2) *Mulier fugit in solitudinem ubi habebat locum paratum a Deo.* Apoc., XII, 6.
(3) Baruch, IV, 19.
(4) III Reg., XIX, 11.

au milieu des fatigues, des bouleversements et des luttes de la vie (1). « C'est en la Vierge sainte, dit saint Epiphane (2), que le solitaire se recueille et que l'homme du monde retrouve la lumière et la paix. »

Heureux les chrétiens qui savent se créer une solitude, car le vain bruit du monde dissipe, ne permet de voir que la surface des choses ; seule l'âme recueillie a le don des vues profondes. « C'est par le repos et le recueillement (3) que l'âme commence à se purifier et à se rendre capable de recevoir nettement les lumières de la vérité. » — « Il faut donc, dit Bossuet, savoir se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'âme. » Dans les places publiques et au milieu des rues les plus animées, on peut garder dans son cœur un lieu secret où la piété conserve son recueillement (4). Dans la solitude la plus retirée, l'esprit peut se dissiper et se répandre en de vaines imaginations (5). Si nous devons vivre dans le tumulte du monde, aimons à nous recueillir, en nous renfermant dans le sanctuaire de notre cœur. « Les premiers chrétiens, dit saint François de Sales, étaient au monde de corps, et non de cœur, et ne laissaient pas d'être parfaits. »

Bien à plaindre sont les chrétiens qui ne savent pas rentrer dans ce sanctuaire du cœur pour y chercher la volonté divine et pour étudier les diverses clartés qui tracent à la vie comme un lumineux sillon.

(1) Marc., VI, 31.
(2) *De Laud. B. V.*
(3) S. Basile, *Epist.*
(4) S. Pierre Chrys., *s.* IX. In plateis et in triviis, suum pietas habet secretum.
(5) S. Grég., *Moral.*, l. XXX. c. XII. Quid prodest solitudo corporis, si solitudo defuerit mentis ?

Bien à plaindre sont ceux que l'épreuve ne pousse point le soir vers l'autel de Marie, ou derrière quelque colonne du temple du Seigneur. « Dégoûté par l'ingratitude, écrit un serviteur de Marie, la placidité du cœur m'attendait au fond de ma retraite, comme le frais des bois au sortir d'une plaine brûlante. Je retrouvai le calme près de ma chère statue de Marie : sa sérénité pénétrante s'étendit jusqu'au fond des puissances de mon âme. » — « J'étais seul et solitaire, ajoute un autre serviteur de Marie, rappelant mon passé. Un souvenir fâcheux venait de s'offrir à mon âme ; il en avait, comme un nuage, assombri tout le ciel ; j'allais m'attrister, me désespérer. Ressentiment, murmure, haine, envie, colère, vengeance, toutes les passions accouraient, se groupant dans l'ombre et conjurant ma perte : je pensai alors à ma bien-aimée Couronne, je serrai mon chapelet dans mes mains ; je sentis une larme couler de mes yeux, il me sembla qu'elle lavait bien des fautes ; après quelques minutes la sérénité était revenue. »

« Le culte de Marie (1), c'est le culte du cénobite : il peuple sa solitude par tous les chœurs des Anges qui accompagnent leur Reine ; il tempère son austérité par toute la douceur de la Vierge pleine de grâces. » Ce doit être le culte de tout chrétien, mais plus particulièrement le culte de la femme chrétienne ; sa vertu et son influence dépendent de son recueillement. « Le rôle des femmes chrétiennes ressemble à celui des anges gardiens (2) ; elles peuvent conduire le monde, mais en restant invisibles comme eux. »

(1) Nicolas, *Plan divin*, t. IV, p. 445.
(2) Ozanam, l. II, p. 93.

O Marie, je comprends que la retraite est *la patrie des forts* (1), le lieu de la transfiguration des âmes, le champ où s'épanchent les plus riches trésors du ciel, le parterre où naissent les plus belles fleurs de l'Eglise, le rendez-vous où Dieu parle au cœur (2). Ce lieu de recueillement, je le trouve au pied de votre autel. Dans la simple et pacifique succession de ces jours dont se compose ma vie de solitude, comment pourrais-je regretter les tragédies des choses humaines avec leurs perfidies et leurs trahisons ? Je préfère mille fois ma douce retraite ; dans cette solitude, je retrouve mes deux grands trésors, mes plus fidèles amis, vous, ô Jésus, et vous aussi, ô Marie.

DEUXIÈME POINT

Marie fait avancer les âmes dans la vie intérieure en les guidant dans la vie d'union avec Dieu.

La perfection, dit saint François de Sales (3), consiste en l'union de notre âme avec la divine bonté. L'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* définit ainsi la vie intérieure : C'est une vie d'union avec Dieu et de détachement des affections terrestres (4). Lorsque le cœur se sépare de la terre, il monte naturellement vers le ciel ; lorsqu'il se détache de la créature, il monte vers le Créateur ; lorsqu'il coupe tous les liens qui l'enchaînent aux

(1) S. Bernard.
(2) Os., II, 14.
(3) IX^e *entretien spir.*
(4) *Imit.*, l. II, c. VI, n. 4. Ambulare cum Deo intus, nec aliquâ affectione teneri foris, status est interni hominis.

voluptés d'ici-bas, il se sent attiré vers les hauteurs de la foi. La vie intérieure, c'est alors une communication incessante entre l'âme et Dieu. Jésus, c'est l'ami qui a toute notre pensée; c'est le trésor qui a tout notre amour; c'est l'aimant qui attire toutes les aspirations de notre cœur; c'est la lumière qui dirige toutes nos actions. La présence de Dieu devient comme sensible; l'âme semble toucher Dieu lui-même et s'identifier si intimement au divin Maître que bientôt se réalise la parole de Jésus-Christ : « Faites qu'ils soient un avec moi (1). »

Pour arriver à cette union intime, il faut avant tout se dépouiller de la nature mauvaise (2). L'âme passe en Dieu dans la proportion qu'elle sort d'elle-même ; en se quittant intérieurement, elle s'unit plus étroitement à Dieu (3). Il faut ensuite se rappeler fréquemment la présence divine et multiplier les actes d'amour ; car l'acte d'amour produit l'union avec Jésus-Christ.

Marie nous offre ici un admirable exemple. « La Vierge, dit saint Jérôme, dans le temple, devant le Saint des saints, aimait à embraser son cœur des plus tendres affections et des plus ardents désirs. » — « Il n'est pas juste, dit le Père Eudes (4), de séparer deux choses que Dieu a conjointes si étroitement par les liens les plus forts et par les nœuds les plus sacrés de la nature, de la grâce et de la gloire, je veux dire le divin Cœur de Jésus et le Cœur virginal de Marie. »

Pour résumer toute la vie intérieure de Marie, on peut dire que ce fut une vie d'union constante avec

(1) Joan., xvii, 21.
(2) Col., iii, 9 : — II Cor., iv, 16.
(3) *Imit.*, l. III, c. i.
(4) *Le Cœur admirable de la Mère de Dieu*, l. VI, c. i.

Jésus, union si parfaite que le cœur de Marie ne fut pas un instant sans palpiter d'amour pour son divin Fils, et que le Cœur de Jésus ne cessa point de répandre sur sa Mère ses tendresses les plus privilégiées et ses ardeurs les plus brûlantes.

Marie nous offre ses lumières et son secours pour nous faire avancer dans cette vie d'union avec Dieu. Le vénérable Grignon de Montfort, le disciple de M. Olier, ne craint pas de dire (1) : « Je ne crois pas qu'une âme puisse acquérir une union intime avec Notre-Seigneur et une parfaite fidélité au Saint-Esprit sans une très grande union avec la très sainte Vierge et une grande dépendance de son secours. » Ce grand serviteur de Marie, jetant un regard prophétique sur l'avenir, exprimait cet ardent souhait (2) : « Quand donc viendra ce temps heureux et *ce siècle de Marie* où les âmes, se perdant elles-mêmes dans l'abîme de son intérieur, deviendront des copies vivantes de Marie pour aimer et glorifier Jésus-Christ? »

O Vierge très sainte, donnez-moi votre esprit intérieur; que ma vie soit cachée en Dieu et n'ait plus qu'un but, la recherche des choses célestes (3). Répandez ce même esprit sur tous vos enfants, afin que tous nous puissions glorifier le Seigneur dans une sainte union de louanges et d'amour, afin que toute notre joie soit en Dieu, par Dieu et pour Dieu (4).

(1) *Traité*, p. 27.
(2) IIe part., § 3, p. 171.
(3) Col., II, 3.
(4) S. Ambr., *de Virg.* Sit in singulis Mariæ anima, ut magnificet Dominum ; sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo.

HISTOIRE

L'action de grâces sous le regard de Marie.

Une protestante, rentrée dans le sein de l'Eglise catholique, racontait ainsi dernièrement le secret de sa conversion.

« J'étais venue en France dans une famille amie. Un matin, au milieu d'une excursion, j'entrai par hasard dans la pauvre église d'un petit village. Le curé était à l'autel. Je vis une jeune fille se lever, et dans le mouvement qu'elle fit pour écarter sa chaise, ses traits m'apparurent d'une singulière beauté. Je la suivis du regard, marchant vers la grille du chœur. Le prêtre se retourna, tenant l'hostie blanche entre ses mains, il s'approcha et donna l'hostie à la jeune fille. Emue, sans m'en rendre compte, j'attendais avec impatience qu'elle se relevât. Quand elle revint les mains jointes et les paupières baissées, sa figure était radieuse ; ses joues, pâles auparavant, s'étaient légèrement empourprées. Il y avait sur son front comme l'éclat de l'innocence triomphante, et je ne sais quel sourire du ciel, errant sur ses lèvres, leur donnait une grâce angélique.

« Je la suivis du regard : elle vint se prosterner au pied de l'autel de la Vierge ; et là, comme absorbée dans une extase d'amour, je la vis se recueillir et prier avec un calme que je n'avais jamais connu. Avant de quitter le sanctuaire, je remarquai qu'elle baisa, de ses lèvres consacrées par le contact de l'hostie, les pieds de la statue de Marie.

« J'avais plusieurs fois, dans les cérémonies glaciales

du culte protestant, participé à la Cène. Je me rappelais quels efforts d'esprit je faisais pour exciter en moi une foi quelconque au signe qu'on me présentait ; la Cène était pour moi un devoir obligé, mais pénible.

« Là, sous mes yeux, la communion venait de m'apparaître radieuse et souriante.

« Je rejoignis mes compagnons de promenade qui m'attendaient déjà depuis un instant sur le cimetière du village, et s'étonnaient de me voir rester si longtemps dans l'église. A moi, le temps n'avait pas paru long, et je n'oublierai jamais ce premier quart d'heure passé dans une église catholique.

« Tout le long du jour, la douce figure, le sourire de la jeune fille, la blanche hostie, restèrent devant mes yeux ; je parlais, je marchais, je regardais, mais ma pensée ne sortait pas de la petite église. La nuit, je rêvai de ma vision du matin... C'est étrange, ce que je vais dire ; j'ai demandé pardon à Dieu, bien des fois, de mon incroyable témérité.

« Le lendemain je revins seule ; la jeune fille était à la même place, je me mis à prier comme elle, et quand elle se leva, je ne sais quelle force me poussa à me lever avec elle ; je la suivis, et le prêtre, qui ne me connaissait pas, me donna l'hostie. A ce moment, je ne sais ce qui se passa autour de moi, mais au dedans de moi il me semblait voir une gloire, des rayons de lumière partant de l'hostie et éclairant tout mon intérieur.

« Avec la jeune fille, je vins me prosterner aux pieds de Marie ; comme elle, je levai les yeux sur la statue et alors j'eus peur. Je n'avais pas le droit de communier. Il me sembla apercevoir sur le visage de la Vierge comme un muet reproche. Je courus au

presbytère et je m'écriai : « Monsieur le curé, je suis protestante et j'ai communié, ai-je mal fait ? J'ai pourtant été bien heureuse et mon cœur est encore tout brûlant. »

« Le bon prêtre me fit plusieurs questions et il me dit : « Mon enfant, les catholiques seuls peuvent communier dignement ; si vous m'aviez consulté tout à l'heure, je vous aurais dit que vous ne pouviez pas le faire, mais votre bonne foi est si grande, tout cela est tellement extraordinaire, que je n'oserais pas dire que vous ayez profané l'adorable sacrement. »

« Je m'en allai triste d'avoir été grondée ; cependant la tristesse n'était qu'à la surface ; au dedans, je ressentais la joie la plus profonde et la plus suave.

« Dès lors je n'eus qu'une pensée : me faire catholique pour pouvoir communier. J'obtins avec assez de peine le consentement de mon mari, et deux mois après, je faisais ce qu'on appelait ma première communion ; pour moi, c'était la seconde. Je ne suis pas théologienne pour prétendre expliquer ou justifier mon fait, mais il y a des choses qu'on sent avec une force irrésistible et contre lesquelles nul argument ne peut prévaloir. »

ASPIRATION

Dans le sanctuaire de mon cœur, je veux toujours avoir un trône pour vous, ô Jésus, un trône pour vous, ô Marie !

VINGT ET UNIÈME JOUR

La vie contemplative.

Maria... conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.

Marie gardait et méditait toutes ces paroles dans son cœur. (Luc., II, 19.)

PREMIER POINT

La vie de Marie fut éminemment contemplative.

« La contemplation (1), c'est un état où l'âme éclairée conçoit sans aucune peine nos mystères et se sent en même temps le cœur embrasé d'amour pour Dieu avec une extrême ardeur pour la perfection. » Dans cet état, l'œil de l'âme perce les voiles de la nature et voit Dieu vivant partout et en tout. Est-il ici-bas un état plus digne de désir, puisque l'âme qui se souvient sans cesse de Dieu est comme un ciel anticipé (2)?

« La vie de la bienheureuse Vierge fut éminemment contemplative (3). » — « Le sommeil, dit saint Bernar-

(1) Surin, *Fond. de la vie spir.*, l. IV, c. III.
(2) S. Ephrem. Semper memineris Dei et mens tua cœlum evadit.
(3) Denis le Chartreux, *in Cant.*, c. V.

din (1), est pour nous comme un tombeau où est ensevelie notre raison, notre libre arbitre et par conséquent la faculté de mériter; il n'en fut point ainsi de Marie : lorsque son corps reposait, son âme était tout occupée de Dieu et sa contemplation était encore plus parfaite que la nôtre dans la veille. » — « Même sur sa couche et dans son sommeil (2), le cœur de Marie veillait et priait. » Bien plus, elle prenait sur ses nuits pour augmenter le nombre d'heures qu'elle consacrait à l'oraison. Saint Bonaventure nous assure que chaque jour, avant minuit, elle se levait, se rendait au temple et là faisait une longue oraison. Les occupations nécessaires de la journée n'étaient pas un obstacle à son union perpétuelle avec Dieu. « Son travail, dit saint Ambroise, n'interrompait point ses entretiens avec le ciel. » Saint Pierre Damien nous explique admirablement cette pensée (3) : « La vie active et la vie contemplative s'allièrent si bien en la Vierge que l'action ne diminua pas la contemplation, et la contemplation ne nuisit jamais à l'action. Marie eut pour son divin Enfant tout l'empressement de Marthe, mais de manière à remplir en même temps le rôle de Marie. » Nous pouvons donc conclure que la vie de la Vierge fut perpétuellement contemplative (4). Les saints, qui ont été favorisés du privilège de l'oraison, du don de l'extase et des ravissements de la contemplation, ne sont que des copies imparfaites de la Vierge Marie (5).

(1) *Serm.* LI.
(2) S. Ambr., *de Virg.*
(3) *Serm. de Nat.* V.
(4) Suarez, *de Inc.* Fere totam vitam in contemplatione transegit.
(5) S. Bern., *serm.* XXXVI. Si essent tot Pauli, quot creaturæ,

O Marie, sur cette terre je ne puis voir l'union intime qui vous enchaînait à votre Dieu ; je ne puis comprendre les élans d'amour qui sans cesse jaillissaient de votre cœur et montaient vers le ciel; je ne puis contempler les vives lumières et les perpétuelles ardeurs qui faisaient de votre âme comme un brasier d'amour; je ne puis donc avoir l'intelligence de cet irrésistible attrait qui vous enlevait sans cesse à vous-même et vous portait vers votre Dieu. Aussi, dans mon impuissance, je me contente de m'unir de cœur à votre Cœur très saint, afin de ressentir ses aspirations et ses battements d'amour.

DEUXIÈME POINT

Marie dirige les âmes
dans la voie de la contemplation.

C'est le privilège des grandes âmes de sentir cet ennui qui fait le fond de la vie humaine (1). Cette profonde et sublime tristesse est un indice de nos destinées éternelles; ces aspirations vers un bonheur inconnu nous révèlent notre besoin de Dieu. C'est aussi le privilège de ces âmes de s'élancer au delà des horizons de la terre, de planer sur les hauteurs comme l'aigle au haut des airs, et là de regarder vers le ciel. Tout homme, s'il sait étudier son cœur, y découvre la marque ineffaçable de l'infini. La contemplation donne le moyen

non attingerent ejus contemplationem, quia Paulus fuit vas electionis, Maria fuit vas divinitatis.

(1) Bossuet.

de satisfaire ce besoin inné de l'âme ; elle est comme l'apprentissage de la vision intuitive de Dieu.

Dans cet apprentissage, nous devons choisir la Vierge pour directrice. « C'est à Marie seule (1) que Dieu a donné le pouvoir d'entrer dans les voies les plus sublimes et les plus secrètes de la perfection et d'y faire entrer les autres. » Qui n'a éprouvé mille fois comme il fait bon reposer son cœur dans les chapelles de Marie ? Le silence semble en garder les entrées ; le recueillement n'est interrompu que par le chant des cantiques et le bruit des grains de rosaire qui s'entrechoquent ; on se sent sous le regard de Marie ! Oh ! comme ces sanctuaires remplissent facilement de leur calme ceux qui y apportent leurs agitations et leurs douleurs ! comme ces sanctuaires élèvent doucement les âmes vers une région supérieure, plus voisine du ciel ! comme les vertus naissent et grandissent sous l'influence de Marie ! comme la contemplation y est facile ! comme le foyer d'amour qui jaillit du Cœur de Marie échauffe, embrase et porte aisément vers le Cœur de Dieu ! Ah ! si tous les chrétiens venaient chercher dans ces sanctuaires les hautes vues de la foi, combien seraient saintes et sublimes leurs aspirations ! Grâce aux douces et puissantes harmonies du culte de Marie, les cœurs pieux recevraient une plus complète connaissance des harmonies qui règnent dans la religion. Tous les objets de la nature, depuis la fleur des vallées jusqu'aux étoiles, seraient pour eux autant d'images des ravissantes splendeurs qui brillent au front immaculé de Marie et des splendeurs encore plus radieuses qui resplendissent sur le diadème du Roi du ciel ! De même que le

(1) V. Grignon de Montfort, § 1, p. 28.

fleuve descend vers l'océan, que la fleur donne son parfum, que l'encens monte vers le ciel, l'âme aspirerait et monterait sans cesse et comme naturellement vers Dieu; le travail n'interromprait pas les élans de l'amour, car l'élan d'amour ne prend point de place dans le travail, il n'en prend que dans le cœur. Alors la vie serait véritablement pieuse, elle serait pleine de la pensée de Dieu (1).

« O Marie (2), vous avez disposé des ascensions dans votre Cœur par une bonne vie et par la prière. » A votre exemple, je veux aussi m'élever vers ces régions supérieures où vivent les âmes détachées de la terre, les âmes qui vous servent et qui vous aiment. Donnez donc à mon cœur les ailes de l'amour, et vous-même guidez mon vol vers les sommets de la perfection.

HISTOIRE

Une jeune personne enterrée vivante.

La jeune personne dont nous parlons s'appelait Juliette, et était placée en qualité de femme de chambre auprès d'une duchesse. Sans avoir entièrement perdu la foi, elle se plaisait, à l'exemple de sa maîtresse, à tourner en ridicule les cérémonies et les mystères de notre sainte religion. Elle se figurait qu'en agissant ainsi, on la prendrait pour une femme d'esprit et de courage, comme s'il y avait de l'esprit et du courage à se moquer de Dieu et des saints.

(1) S. Bern. Quid sit pietas, quæris ? Vacare consideration.
(2) S. Bern., *de Aq.*, p. 118.

Un jour on la trouva morte et froide dans son lit. Le médecin fut appelé, constata le décès, et, le lendemain, elle fut enterrée vers les neuf heures du matin. Cependant la malheureuse n'était que tombée en léthargie, et le jour même, sur le soir, ayant repris sa connaissance, quel ne fut pas son étonnement quand elle se vit enveloppée et garrottée dans un drap, sans pouvoir faire aucun mouvement ! Elle s'agite, elle cherche à sortir de sa position ; impossible : elle se sent serrée de tous côtés, et emprisonnée entre quatre planches.

— Où suis-je donc ? s'écrie-t-elle ; m'aurait-on crue morte ? m'aurait-on enterrée ?

Elle appelle, et personne ne répond ; elle écoute, et aucun bruit ne vient frapper son oreille ; elle regarde, et ne voit qu'une nuit noire et affreuse. Elle ne peut plus en douter, elle est dans le tombeau, elle est au cimetière couchée parmi les morts ! C'est là qu'elle va terminer son existence, sans secours, sans consolation, dans une agonie lente et douloureuse !

Cette pensée la glace d'effroi. Mais bientôt une pensée plus terrible encore se présente à son esprit : elle se rappelle les péchés de sa vie passée, ses blasphèmes, ses railleries impies et sacrilèges ; elle voit Dieu près de la juger, l'enfer sur le point de l'engloutir, les démons qui s'apprêtent à la tourmenter ; une sueur froide et abondante lui coule par tout le corps.

— O mon Dieu, s'écrie-t-elle, pardonnez-moi mes péchés ; je m'en repens sincèrement, je voudrais pouvoir les laver de mon sang. Vierge sainte, refuge des pécheurs, asile des malheureux, venez à mon secours, tirez-moi de ce tombeau, arrachez-moi d'entre les morts, et je vous promets de réparer dans les larmes et la pénitence tout le mal que j'ai commis.

La prière rendit un peu de calme à son âme ; mais enfin, épuisée par tous les efforts qu'elle avait faits pour sortir du tombeau, elle perdit de nouveau connaissance.

Cependant Marie avait exaucé sa prière. Le fossoyeur, étant venu à passer près de la tombe de la malheureuse femme de chambre et l'ayant entendue crier et se débattre, se mit en devoir de la déterrer. Il la trouva dans sa bière, la figure ensanglantée, les cheveux épars et tous les linges avec lesquels elle avait été ensevelie, dans le plus grand désordre. Tandis qu'on la dégageait pour s'assurer si elle vivait encore, elle poussa un soupir profond, ouvrit les yeux, fit un effort pour se soulever et s'écria : « O Marie, je vous rends grâces. »

On s'empressa de lui prodiguer tous les soins que réclamait son état, et en quelques jours elle fut presque entièrement rétablie. Elle raconta tout ce qu'elle avait souffert pendant ces longues heures qu'elle venait de passer dans le tombeau ; puis, après avoir partagé entre le fossoyeur et les pauvres le peu d'argent qu'elle avait, elle entra dans un couvent pour y faire pénitence des fautes de sa vie passée et se préparer à paraître au redoutable jugement de Dieu qu'elle avait vu de si près. (Sabatier de Castres.)

ASPIRATION

« Béni soyez-vous, ô mon Dieu, qui trouvez de si puissantes et si saintes inventions pour convertir les pécheurs les plus rebelles et pour triompher de leur infidélité ! Bénie soit la très sainte Vierge, l'avocate des pécheurs, la protectrice des malheureux, la trésorière universelle de tout bien! » (M. Olier, c. xx, p. 362.)

VINGT-DEUXIÈME JOUR

La vie crucifiée.

Tuam ipsius animam pertransibit gladius.
Un glaive de douleur transpercera votre Cœur. (Luc., II, 35.)

PREMIER POINT

La croix est l'école où se forment les âmes consolatrices.

Rien ne rapproche plus étroitement deux amis que la communauté de douleur. On pressent une compassion plus grande, une tendresse plus profonde, une patience plus héroïque, un attachement plus durable, lorsqu'on se confie à un cœur broyé par l'affliction et attendri par les larmes.

Sous le poids accablant de ses tristesses morales, Jésus se tournait instinctivement vers sa Mère; et le Cœur compatissant de Marie tenait toujours en réserve de douces et maternelles consolations pour son Fils bien-aimé. Ces deux cœurs, unis par la croix, étaient, dit un saint (1), comme deux harpes harmonieuses;

(1) S. Grég. de Nysse. Jesu dolente, dolebat et Mater; erant duæ citharæ, quarum unâ sonante, sonat altera.

à tout cri de douleur de Jésus répondait le cri de douleur de Marie.

Cette mission de consolatrice, que la Reine des martyrs a remplie sur cette terre, se perpétue à travers les siècles et s'étend à tout l'univers. Au fond de son âme brisée par des tortures plus douloureuses que la mort même, Marie vit s'éveiller une tendresse surhumaine, un amour sans bornes pour tous les enfants du Christ.

« Notre Reine, dit saint Liguori (1), a un cœur si compatissant qu'elle ne saurait laisser quelqu'un qui la prie sans le consoler. » Et saint Bernard exprime bien le sentiment de tous les chrétiens lorsqu'il rend ce témoignage à Marie : « Quand je me suis trouvé dans l'amertume, j'ai poussé mes cris vers la Mère de mon Dieu et elle m'a exaucé ; j'ai levé les yeux vers elle, et j'ai été consolé. » Dans toutes nos afflictions, allons donc nous jeter, non pas seulement sur les pieds de Marie, mais sur son Cœur si bon et si tendre. L'affligé n'a-t-il pas droit aux consolations de sa mère ? Nous ne quitterons jamais cette compatissante Consolatrice, sans ressentir la douce onction de sa tendresse et de sa miséricorde.

Cette mission de consolatrice, qui est la gloire de Marie, est parfois accordée à d'autres âmes qui deviennent les instruments des divines miséricordes ; c'est la mission du prêtre, de l'ami, de la mère de famille. Pour préparer ces âmes à leur mission, la Providence sème parfois sur le chemin bien des épines, elle multiplie les douleurs, car, dit un poète (2) :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

(1) *Œuv. asc.*, t. VII, p. 22.
(2) Alfred de Musset.

Et encore :

Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin de pleurs.

L'âme, après avoir été crucifiée, remplit plus facilement sa mission, elle est comme un aimant qui attire, comme un arbre sacré près duquel viennent s'abriter les cœurs souffrants, comme une source qui tient en réserve les eaux de la consolation.

Que d'âmes pourraient faire rayonner le bonheur autour d'elles et qui, pour sauvegarder la prétendue dignité de leur vie, marchandent les plus misérables joies et n'ont même pas un attendrissement lorsque leur égoïsme fait verser un torrent de larmes! Pour briser cet égoïsme, il faut la croix. Oui, vienne un jour une épreuve terrible, et les larmes attendriront ce cœur plus dur que le rocher. La joie rend égoïste, l'épreuve rend compatissant.

O Reine des martyrs, placez toujours sur mon chemin de ces âmes, sœurs de mon âme, de ces âmes amies qui sachent compatir à mes tristesses et les consoler; mais, avant tout, soyez vous-même la douce et tendre consolatrice de mon cœur affligé; vous seule, ô Marie, pouvez découvrir la profondeur de mes blessures, les déchirements, les angoisses, les tortures de ma vie; vous seule saurez les guérir, vous seule saurez me soutenir; je vous choisis donc comme ma Consolatrice.

DEUXIÈME POINT

La croix est la voie royale où se forment les grandes et saintes âmes.

Dans cette vallée de larmes, nous gémissons et nous pleurons (1). Ces gémissements et ces pleurs sont le partage de tous les hommes sur la terre d'exil. Notre-Seigneur, par sa croix, a tracé la seule et unique voie qui monte au ciel, la voie douloureuse. Marie a suivi son Fils sur le chemin du martyre ; sa vie, comme la vie de Jésus, a été un long crucifiement, un martyre de chaque jour, en un mot sa vie a été perpétuellement crucifiée. L'épreuve est une marque de grandeur (2). « Le génie oblige, la naissance et la fortune aussi ; et à quoi obligent-ils, si ce n'est à de plus héroïques dévouements? C'est pourquoi, si vous tenez à connaître ce que vaut un homme, mettez-le à l'épreuve, et s'il ne vous rend pas le son du sacrifice détournez la tête et passez, ce n'est pas un homme. »

La souffrance est le mal des grands cœurs. Les âmes étroites ne souffrent jamais ; une goutte d'amertume les remplit ; elles ne donnent pas à la douleur le temps de les pénétrer et de les déchirer. Au contraire les cœurs profonds ne semblent posséder leur vaste capacité que pour verser plus de larmes et contenir plus de douleurs. Cette capacité s'agrandit perpétuellement par de nouvelles épreuves. A la vue de certains chrétiens, brisés par les plus terribles tortures, on se demande comment

(1) *Salve.*
(2) Lacordaire, *Conf. sur l'Epreuve.*

leur cœur n'éclate pas dans un sanglot. Le secret de leur force, c'est la vue de la Croix où est mort Jésus, c'est la vue de la Mère des douleurs.

Par une illusion presque générale, on se figure qu'il est nécessaire de posséder un grand calme pour développer dans son âme toute la splendeur des vertus évangéliques ; c'est une erreur. Est-il une vie plus tourmentée que celle de Marie ? Est-il un cœur de mère déchiré par plus de tortures ? La vertu de cette Mère désolée a grandi dans la proportion de son martyre. « Le malheur et la douleur, dit Bossuet, ajoutent à la grandeur la plus sublime je ne sais quoi d'élevé et de parfait. »

Aimons donc la Croix, si nous aimons Jésus, si nous aimons Marie ; la souffrance nous rendra plus conformes à nos admirables modèles. Aimons la Croix, si nous voulons marcher vers une plus haute perfection : « Jésus-Christ, selon la belle expression de sainte Chantal, ébauche les saints sur le Thabor, et il les perfectionne sur le Calvaire. » Une pieuse servante de Marie (1) disait : « Pour les grandes âmes, le Thabor est sur le Calvaire. » Allons donc plus loin ; désirons la Croix. « Le malheur est un marchepied pour nous élever vers le ciel (2). » La souffrance crée une royauté, elle nous prépare un diadème ; elle est le plus précieux présent de la munificence divine. « Lorsque Dieu, dit saint Chrysostome, donne à quelqu'un la puissance de ressusciter les morts, il lui fait une faveur moins considérable, que lorsqu'il lui accorde de souffrir pour son amour. »

(1) Marie Eustelle, CXLVIII^e *lettre*.
(2) Chateaubriand, *Les Martyrs*.

O Marie, vous avez souffert plus que tous les martyrs, car les tourments qu'ils ont endurés dans leurs corps, vous les avez endurés, et mille fois plus douloureux, dans votre âme si sensible (1). Vous avez suivi courageusement votre Fils dans la voie de la Croix, vous appelez dans cette même voie tous vos enfants ; faites que je comprenne votre appel, faites que j'aime la Croix ; et si parfois je succombe, venez me fortifier et me consoler.

HISTOIRE

Le chapelet chez les anthropophages.

Le R. P. Poupinel, missionnaire chez les Océaniens, décédé en l'année 1884, aimait à raconter le trait suivant.

« Je visitais depuis quelques jours les peuplades les plus sauvages du centre de l'Océanie. Au milieu des forêts inexplorées que je traversais, je me trouvai vers le soir séparé de ma petite caravane. Dans ces régions, la nuit étend ses voiles avec une si grande rapidité qu'au bout d'un instant je me trouvai seul dans l'obscurité la plus complète. J'appelai mes guides de toute la force de mes poumons : ce fut en vain ; les hurlements des bêtes sauvages couvraient ma voix.

« Après plusieurs heures de marche en avant, j'aperçus une lumière à l'horizon. Je m'orientai vers ce point lumineux et bientôt je me trouvai en face d'une hutte

(1) S. Jérôme. Plus quam martyr fuit, nam alii sancti passi sunt in carne, Maria in animâ.

de sauvages, auxquels je demandai l'hospitalité. L'aspect de ces hommes n'avait rien de rassurant. Mais que devenir dans cette forêt ? Contre la dent des bêtes féroces, qui rugissaient autour de moi, il me fallait un refuge.

« Après avoir prié, je me confiai à la Providence. J'acceptai donc dans une cabane voisine un hamac suspendu, ou j'espérais trouver un peu de repos après les accablantes fatigues de la journée. Je fis rapidement ma prière et m'étendis sur ce hamac hospitalier.

« Mes paupières appesanties par le sommeil se fermaient déjà, lorsque je me rappelai que je n'avais pas encore récité mon chapelet. Malgré mon accablement, je saisis mon rosaire, et en commençai la récitation. Ma fatigue était si grande que je pouvais à peine articuler les paroles et rouler les grains sur mes doigts. Bientôt même le chapelet échappa de mes mains et tomba par terre. Le bruit de la chute me réveilla : je me penchai pour chercher mon chapelet. En le retrouvant, grâce à la lumière de la lune qui éclairait mon refuge, je m'aperçus que les grains étaient couverts d'une couleur rouge. En regardant plus attentivement, je crus reconnaître du sang. Effrayé, je saute à terre et remue l'amas de feuilles qui était sous le hamac : au milieu de ces feuilles, je découvre un cadavre qui était à peine refroidi : mon chapelet avait été rougi par le sang humain.

« Je n'avais pas à hésiter : le sort qui m'était réservé m'était assez indiqué. Je passai mon chapelet autour de mon cou, j'écartai les branchages de la cabane, et, rentrant dans la forêt, je m'enfuis, après avoir invoqué la clémence de Marie. J'avais à peine fait quelques pas que j'entendis les cris de fureur et de rage de ces

cannibales qui me poursuivaient. L'obscurité me protégeait et me sauva. Je continuai ma course, et, après une nuit passée dans les transes les plus terribles, j'entendis dans le lointain des décharges multipliées de fusils. C'était le signe de ralliement de mes compagnons. Je pus facilement les rejoindre. Je leur racontai mon aventure, et, plus que jamais, je me promis d'être fidèle à la récitation quotidienne de mon chapelet : sans lui, j'aurais été mangé en rôti par les anthropophages. »

ASPIRATION

« Je vois devant moi des croix de toutes sortes : ma chair en frémit, mais mon cœur les adore. Oui, je vous salue, petites et grandes croix, je vous salue et baise votre pied, indigne de l'honneur de votre ombre. » (S. François de Sales.)

QUATRIÈME SEMAINE

La très sainte Vierge.

A Notre-Dame de Lourdes.

Pour consoler l'âme exilée,
Tu dis ton nom : L'Immaculée !
Mère, ce nom, je le redis,
C'est un parfum du paradis !

E. A.

PLAN

Perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino. (Luc., I, 45.)

1° Les premières splendeurs de l'Immaculée.
2° Le progrès de ces splendeurs.
3° La plénitude de la sainteté.
4° Le couronnement de la sainteté.
5° Le rayonnement de la sainteté.
6° La fécondité de la sainteté.
7° L'imitation de Marie.

« Quiconque imitera la Vierge sera « éclairé et échauffé d'une sainte ardeur « pour la pratique du bien en tout et « toujours. » (Saint Ambroise.)

VINGT-TROISIÈME JOUR

Les premières splendeurs de l'Immaculée.

Quæ est ista quæ ascendit per desertum ?
(Cant., III, 6.)

PREMIER POINT

Dès le premier instant de son existence, Marie était plus élevée en perfection que le plus parfait des saints et le plus élevé des anges.

Un saint docteur de l'Eglise, saint Epiphane (1), faisant le tableau des grandeurs de l'auguste Reine du ciel, s'interrompt et s'écrie : « Misérable que je suis d'oser tenter de rendre par des paroles les éblouissantes splendeurs dont rayonne la Mère de Dieu, les incompréhensibles et formidables prérogatives de ce grand Propitiatoire, où s'est consommé le mystère de réconciliation entre le ciel et la terre ! » Misérable que je suis, pourrais-je dire moi-même avec mille fois plus de raison, d'oser scruter le sanctuaire réservé du Cœur de Marie. Mais, ô Mère, vous me pardonnez mon audace ; mon excuse, c'est mon ardent amour pour vous ; amour qui trouve toute sa joie à redire votre beauté et vos

(1) *Adv. hæres.*, l. III.

splendeurs ; mon excuse, c'est mon désir de vous faire mieux connaître et mieux aimer, car, je le dis dans l'amertume de mon cœur, si l'on ne vous aime pas, c'est que l'on ne vous connaît pas assez, et si moi-même je vous ai si peu aimée jusqu'à ce jour, c'est que j'ignorais la profondeur et l'étendue de vos tendresses de Mère ; mon excuse enfin, c'est ma résolution de n'être ici que l'écho des saints Docteurs de l'Eglise qui tous ont été vos amis de choix, vos confidents et vos panégyristes. Puissé-je seulement ne pas trop refroidir sous ma plume leurs brûlantes ardeurs ! puissé-je être l'écho fidèle de leur doctrine si belle ! Avec de tels guides, j'entre avec joie et confiance dans l'étude de vos premières splendeurs.

Pour comprendre la supériorité et l'excellence des vertus de Marie, il faut procéder par comparaison. Or nous pouvons affirmer sans crainte que, dès le premier instant de son existence, Dieu a donné à la Vierge une si grande abondance de perfections que déjà elle surpassait en sainteté le plus parfait des saints et le plus élevé des anges.

Marie l'a révélé à l'une de ses plus fidèles confidentes, et ces révélations sont autorisées par l'Eglise. « Sachez, dit un jour Marie à sainte Brigitte (1), que mon cœur et mon corps sont plus purs que le soleil, plus transparents que la glace des miroirs. Celui qui me regarde voit les trois personnes de l'adorable Trinité qui ont reposé en moi d'une manière ineffable et m'ont communiqué une telle splendeur que toutes leurs perfections paraissent en moi comme dans un abrégé. »

Les saints, avec les ailes de leur foi, se sont élevés à

(1) *Revel.*, l. I, c. XLII.

la contemplation de ces merveilles du Cœur de Marie, et, avec la profonde intuition de leur amour, ils ont entrevu une partie des mystérieuses grandeurs de la Mère de Dieu. Chacune de leurs paroles devrait être longuement et amoureusement méditée.

« Oh! dit saint Ildephonse (1), s'il nous était donné de pénétrer dans le secret des lumières et des splendeurs qui éclairent et environnent Marie, nos cœurs seraient confondus d'étonnement et d'admiration. » — « La sainteté très pure et la pureté très sainte de son cœur éminemment pieux, dit saint Anselme (2), dépassent d'une incompréhensible hauteur toute sainteté et toute pureté de toute créature. » — « Il y eut, dit saint François de Sales (3), en la Providence éternelle une faveur incomparable pour la Reine des reines, Mère de la belle dilection et toute très uniquement parfaite. » -- « Les plus grands saints, d'après saint Jean Damascène, sont bien petits, vus des hauteurs où plane cette créature céleste. »

Ces paroles si élogieuses ne sont pas de simples exclamations arrachées aux saints par leur amour pour Marie, elles sont l'expression d'une doctrine de la théologie catholique. Saint Thomas nous enseigne qu'il y a une hiérarchie dans les êtres créés (4) : et dans cette hiérarchie une échelle progressive, une gradation constante; depuis le néant jusqu'à Dieu, qui est l'Etre suprême, il y a comme des degrés continus et progressifs de perfection ascendante. Nous pouvons constater ces degrés dans les divers règnes de la nature visible et dans l'étude des âmes. Or, au-dessus de l'homme,

(1) *Serm.* I. *de Ass.*
(2) *De Exc. V.*, c. IX.
(3) *Amour de Dieu*, l. II, c. VII.
(4) *Summa*, P. I^a, q. L, art. 3 et 4.

l'échelle mystérieuse des êtres continue son ascension vers Dieu; ces êtres sont en si grand nombre qu'ils surpassent la multitude des êtres matériels; chacun des anges est à lui seul son espèce, ayant sa perfection spéciale de nature et de grâce qui le distingue des autres anges et le place dans un degré plus élevé dans l'échelle des créatures. Qu'elle doit donc être admirable la beauté du premier des séraphins!

Or, au-dessus de cette hiérarchie angélique, il en est une plus belle encore, c'est celle de la Vierge, qui *à elle seule forme la plus parfaite et la plus complète hiérarchie* (1) : « La sainteté de Marie, au début de son existence, surpassait la sainteté du plus parfait des anges (2). »

Mon cœur, dans son amour filial, ne s'était donc pas trompé en plaçant ma tendre Mère au plus haut des cieux, sur la limite la plus voisine de la Divinité, et je ne suis pas trop hardi en interpellant le séraphin le plus élevé de la sainte hiérarchie et en lui disant (3) : « Séraphin, regarde, et tu verras que tout ce qui est grand est moindre que la Vierge, et que le seul Ouvrier surpasse un tel ouvrage. »

O Reine du ciel, ô ma très sainte Mère, que j'ai de joie de vous savoir si belle et si radieuse! Que j'aime à contempler ces grandeurs qui sont votre partage! Que j'aurai de joie dans le ciel à contempler vos divines splendeurs dans leur complet rayonnement! Oh! laissez toujours sur mon âme un rayon de vos sublimes clartés; ce rayon me ravira, me guidera, me sauvera; c'est

(1) S. Thomas.
(2) Suarez, t, XIX, p. 56; et t. III, p. 286.
(3) S. Ephrem.

la grâce que je vous demande, ô Marie, car vous êtes la splendeur qui dirige ceux qui sont encore dans les ténèbres de l'exil (1).

DEUXIÈME POINT

Dès le premier instant de son existence, Marie à elle seule possédait dans son cœur plus de perfections que tous les saints et tous les anges réunis.

« Si tous les saints, dit saint François de Sales (2), pendant leur vie ont été des lampes ardentes et odoriférantes, combien plus la très sainte Vierge dont la perfection a surpassé celle des saints ! voire même, quand elles seraient toutes assemblées en une, elles ne seraient nullement comparables à la sienne. » Cette pensée ne suffit-elle pas pour nous donner sur la Vierge les plus magnifiques aperçus ? Que l'imagination la plus féconde travaille avec ce seul principe : « Marie est la réunion de toutes les vertus (3) », quels vastes et magnifiques horizons s'ouvrent devant l'esprit ! Quel idéal sublime pourrait reproduire et épuiser les riches poésies, les innombrables magnificences que nous révèle cette vérité : « Marie est le trésor de toute sainteté (4) ? » Par la pensée, je réunis toutes les perfections des prophètes, des patriarches de l'ancienne loi, puis je regarde Marie à son origine et je ne crains pas d'affirmer

(1) S. Germ. de Const., *in Euc. V.* Tu splendor jacentium in tenebris.
(2) *Serm. p. l'Ass.*, t. IV, p. 268.
(3) S. Pierre Damien, c. 1. Conventus omnium virtutum.
(4) S. Jean Damasc., *de Dorm.*

que, « dans ce moment (1), Dieu réunit et renferme en Elle toutes les perfections qu'il avait répandues dans les âmes justes de l'ancienne loi. » Par la pensée, je réunis toutes les vertus des saints formés à l'école de Jésus-Christ ; puis je regarde Marie à son origine et je ne crains pas d'affirmer que, « dès le premier instant de sa conception (2), le Saint-Esprit verse en elle seule et lui communique plus de grâces que n'en possédèrent et n'en possèderont jamais toutes les âmes les plus parfaites et les plus éminentes réunies. » Par la pensée, je monte au ciel, je réunis tous les élus et tous les anges, je devance les heures de l'éternité, je réunis toutes les perfections de tous les anges et de tous les saints et je regarde Marie, et je ne crains pas d'affirmer que « si l'on mettait d'un côté ce Cœur virginal et de l'autre tous les anges et tous les saints ensemble, ce seul Cœur l'emporterait (3). » En un mot, « dans la bienheureuse Marie doit apparaître tout ce qui existe au monde de perfection (4). » — « Que peut-il se concevoir de plus saint que Marie ? se demande saint Chrysostome (5). Ce ne peuvent être ni les prophètes, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les anges, ni les saints, ni les trônes, ni les chérubins, ni les dominations, ni les séraphins ; ni aucune créature visible ou invisible ; rien ne peut être créé ni plus grand ni plus élevé. » — « Toutes les vertus de la vie contemplative et de la vie active sont réunies dans sa sainte âme et ont conspiré ensemble pour faire de Marie la merveille

(1) M. Olier, *Vie int.*, c. II, p. 28.
(2) Id., p. 30.
(3) Boudon, p. 317.
(4) S. Thomas, *in* IV, dist. XXX, q. II, art. 1.
(5) *Apud Metaph.*

et l'étonnement des siècles (1). » D'où nous pouvons conclure que « l'intérieur de Marie est plus pur, plus saint, plus parfait et rend plus d'honneurs et de louanges à Dieu que tout le reste des membres du Christ (2). »

Je vous salue donc avec respect et amour (3), ô Vierge enfant, je vous vénère comme le chef-d'œuvre de Dieu ; j'admire les richesses presqu'infinies que l'Esprit divin a répandues dans le sanctuaire de votre Cœur immaculé ; vous êtes bien le modèle des saints, vous surpassez par la splendeur de vos vertus tous les élus et tous les anges, comme le soleil surpasse par son éclat toutes les étoiles qui l'environnent. « Vous êtes couronnée de plus d'honneur que les chérubins, de plus de sainteté que les séraphins ; vous êtes la plus auguste des créatures (4). » Et cette supériorité de sainteté si éminente était votre privilège au premier instant de votre Immaculée-Conception qui a été votre première et nécessaire splendeur (5).

HISTOIRE

Les photographies de la sainte Vierge.

Les pèlerinages aux sanctuaires de Marie s'accomplissent de nos jours avec un enthousiasme qui édifie

(1) Idiota, *in Contempl. V.*
(2) M. Olier, c. xv, p. 269.
(3) S. Bern., *in « Salve. »* Salve scientiarum scientia sanctarum, Maria, quia sicut sol universa lumina etiam eximia præcellit, sic totam rationalem creaturam post Filium superas splendore virtutis.
(4) S. Ephrem, *de Laud. V.*
(5) Pie IX, *Bulla de Imm. Conc.* Decebat omnino ut perfectissimæ sanctitatis splendoribus ornata fulgeret.

les vrais chrétiens ou qui scandalise les prétendus esprits forts.

Albert, en sa qualité de commis-voyageur, avait parcouru toutes les villes de France et visité en curieux les plus célèbres sanctuaires de Marie. « Ces visites, disait-il, lui avaient fait perdre la foi. » Il répétait cela un jour dans un salon en face d'une de ses parentes, bien connue pour sa grande dévotion envers la Reine du ciel.

— Mais enfin, mon cousin, pourquoi donc ces visites aux sanctuaires de Marie vous ont-elles fait perdre la foi ?

— Oh ! cela est bien simple. J'avais toujours pensé qu'il n'y avait qu'un seul Dieu et qu'une seule Mère de Dieu : et dans mes voyages j'ai vu que chaque sanctuaire possède des statues tout à fait différentes. A Chartres, c'est une statue toute noire. A Issoudun, c'est la Vierge avec un Enfant. A la Salette, c'est une Vierge avec les instruments de la Passion. A Lourdes, c'est une Vierge avec un chapelet. Pas une seule statue ne se ressemble. Ces variations dans le culte sont fâcheuses : elle prouvent que là n'est pas la vérité, car notre curé répète sans cesse que la vérité ne change pas.

— Ecoute, mon ami, je crois pouvoir répondre à tes difficultés. Lorsque tu étais tout petit, ta mère te fit photographier avec ton magnifique petit manteau blanc. Cette photographie, c'est bien toi, n'est-ce pas ?

— Evidemment.

— Plus tard, au lendemain de ta première communion, ta mère te fit photographier dans ta tenue de communiant : ce portrait, c'est encore toi, n'est-ce pas ?

— Bien entendu.

— Plus tard, au régiment, tu t'es fait photographier

dans ton magnifique costume de cuirassier. Ce superbe militaire, c'est encore toi, n'est-ce pas ?

— Evidemment.

— Et maintenant, si tu te faisais photographier avec ta barbe grisonnante, ce portrait ne ressemblerait guère ni au bébé de trois ans, ni au communiant de onze ans, ni au cuirassier de vingt et un ans. Et cependant ce serait encore ton portrait, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas où mène ce raisonnement.

— Alors écoute la fin. La sainte Vierge, tu l'avoueras, est parfaitement libre de se manifester avec le manteau, le vêtement, les insignes qui lui plaisent. Les enfants de la sainte Vierge, qui, ayant tous le même cœur, n'ont pas la même imagination, peuvent également peindre l'image de leur Mère céleste avec des tons variés. Les statues peuvent différer de costumes : mais c'est toujours la même Mère. Désormais donc n'attaque point la religion sur ce point. On te regarderait comme un ignorant : et j'en serais fachée pour toi, mon cher cousin.

Ce raisonnement si simple, qui pourrait résoudre tant de prétendues difficultés, fit réfléchir le cousin, et depuis ce jour il n'a point soulevé la plus petite objection sur le culte de Marie.

ASPIRATION

Bénie soit la sainte et Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie ! (100 jours d'indulgence.)

VINGT-QUATRIÈME JOUR

Le progrès de la sainteté en Marie.

Quam pulchri sunt gressus tui .. Filia Principis! (Cant., vii, 1.)

PREMIER POINT

Le progrès de la sainteté en Marie a été un miracle perpétuel opéré par Dieu.

Le premier degré de grâce en Marie fut plus élevé que le degré de grâce accordé à tous les anges et à tous les saints qui ont existé depuis l'origine du monde et qui existeront jusqu'à la fin des siècles. Les fondements de l'édifice spirituel de la très sainte Vierge ont été jetés sur les saintes montagnes (1); sur ces sommets, sa splendeur est si grande que son premier éclat surpasse tous les rayons de gloire dont brille le séraphin le plus élevé dans la hiérarchie céleste. Voilà la sublime hauteur où nous devons reprendre Marie, pour la suivre dans ses nouveaux progrès de perfection.

O sanctuaire de mon Immaculée Mère, ô Cœur de Marie, ouvrez-vous devant moi, quelque indigne que

(1) *Fundamenta ejus in montibus sanctis.* Ps. lxxxvi, 1.

j'en sois, ouvrez-vous (1); mais auparavant donnez à mon âme plus de pureté; mon regard sera plus perçant et pénétrera plus facilement dans cet Intérieur, où sont renfermées les merveilles les plus éclatantes de la toute-puissance divine!

Les splendeurs de ce Cœur Immaculé ont été longtemps inconnues au monde. Dieu lui-même, tout en exprimant son admiration sur l'Intérieur de Marie, ne voulait point d'abord révéler à la terre ces merveilles cachées (2); cette vue semblait réservée aux élus et aux anges. Mais les saints, qui sont les prédestinés de l'éternité, ont été favorisés dès cette terre de vives lumières, de visions anticipées. Méditons leurs paroles avec amour.

« O Dieu, s'écrie saint Ephrem (3), combien est heureuse cette Vierge dont vous possédez le cœur et l'esprit! Vous habitez en Elle; dans son Cœur, comme dans un saint des saints, vous remplissez les fonctions de souverain prêtre et vous offrez le sacrifice. » Dans ce sanctuaire du Cœur de Marie, dans ce saint des saints plus précieux au jugement de Dieu que toute la terre et que tout le ciel, dans ce magnifique tabernacle qui est le chef-d'œuvre d'amour de l'Esprit divin, s'accomplirent chaque jour de nouveaux miracles et de merveilleuses transformations. La vie de la Vierge n'est pas seulement surnaturelle, elle est le miracle et le prodige de l'ordre surnaturel. Ecoutons les considérations si belles de M. l'abbé Olier, que l'on pourrait

(1) *Aperi mihi..., Immaculata mea.* Cant., v, 2.
(2) *Absque eo quod intrinsecus latet.* Cant., iv, 1.
(3) *Serm.* xii *de Nat. Dom.* O beatam illam, cujus cor et mentem obtines! te illam habitante, teque summo sacerdote, ibidem sacra faciente, in sanctum sanctorum transiit.

appeler l'Apôtre de l'Intérieur de Marie (1). « Dans le mystère adorable de l'Incarnation, Dieu a orné la très sainte Vierge des dons et des beautés les plus magnifiques qui peuvent être communiqués à une simple créature. Le Saint-Esprit est envoyé de Dieu le Père pour commencer ce mystère, en versant dans l'âme de Marie une surabondance de grâces et de dons bien supérieurs à tout ce qu'il y avait déjà répandu. Ce divin Esprit épanche en Elle une plénitude de sainteté digne de la Mère de Dieu. »

Tout a été perfectionné en Marie. La nature et la grâce, dans une mutuelle effusion, ont prodigué leurs plus riches trésors. « Marie fut très parfaite en son âme, afin que la perfection surnaturelle eût un fondement de nature proportionné (2). » Au-dessus de cette nature si belle, Dieu posa l'édifice surnaturel de la sainteté. Dans cet édifice spirituel sont réunies toutes les vertus des saints, et ces vertus brillent d'un éclat qui éclipse toute autre perfection. « Les vertus qui l'enrichissent, dit saint Bernard (3), se trouvent peut-être aussi dans d'autres âmes, mais en Elle ces vertus ont quelque chose de surprenant et d'extraordinaire. » Il y a comme une émulation entre les trois personnes divines pour combler cette auguste Vierge des dons les plus excellents. Dieu le Père la couvre de ses complaisances et l'appelle sa Fille bien-aimée. « Dieu le Fils (4), d'un cœur vraiment filial, prévenant sa Mère en bénédictions de douceur, la préserve, non seulement du péché, comme les anges, mais aussi de tout péril de

(1) Ch. v, p. 76.
(2) Suarez, t. XIX, p. 15.
(3) *De Asc. s.* II.
(4) S. François de Sales, *Amour de Dieu*, l. II, c. VI.

péché et de tous les divertissements et retardements de l'exercice du saint amour. » — « L'Esprit divin lui accorde ses privilèges avec une si grande abondance et une si grande largesse (1), qu'il ne peut en accorder davantage à aucune autre créature, autrement elle deviendrait de la nature même de Dieu. »

Voilà donc la merveille opérée par le Tout-Puissant. Marie est son chef-d'œuvre, et il lui accorde une si grande plénitude d'innocence et de sainteté, que personne, excepté Dieu, ne peut même concevoir dans sa pensée toute la perfection de la très sainte Vierge (2).

O Reine du ciel, que peut-il donc y avoir de plus noble que vous, qui êtes la Mère de Dieu ? Que peut-il y avoir de plus resplendissant que vous, qui avez été choisie par Celui qui est la Splendeur des cieux (3) ? Ah ! au-dessus de vous, j'aperçois mon Jésus, qui est *la Splendeur même de Dieu !* Oh ! en étudiant vos sublimes grandeurs, ô Marie, comme je comprends mieux mon Dieu ! A vous donc, ô mon Seigneur Jésus, mes transports d'admiration et d'amour ! A vous, ô Marie, tout mon cœur, pour que vous le donniez tout entier à Jésus, votre Fils !

(1) S. Bern., *de Nom. Mariæ.*

(2) *Bulla Pii IX de Imm. Conc.* Quapropter illam ita mirifice cumulavit ut ipsa eam innocentiæ et sanctitatis plenitudinem præ se ferret, quam præter Deum nemo assequi cogitando potest.

(3) S. Ambr., *de Virg.*, l. II. Quid nobilius Dei Matre ? Quid spendidius eâ quam Splendor elegit ?

DEUXIÈME POINT

Le progrès de la sainteté en Marie a été secondé par une grande fidélité à correspondre aux grâces privilégiées.

Dès le premier instant de son existence, la Vierge donna son concours à l'œuvre de la grâce ; car aussitôt, par un privilège spécial, elle reçut l'usage de l'intelligence et put ainsi coopérer à sa sanctification par un acte de charité parfaite (1). Cet acte de charité fut le premier degré de sanctification de Marie. Mais comment calculer le nombre des actes de vertu qui se succédèrent dans cette vie si remplie ? La Vierge croissait en grâces plus que de corps ; chacun de ses instants était un nouvel accroissement de perfection (2). « Sa vie ne fut autre chose qu'un passage continuel de vertu en vertu (3). » — « Si l'on eût pu trouver du changement en la très sainte Vierge (4), ce n'était que pour monter toujours d'un degré de perfection à un autre degré plus élevé par la pratique de toutes les vertus. »

Afin d'avoir une plus complète intelligence de ces progrès de Marie, rappelons sur ce point l'enseignement de la théologie catholique. La grâce de la sainteté se double par un nouvel acte dans toute âme qui opère selon l'étendue et la force de cette grâce (5). Or Marie a pleinement correspondu à l'action divine sur elle ;

(1) Suarez, t. XIX, p. 70 ; t. III, p. 286.
(2) S. Thomas. Crescebat enim Puella magis gratiâ quam substantiâ. Totidem momenta, totidem erant gratiarum crementa.
(3) S. François de Sales, *sur l'Ann.*, t. III, p. 245.
(4) Id., *sur la Prés.*, t. IV, p. 366.
(5) Suarez, t. XIX, p. 291.

par conséquent chaque seconde de sa vie a doublé l'immense mesure de sainteté et les innombrables trésors de perfection qu'elle avait acquis dans toute sa vie antérieure (1). Ne touchons-nous pas ici à un abîme de grâces que nulle parole ne saurait exprimer, nul calcul évaluer, nulle intelligence comprendre, si ce n'est Dieu ? « Là, dit saint Ambroise, pas un instant ne fut perdu, car lorsque le corps reposait, il n'y avait jamais de sommeil pour l'âme. » — « Les vertus de la très sainte Vierge étaient, comme celles des esprits bienheureux, exemptes de contradiction et de décadence (2). » — « La sublimité de ses intentions a été si pure (3), qu'elle a donné plus de gloire à Dieu par la moindre de ses actions que tous les saints par leurs actions les plus héroïques ; ce qui fait que pendant son séjour ici-bas elle a acquis un comble si ineffable de grâces et de mérites qu'on compterait plutôt les étoiles du firmament, les gouttes d'eau de la mer et les sables du rivage que ses mérites et ses grâces. » Aussi saint Bonaventure ne craint pas de prononcer ces paroles : « Il y eut en Marie une telle immensité de grâces que cette toute gracieuse Vierge peut en quelque sorte prendre le nom de GRACE. »

Ces incessants progrès de Marie, quoique incompréhensibles, s'expliquent cependant par sa vie d'union avec son Fils, qui était Dieu. « Les yeux de la Vierge, dit saint Cyprien (4), était tellement attachés sur son cher Fils, qu'elle découvrait en lui un trésor infini et toujours renouvelé de toutes sortes de biens. » Marie était donc

(1) Suarez, t. XIX, p. 291.
(2) S. Antonin.
(3) V. Grignon de Montfort, p. 175.
(4) *De Nat. Dom.*

sans cesse à l'école de Jésus, elle a pu étudier de près les divines splendeurs du Cœur sacré de son Fils, elle en a pénétré intimement les saintes ardeurs. Comment, à cette divine école, ne pas faire de rapides progrès dans la sainteté ? Mais il y a plus encore. La parole suivante de l'Apôtre de l'Intérieur de Marie nous donne comme la clef des saintes dispositions qui ont guidé la Vierge à la plus haute perfection. « Jésus-Christ (1), dit-il, rendait sa Mère participante de ses adorations. Marie sentait les dispositions intérieures de son Fils et elle les avait communes avec lui. »

O Reine du ciel, combien sont admirables vos progrès dans la sainteté (2) ! Combien sont ravissantes les beautés de votre Intérieur ! « L'éclat de vos vertus (3), qui sont les pierres précieuses de l'âme, attira sur vous les regards de la cour céleste. » Cet éclat attira les regards de complaisance de Dieu lui-même. Comment donc ne ravirait-il pas tous les cœurs qui vous connaissent et qui vous aiment ? « O grandeur inconcevable de Marie (4), ô sainteté ineffable, tu me ravis, tu m'arraches les larmes des yeux, tu m'ôtes la parole du cœur, la pensée de l'esprit, je te révère et ne puis plus. »

HISTOIRE

Le soldat, l'orphelin et la Vierge.

A Metz, un pauvre petit enfant était assis seul au coin d'une rue ; il pleurait et se désolait. Un brave

(1) M. Olier, c. v, p. 82.
(2) *Quam pulchri sunt gressus tui..., Filia Principis !* Cant., VII,1.
(3) S. Bernard.
(4) M. Olier, *Vie int.*, p. 84.

militaire, au cœur bon et généreux, voit cet enfant. Il s'avance.

— Tu pleures, mon enfant. Qu'as-tu ?

— Oh ! je suis bien malheureux.

— Quel âge as-tu ?

— Neuf ans.

— Et où sont tes parents ?

— Il y a deux jours j'ai perdu mon père et ma mère.

— Dis-tu bien vrai ?

— Oh ! oui. Ecrivez à M. le curé de mon endroit ; il vous le dira.

— Viens, mon petit garçon.

Et le brave soldat le conduit dans une auberge honnête, paie d'avance et dit : « Gardez-moi cet enfant ; ayez-en soin. »

Il écrit au curé qui lui répond : « Hélas ! ce n'est que trop vrai !... Envoyez-le nous ; peut-être que quelque âme charitable se chargera de ce petit orphelin. »

Le militaire répond : « Non, monsieur le curé, je lui servirai de père et de mère. »

Chose admirable ! Comme il était à la fin de son premier service, il s'engage le même jour, il porte de l'argent au Supérieur d'une maison d'éducation. « Monsieur, gardez cet enfant, élevez-le bien, ayez-en soin ; c'est mon fils adoptif. Voilà 1.800 francs. Pendant six années, cette somme pourra lui procurer une bonne éducation. Ayez soin de son âme et j'aurai soin de son corps. »

L'enfant est reçu. Le bon militaire s'en va aux pieds de Marie : « Sainte Vierge, lui dit-il, veillez sur cet enfant. Je vous le consacre et je vous le donne, moitié à vous, moitié à moi. »

Au bout d'un an, il vint voir son cher enfant..... Le

Supérieur lui dit : « Reprenez-le, il n'a pas répondu à vos vues !..... »

Le brave militaire réfléchit ; les larmes aux yeux, il répondit : « Monsieur le supérieur, gardez-le encore six mois. Oui, j'espère qu'il reviendra à de meilleurs sentiments. Je vous en supplie ! essayez..... Quelque chose me dit que le bon Dieu aura pitié de lui et de moi. Puis je vais retrouver la sainte Vierge. »

Il va, en effet, s'agenouiller devant l'autel de Marie, mais, dans sa brusque et admirable foi, il dit à Marie, comme il aurait dit à sa mère : « Mais, Sainte Vierge, je vous l'avais abandonné, mon enfant..... Il était aussi bien à vous qu'à moi..... Mais je vous avais dit de veiller sur lui... Sainte Vierge, mais vous n'y pensez pas..... Je me suis vendu pour lui..... Et vous ne voudriez rien faire !..... Je vous avertis, Sainte Vierge, que je vous abandonne, ou, du moins, je ne vous demande plus rien..... Allons, bonne Mère, j'espère que vous allez protéger, cette fois, mon enfant. Je vous aimerai toujours ; je vous prierai toujours. »

Quelle foi ! Quelle admirable foi ! Au bout d'un an, le pauvre enfant était le modèle de tout l'établissement. Plus tard il eut le bonheur de se faire prêtre, et il devint le modèle de ses confrères.

ASPIRATION

O ma Souveraine ! ô ma Mère ! souvenez-vous que je vous appartiens. Gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété. (40 jours d'indulgence.)

VINGT-CINQUIÈME JOUR

La plénitude de la sainteté.

Ave, gratia plena.
(Luc., I, 28.)

PREMIER POINT

La plénitude de sainteté en Marie était nécessaire à sa plénitude de dignité.

Les merveilleux progrès de Marie dans la voie de la sainteté étaient une préparation nécessaire à la haute dignité pour laquelle Dieu l'avait choisie (1). S'il est un principe certain, c'est que la grâce est donnée en rapport avec la vocation (2). Or la dignité la plus élevée, qui puisse être accordée à une pure créature, c'est celle de la Maternité divine (3). Cette dignité établit en effet une union si étroite avec Dieu, qu'on ne peut en concevoir une plus intime (4). La maternité divine, c'est donc le point culminant de la

(1) I Paral., XXIX, 1 ; — Gen., XXIV, 44.
(2) S. Thomas. Unicuique datur gratia secundum id ad quod eligitur.
(3) Id. Status maternitatis Dei, supremus status qui purœ creaturæ conferri potuit.
(4) Id. Maternitas Dei, suprema unio cum personâ infinitâ.

gloire, c'est le dernier degré de la grandeur, c'est une dignité en quelque sorte infinie (1) : c'est la plus haute faveur que le Tout-Puissant puisse communiquer à une créature (2).

A cette plénitude de dignité, il fallait une plénitude de grâce (3). *Cette faveur était de convenance, Dieu pouvait l'accorder, donc il l'a fait.* Ce raisonnement célèbre d'un zélé défenseur de l'Immaculée-Conception se fonde sur la notion de grandeur attachée à la maternité divine : on peut le répéter quand il s'agit de tous les privilèges de la Reine du ciel : lorsque Dieu a pu lui accorder une faveur, nous pouvons affirmer qu'il l'a fait (4). « Marie est Mère de Dieu, dit saint Bernard (5), voilà le privilège qui est en même temps la source et la mesure de toutes les perfections qui se rencontrent en Marie. »

Aussi le jour de l'Incarnation se fixe au jour où l'envoyé céleste peut dire à la Vierge en la saluant : *Ave, gratia plena : je vous salue, pleine de grâce.* Marie n'a point mérité absolument le mystère de l'Incarnation. L'on peut dire cependant que la sainteté de sa vie a en quelque sorte hâté cet heureux jour.

Mais comment décrire cette plénitude de grâces en Marie ? Je réponds hardiment avec saint Augustin :

(1) S. Bern., *super « Missus. »* Summum dedit Mariæ, scilicet Dei maternitatem. — Suarez. Maternitas Dei est dignitas suo genere infinita.

(2) S. Bern., *de Laud. B. M.* Maternitas Dei, maxima gratia puræ creaturæ conferibilis.

(3) S. Bernardin, *de Laud. M.* Ut esset Mater Dei, debuit elevari ad quamdam æqualitatem divinam, per infinitatem gratiarum et perfectionum.

(4) Duns Scot, dit « le Docteur Subtil. » Decuit, potuit, ergo fecit.

(5) *In Signum.*

« La Vierge elle-même ne pourrait nous expliquer entièrement ces merveilleux trésors qu'elle renferme dans son Cœur (1). » Dieu seul voit toute la perfection de Marie (2), il s'est réservé cette connaissance, il nous manifestera ce chef-d'œuvre dans les extases de l'éternité.

Auguste Mère de Dieu, vous êtes la plus parfaite image de la divinité, vous êtes le tableau le plus parfait qui soit sorti des mains du divin Ouvrier (3) ; « vous êtes l'abrégé des incompréhensibles perfections de Dieu (4) » ; vous êtes le trésor où se trouve toute sainteté, toute justice, toute piété et toute perfection (5) : répandez sur nous cette plénitude et cette surabondance de grâces, ou plutôt plongez nos cœurs dans cet océan divin.

DEUXIÈME POINT

La plénitude de sainteté en Marie a été en rapport avec sa plénitude de dignité.

« Quoique Marie n'eût point, dès sa première sanctification, le titre de Mère de Dieu, dit saint Thomas, elle en avait cependant la nomination au ciel et elle y était préparée par une plénitude de grâces. »

(1) *In « Magnificat. »* Audacter pronuntio quod nec ipsa plane explicare poteret quod capere potuit.

(2) S. Bernardin, *pro fest. V. s.* IV. Tanta fuit perfectio Virginis ut soli Deo cognoscenda reservetur.

(3) S. Antonin, *in Ps.* XLIV. Perfectissima Dei imago, ab ipso Deo, summâ arte et singulari providentiâ depicta.

(4) S. André de Crète, *de Ass. s.* II.

(5) S. Pierre Damien, *in Nat. V.* Quid sanctitatis, quid justitiæ, quid religionis, quid perfectionis, huic singulari Virgini deesse potuit quæ divinæ gratiæ charismate plena fuit ?

Il est impossible de faire une peinture exacte et complète de cette surabondance de mérites et de perfections. Les plus éloquents docteurs avouent leur impuissance à ce sujet. Toutefois ils nous ont laissé d'ingénieuses comparaisons, de hautes pensées, dont la méditation suffit à notre ravissement.

Le Cœur de Marie, nous disent-ils, c'est le sanctuaire le plus auguste des grâces divines (1); c'est la maison de plaisance que le céleste Epoux a ornée et embellie de tous ses dons (2); c'est le paradis des richesses éternelles (3). « Dans le Cœur de Marie, dit saint Bernard (4), sont les sept dons de l'Esprit de Dieu, dans ce cœur ont été versés sans mesure tous les trésors divins, car, ô Marie, le Saint-Esprit a mis en vous toutes ses complaisances. » — « O merveille des merveilles (5)! tout ce que Jésus-Christ opèrera, depuis la formation de l'Eglise jusqu'au jour du jugement, il l'a formé dans sa Mère, et plus parfaitement, plus hautement, plus saintement, plus divinement, qu'il ne l'aura formé dans toute l'étendue des chrétiens, dans tout le cours des siècles. »

Saint Bernard a résumé toute la tradition sur ce point par cette parole, qui est devenue comme un principe dans le culte de la Reine du ciel : « Dieu, dit-il, a placé en Marie la plénitude de tous les biens (6). » Que l'on réunisse donc toutes les perfections, qui ont été accordées successivement à tous les saints, cette somme

(1) S. André de Jér., *de Dom.*
(2) S. Pierre Damien.
(3) S. Basile de Séleucie.
(4) *Paneg. de B. V.*
(5) M. Olier, *Vie int.*, p. 242.
(6) *In Nat. V.* Deus omnium honorum plenitudinem posuit in Mariâ.

immense de richesses ne sera rien auprès de la plénitude de sainteté de Marie (1).

« O ma divine Mère (2), quelle admirable communion que celle que Jésus fait à votre âme de son esprit, de sa vie et de ses vertus ! Il semble que vous n'êtes qu'un avec Jésus, tant il est en vous et vous consomme en lui ! » Ah ! malgré mon indignité, admettez-moi, ô Jésus, et vous aussi, ô Marie, dans votre sainte amitié : près de vous, je deviendrai facilement un saint.

HISTOIRE

La statuette mutilée.

Le lieutenant X*** était depuis plus d'une année au Sénégal, lorsqu'il reçut de sa sœur une lettre pleine des plus tendres sentiments d'amitié, mais dont la lecture lui brisa le cœur. N'ayant plus ni père ni mère, il avait reporté toute son affection sur sa chère Louise. Or cette sœur lui adressait une lettre d'adieu éternel : elle lui annonçait qu'elle entrait au Carmel et qu'il ne la reverrait plus ici-bas. Ce coup inattendu le frappait à l'endroit le plus sensible.

Sa sœur lui envoyait en même temps une petite statuette en ivoire, représentant la Vierge Immaculée. « C'est en priant chaque jour aux pieds de ma petite Statue, écrivait-elle, que j'ai reçu la grâce de ma sainte vocation : avant de m'en séparer, j'ai déposé sur ses

(1) S. Jérôme, *de Ass.* Cæteris per partes præstatur; in Mariam vero totius gratiæ, quæ in Christo est, plenitudo venit.

(2) M. Olier, *Vie int.*, c. xx, p. 367.

pieds un dernier baiser, c'est le dernier que je t'envoie; garde cette statue qui m'est bien chère ; j'ai la confiance que la sainte Vierge nous réunira plus tard au ciel. »

Ce jeune lieutenant avait reçu une éducation chrétienne ; mais depuis dix ans, au milieu des entraînements de la vie militaire, il avait cessé toute pratique religieuse. Devant la détermination de sa sœur, il s'emporta en blasphèmes, en imprécations ; sa fureur était effrayante et tenait du désespoir.

Il aperçoit alors la petite statue, qui lui était envoyée, il la prend, et, dans un accès de colère, il la jette violemment sur le sol. La statuette d'ivoire résista au choc, la main droite seule fut brisée. Après ce premier mouvement de fureur irréfléchie, il se calma, versa des larmes comme un enfant; puis, voyant à terre la statue, seul témoin de son impiété, il la ramassa et s'aperçut alors que la main droite était brisée. Cette vue fut pour son cœur comme un coup de poignard. Il se reprocha d'avoir mutilé ce souvenir, le dernier souvenir de sa sœur bien-aimée ; puis se reprocha comme une profanation d'avoir jeté à terre la statue vénérée de Celle qu'il se rappelait avoir priée avec confiance sur les genoux de sa mère.

Cet acte d'impiété se grava si profondément dans sa conscience que, le jour et la nuit, il lui semblait entendre une voix accusatrice. Il essaya d'effacer cette impression. Ce fut en vain. Il tenta de s'étourdir dans de nouveaux plaisirs; mais lorsqu'il rentrait dans sa demeure, malgré lui, son regard se reportait vers le lieu où il avait caché la statuette de l'Immaculée. Ce tourment intérieur lui devint si insupportable, qu'un jour il s'en ouvrit à son aumônier. Après le récit de la profanation, l'aumônier lui dit :

— Avez-vous fait une réparation à la Vierge que vous avez ainsi insultée?

— Je n'y ai jamais pensé.

— Alors faites cette réparation, vous retrouverez la paix.

Dès le jour même, il mit dans sa chambre la petite statue à la place d'honneur, sur un piédestal orné de tout ce qu'il possédait de plus précieux. Des amis vinrent et plaisantèrent.

— Cette statue est la statue de ma sœur, dit-il; qui l'insulte, m'insulte.

Devant l'attitude résolue du lieutenant, renommé par sa bravoure, les railleries tombèrent. Aujourd'hui la statue mutilée est encore à la place d'honneur; seulement, au lieu d'être au Sénégal, elle est dans le salon de l'un de nos plus illustres généraux de France, bien connu pour ses convictions religieuses.

ASPIRATION

Que le très divin Cœur de Jésus et le Cœur très pur de Marie soient connus, loués, bénis, aimés, servis et glorifiés partout et toujours! (60 jours d'indulgence.)

VINGT-SIXIÈME JOUR

Le couronnement de la sainteté de Marie.

Imposuit duo diademata capiti suo.
Deux diadèmes furent placés sur son front. (I Mach., xi, 13.)

PREMIER POINT

Dieu plaça sur le front de Marie un premier diadème, comme récompense de sa sainte vie.

Toutes les splendeurs qui ont éclaté dans la vie de Marie ont été cachées aux yeux des hommes. L'humble Vierge, qui à elle seule surpassait en perfection tous les mondes, passa sa vie dans le plus profond anéantissement. La terre était le lieu de l'épreuve et du mérite. Le ciel devait être le lieu de la gloire et de la récompense.

Essayons de soulever le voile qui nous cache le solennel triomphe et le magnifique couronnement de la Reine du ciel. Marie souhaitait ardemment l'heure bénie où elle pourrait retrouver son cher Fils. « Elle était comme un globe de feu (1), qui, s'étant agité dans une fournaise, s'échappe enfin avec véhémence d'une prison

(1) S. Laurent Justinien.

trop resserrée pour son activité et monte vers sa sphère sans nulle résistance. » Lorsqu'arriva l'heure bénie de sa mort, l'âme et le corps de Marie, portés sur les ailes des anges, s'élevèrent vers le ciel. « Qui pourra concevoir (1), dit saint Bernard, avec quelle gloire s'est avancée la Reine du monde, avec quelle pieuse affection la multitude des divines légions est venue à sa rencontre, avec quels cantiques elle a été conduite au trône de la royauté, avec quels embrassements elle a été accueillie par son Fils ? Qu'ils furent doux ces baisers qu'elle reçut, avec le salut du bonheur, de la part de Celui qui est assis à la droite de Dieu (2)! » Après avoir salué Jésus, Marie s'appuie sur le bras de ce Fils bien-aimé, et, avec tous ses trésors de grâce, elle fait son entrée triomphale dans le ciel. « Son âme, dit saint François de Sales, est tant parfumée de dons spirituels que le ciel, hors la personne de son Fils, n'a rien de comparable. La Vierge, montant au ciel, y porte tant d'or de charité, tant de parfums de dévotion et de vertus, tant de pierres précieuses de patience et de souffrance, qu'on peut bien dire que jamais on n'en porta tant au ciel. » La récompense céleste de Marie fut proportionnée à ses mérites (3). Ses richesses spirituelles surpassaient les trésors de toute la cour céleste, elle fut donc élevée sur le premier trône du paradis, sur le siège le plus voisin de la divinité (4). » La divine Marie, dit saint Bernard, est si près

(1) *In Ass. s.* I, *hom.* p. 190.

(2) *Pour l'Ann.*, t. IV, p. 252.

(3) S. Ildephonse, *s.* II *de Ass.* Sicut est incomparabile quod gessit, ita et inæstimabile præmium.

(4) S. Grég., pape, l. I *Reg.* Meritorum verticem supra omnes angelorum choros, usque ad solium Deitatis erexit. Mons quippe in vertice montium fuit, quia altitudo Mariæ supra omnes sanctos refulsit.

de Dieu, sa sainteté est si éclatante, elle est élevée si haut que, l'union personnelle à part, il est impossible de trouver une créature plus parfaite et plus digne des dons de Dieu. » Les saints docteurs, résumant tous les titres de Marie à la couronne céleste, lui décernent les éloges les plus magnifiques : ils l'appellent le sanctuaire de la divinité, le complément de la sainte Trinité, le trône de Dieu, la cité de Dieu, le temple de Dieu, l'autel de Dieu, le tabernacle de Dieu, le monde de Dieu, le ciel de Dieu. Quelles sublimes expressions ! bien imparfaites cependant pour nous redire toute la magnificence de la couronne céleste décernée par Dieu lui-même à l'auguste Vierge.

O Reine du ciel, sur votre front je vois une couronne d'or qui porte le cachet de la sainteté (1). Dans cette couronne, j'aperçois toutes vos humiliations glorifiées, tous vos privilèges plus glorifiés encore : couronne de l'innocence immaculée, couronne de virginité (2), couronne de maternité divine, couronne de sainteté, couronne de douleurs, voilà autant de couronnes qui augmentent la splendeur de votre diadème céleste. O Reine des cieux, donnez-moi la grâce de contempler un jour toutes vos gloires et toutes vos magnificences !

(1) *Corona aurea super mitram ejus expressa signo sanctitatis.* Eccli., XLV, 14.

(2) S. Pierre Chrys., *s.* CXLIII. Servavit integritatis coronam.

DEUXIÈME POINT

Dieu plaça sur le front de Marie un second diadème, comme signe de son éternelle royauté sur les saints et sur les anges.

Jésus-Christ, après avoir accordé à sa sainte Mère la couronne due à ses mérites, voulut ajouter un nouvel éclat à sa grandeur et lui donner comme une éternelle investiture, en posant sur son front, pour toute l'éternité, la couronne de Reine du ciel.

Méditons encore les révélations des saints. « La très sainte Vierge elle seule, dit saint Pierre Damien, est au-dessus de toutes les âmes des saints et de tous les chœurs des anges; elle laisse loin derrière elle les mérites et les titres de chacun et de tous; elle efface tellement la gloire de ces esprits qu'ils sont tous à côté d'elle comme s'ils n'étaient pas. » — « Marie, ajoute saint Ephrem, laisse si fort au-dessous d'elle les phalanges du ciel qu'on ne peut même pas songer à les lui comparer; c'est la merveille sans rivale de tout l'univers, la couronne des saints, dont on ne saurait s'approcher, tant elle éblouit. » — « O Vierge, dit saint Anselme (1), lorsque je veux m'appliquer à considérer l'immensité de la grâce et de la gloire qui vous couronnent, ma langue ne sait comment parler, mon esprit ne sait plus penser, parce que l'un et l'autre sont au-dessus de toute pensée et de toute expression. »

En face de ces splendeurs de l'éternelle royauté de Marie, les plus éloquents docteurs eux-mêmes s'épuisent

(1) *De Virg.*

en d'impuissantes descriptions ; sur ce terrain de l'éternité, l'intelligence humaine chancelle, le cœur ne sait plus comprendre ; l'auguste Vierge s'enfonce, pour ainsi dire, dans l'abîme infini de Dieu et disparaît dans des profondeurs incommensurables. Dans le royaume éternel, la Reine du ciel reçoit une dignité presque infinie ; cette expression n'est pas trop hardie ; elle a été pesée par le plus grand maître de la théologie catholique. Que faire donc maintenant ? sinon garder un respectueux silence en face de ces mystères, dont la vue, dans l'éternité, nous causera de si douces et de si ravissantes allégresses ?

O Souveraine des cieux, je vous ai suivie sur les hauts sommets de la nature créée ; je vous ai suivie encore à votre entrée dans l'éternité ; je vous ai vue vous perdre en Dieu, comme ces cèdres du Liban (1), qui ont leurs racines au sommet des montagnes et qui portent au-dessus des nuages leurs têtes illuminées par les feux du soleil ; sur le seuil de l'éternité, je m'arrête ; dans mon admiration je ne sais plus que répéter ce cri d'un saint : « Oh ! que toute créature fasse silence, que toute créature baisse les yeux et ose à peine regarder l'immensité de l'incomparable dignité de la Reine du ciel (2) ? »

(1) *Quasi cedrus exaltata sum.* Eccli., XXIV, 17.
(2) S. Pierre Damien.

HISTOIRE

La petite porte dorée.

(*Récit du R. P. Hermann, des Carmes déchaussés, sur sa propre conversion.*)

Par une nuit d'orage je me trouvai égaré au milieu de hautes montagnes abruptes et sauvages, hantées uniquement par les malfaiteurs. Le seul sentier qui serpentait à travers d'affreux précipices était rendu impraticable par les éclats de rochers que des torrents furieux charriaient vers les abîmes. Je me traînais avec peine sur mes genoux ensanglantés, m'aidant de mes mains. Presque à chaque pas d'épouvantables éclairs, fendant la nue, me montraient le gouffre béant qui, avec un bruit effroyable, dévorait les arbres et les éclats de rochers que le torrent lui lançait. Le fracas du tonnerre venait ajouter à l'horreur de ma situation.

Tremblant de peur et n'en pouvant plus de fatigue, je me réfugiai sous un arbre qui avait résisté jusque-là à l'effort de la tempête. Mais soudain il se lève un vent si furibond qu'il déracine l'arbre et m'emporte avec lui à travers l'espace. Cette chute acheva de me briser et m'ôta tout espoir de salut. Je regrettais de n'avoir pas été écrasé par les rochers qui se détachaient à chaque instant de la montagne.

Tout à coup un sillon de lumière, parti du ciel, me montre, sur la montagne voisine, un enfoncement et dans cet enfoncement une petite porte dorée. Mon courage se ranima, et, l'espérance de trouver secours et refuge me donnant des forces, je me traînai de nouveau à travers les pierres et les broussailles ; mais

je fus bientôt arrêté par le torrent qui séparait les deux montagnes. Au bruit du gouffre qui mugissait à mes pieds, une sombre terreur s'empara de moi : je résolus d'en finir avec la vie.

J'allais me précipiter dans l'abîme, lorsqu'une voix, partie de l'autre côté, me cria : Courage ! Je lève la tête et j'aperçois une belle dame, éclatante de majesté. Courage ! répéta la belle dame, et elle me tendit une chaîne composée d'anneaux de différentes couleurs : les uns avaient la blancheur de l'émail, d'autres semblaient teints de sang et d'autres brillaient de l'éclat de l'or. Je saisis cette mystérieuse chaîne, et au même instant je fus aux pieds de la belle dame. Et la belle dame me prit par la main, et elle me conduisit dans l'enfoncement où se trouvait la petite porte dorée.

Elle frappe, elle appelle. « De grâce, ô mon fils, ayez pitié d'un pauvre voyageur égaré ; donnez-lui un refuge contre la tempête. Il fait si mauvais dehors que, si vous ne lui ouvrez votre demeure, ce pauvre voyageur périra infailliblement. » La petite porte dorée s'ouvrit aussitôt. Nous entrâmes et le bruit de l'orage cessa. Le calme revint dans mon âme et je sentis une main invisible qui me retira mes vêtements souillés et me plongea dans un bain délicieux. Ce bain, non seulement ferma toutes mes blessures, mais encore infiltra en moi une vie nouvelle et rendit à mon âme une jeunesse pleine de fraîcheur. Les parfums qui s'en exhalaient étaient si suaves que je voulus savoir ce que c'était.

Quel ne fut pas mon étonnement lorsque j'aperçus à côté de moi un beau jeune homme, vêtu de pourpre royale, qui tenait ses deux bras étendus sur la piscine ! Chacune de ses mains était percée de profondes

blessures, et de chacune de ces blessures s'écoulaient en abondance des flots de sang. Et je regardais la piscine et je vis que j'étais noyé dans le sang de mon bel hôte. Mais, ce qui me surprit encore davantage, c'est que ce sang répandait sur ma personne une blancheur plus éclatante que celle de la neige et faisait naître en mon âme une tendre reconnaissance pour ce jeune homme qui avait eu pitié de ma misère et de mes douleurs.

Après ce bain, le mystérieux habitant de la grotte me couvrit d'un vêtement magnifique, de même couleur que le sien, et me passa au cou une chaîne étincelante, semblable à celle qui m'avait aidé à traverser le torrent. Puis il me réchauffa d'un feu invisible et pénétrant, et il me fit asseoir à un festin splendide.

Ce festin était servi et présidé en même temps par le beau jeune homme lui-même. Une lumière resplendissante éclairait ce banquet, et pourtant il n'y avait point de lampe ; mais le jeune homme était lui-même la lumière, et de sa face jaillissaient des rayons éblouissants de clarté. J'avais faim, j'avais soif. Il prit du pain, le bénit, et me le présenta en disant : « Mangez ! » Il pressa une coupe contre la blessure qu'il avait à la poitrine et aussitôt cette coupe se remplit d'un vin merveilleux, et, me l'offrant, il me dit : « Buvez ! » Je me jetai altéré sur ce breuvage, affamé sur cette nourriture. Et lorsque j'eus mangé, je reconnus que ce n'était pas du pain que j'avais mangé, mais un aliment précieux et ineffable qui me changeait tout moi-même, qui m'élevait bien au-dessus de la terre, me transformait en un être tout divin et me remplissait de joie, de paix, de consolation, et me donnait un amour indicible pour ce beau jeune homme qui me l'avait préparé. Et je le

regardais et je le vis au dedans de moi-même sur un trône, adoré par des anges, et des chœurs de séraphins balançaient devant sa face des urnes d'or, et des phalanges de chérubins brûlaient devant son trône un encens précieux qui montait jusqu'à lui.

Et puis ce jeune homme me parla, et sa parole était une musique d'une harmonie céleste qui me fit tressaillir et verser des larmes d'amour. Et puis il m'attira à lui, me prit dans ses bras, me pressa contre son cœur, me couvrit de caresses et me berça doucement au son de la suave mélodie qui s'exhalait de ses lèvres ; il appuya ma tête contre son sein, et mon bonheur devint si grand que mon esprit s'arrêta ; et je m'endormis sur le cœur de cet ami si bienfaisant, et je dormis ainsi bien longtemps, et, pendant mon sommeil, il me fit rêver du ciel. Oh ! pour ce rêve je n'ai point de paroles. Enfin, ce jeune homme si généreux, qui m'avait fait goûter une félicité si haute, de son doigt me toucha les yeux, et aussitôt je me réveillai plein d'un amour inextinguible ; et, me prosternant à ses pieds, je lui dis : « Seigneur, je vous rends grâces de la magnifique hospitalité que vous m'avez donnée. Que le Ciel et la terre vous en bénissent ! L'orage est passé, je dois continuer ma route. »

Alors la belle dame qui, pendant tout ce temps, était demeurée à côté de son fils, le contemplant avec amour: « Reste ici, me dit-elle, reste ici.

« — Oui, reste ici, reste ici, répéta le beau jeune homme. Si tu veux, tous les jours, je te baignerai dans mon sang, tous les jours je te réchaufferai de mon feu, je t'éclairerai de ma lumière. Oui, si tu veux demeurer ici, tous les jours je te bercerai dans mes bras, je t'endormirai sur mon cœur et te ferai encore rêver du

Ciel. Que si tu me quittes, prends garde ! L'orage va bientôt recommencer ; qui sait si tu retrouveras la petite porte dorée ! »

« O bon Maître, lui dis-je, puisque vous voulez bien me garder avec vous, que d'autres affrontent ces orages, se traînent dans la fange des chemins. Pour ma part, je reste, je veux vivre ici, j'y veux mourir. Oui, tous les jours je boirai au torrent des chastes voluptés qui coulent de votre Cœur, bon Seigneur, je chanterai votre nom et le nom de votre Mère, et je les bénirai avec les anges. »

ASPIRATION

Doux Cœur de Marie, soyez mon salut (300 jours d'ind.)

VINGT-SEPTIÈME JOUR

Le rayonnement de la sainteté de Marie.

Mulier amicta sole.
(Apoc., xii, 1.)

PREMIER POINT

Le Cœur de Marie est comme un phare dont les rayons éclairent le ciel de notre esprit et purifient l'atmosphère de notre âme.

« Marie, dit saint Bernard (1), est comme une radieuse étoile élevée par une merveilleuse économie de la Providence sur ce grand et vaste Océan du monde, resplendissante de l'éclat de ses mérites, et nous montrant la voie par ses exemples. » Cet astre céleste surpasse par son éclat et son rayonnement la clarté qui jaillit des anges et des saints (2). « L'aspect de Marie illumine tout l'univers et la patrie céleste (3), elle brille d'une lumière d'autant plus éclatante, qu'elle est éclairée par le flambeau virginal. » La sainte Ecriture, inspirée

(1) *Hom.* II *super* « *Missus est.* »
(2) S. Bernardin, *s.* LXI. Tantum differt gloria Virginis a gloriâ omnium beatorum, quantum sol a cæteris luminaribus cœli.
(3) S. Bern., *in Ass. s.* I.

par l'Esprit de Dieu, compare la Vierge à un soleil (1). Son influence dans le monde des âmes ressemble en effet à l'influence du soleil dans le monde visible (2). Toutefois cette comparaison elle-même est imparfaite, car les splendeurs rayonnantes de la Reine du ciel ont plus d'étendue que les clartés du soleil, elles forment une lumière dont la projection s'étend sur tous les siècles, sur toutes les âmes, sur toute la terre, sur toute la cour céleste, sur toute l'éternité (3).

Que nous faut-il donc pour recevoir les rayons qui partent de la Vierge? que nous faut-il pour que la Reine du ciel illumine notre vie, illumine notre présent, illumine la voie de notre avenir? Il nous suffit d'être son dévot serviteur. Ah! puissions-nous toujours marcher sous le rayonnement des clartés de la Vierge! Que la vie chrétienne est belle, quand le cœur, comme un pur cristal, est inondé des lumières de Marie! Que la vie chrétienne est bien éclairée, quand la Reine du ciel, comme une nuée lumineuse, nous guide dans le désert de notre pèlerinage! Que la vie chrétienne est ravissante, lorsque nous savons que la Mère de Dieu est notre directrice! Prenons garde cependant. « La sainte Vierge nous visite souvent par des inspirations et des lumières intérieures qu'elle nous donne pour notre avancement en la perfection, et nous ne voulons pas recevoir ses visites (4). »

« O ma Souveraine bien-aimée (5), dit saint Bernard,

(1) *Electa ut sol.* Cant. VI, 9.

(2) S. Pierre Damien. Perfecta ut sol, quia sicut sol solus orbem illuminat, sic hæc solidiori lumine et angelos et homines illustrat.

(3) S. Epiphane, *de Laud. V.* Omnium regina, sublimior cœlicolis, purior solis radiis et splendoribus, honorabilior Cherubim.

(4) S. François de Sales, t. IV, p. 212.

(5) *In « Salve. »*

guidez-moi dans la vie et ne laissez pas à mon inexpérience le soin de me conduire moi-même, car il faudrait bientôt détruire tout ce que j'aurais édifié. »

Ce rayonnement de lumière qui jaillit de Marie produit un effet encore plus admirable ; il produit autour de la Vierge comme une atmosphère de sainteté, où les âmes reçoivent un air plus pur, plus céleste. Quand on rencontre une âme sainte, à sa vue on éprouve comme une émanation de grâce. « L'aspect du juste, dit saint Ambroise (1), et les rayons qui sortent de ses yeux semblent faire pénétrer la vertu dans le cœur. » Rien n'est en effet expansif et communicatif comme la sainteté.

Ces belles considérations sont encore plus vraies vis-à-vis de Marie. Son aspect produit comme un cercle lumineux dans lequel on respire la vertu. Son aspect remplit l'âme de splendeurs (2). Dans son voisinage, le démon est impuissant. « Ses héroïques vertus la rendent la terreur de tous ses ennemis (3). » Sous les clartés dont Marie inonde les âmes, la vie semble posséder déjà par avance quelque chose du privilège des élus, l'impeccabilité. Oh ! plutôt que de contrister une si sainte et si aimable Mère, quel est donc le vrai serviteur de Marie qui ne donnerait tout son sang ?

O Reine du Ciel, que votre culte est beau, que la connaissance de votre puissante influence sur les âmes inspire de confiance, que la vue de votre sainteté produit de miracles de vertu ! O Vierge si sainte, faites que ma vie se passe sous le rayonnement de votre Cœur

(1) Justi sanat aspectus et ipsi oculorum radii virtutem quamdam videntur infundere.

(2) *Implebit splendoribus animam tuam.* Is., LVIII, 11.

(3) Innocent III.

immaculé ; que je ne perde jamais vos saintes clartés ; plutôt mille fois les épreuves les plus terribles que la diminution de vos lumières ! O Mère ! oui, plutôt que de perdre votre amitié, je préfère voir les croix se multiplier sur mon chemin ; vous ai-je jamais refusé de souffrir ?

DEUXIÈME POINT

Le Cœur de Marie est comme un miroir dont les rayons reflètent la splendeur divine et comme un foyer dont la chaleur échauffe nos âmes.

« Marie, dit saint Thomas (1), est cette femme que saint Jean dans ses visions aperçut au haut des cieux ; le Soleil l'entoure comme d'un manteau ; elle a pour parure le Christ lui-même, qui l'a pénétrée de sa lumière et l'a rendue toute lumineuse ; la Reine du Ciel ne brille pas seulement de ses propres rayons, son éclat est encore rehausssé par les rayons de gloire de son Fils : aussi sa clarté se répand sur toute créature. » Saint Bernard, deux siècles auparavant, avait déjà dit (2) : « Vous êtes, ô Marie, l'image et la véritable expression du Soleil de justice, et vous brillez parmi les milliers d'astres qui sont devant Dieu, parée de votre virginale pureté. » En Marie, il n'y a ni ténèbres,

(1) *In Apoc.*, c. XII. Mulier amicta Sole, id est, ornata Christo, qui seipso ipsam ornavit, decoravit et fecit totam luminosam, non suis radiis tantum, sed et seipso, unde Virginis claritas in alias redundabat.

(2) *Paneg. de B. V., hom.*, p. 217.

ni obscurité, tout est lumineux (1). En toutes choses, son cœur est comme un miroir parfait qui reproduit les vertus du Christ. Les Saints sont aussi des copies de Jésus-Christ, mais des copies incomplètes ; seule la Mère de Jésus a été sa parfaite image (2). C'est Dieu lui-même qui fit de la Vierge une exacte et vivante image de sa divinité (3).

Sur cette terre, cette douce influence des vertus de Marie s'exerça sur tous ceux qui l'approchaient. « Sur tout son corps, dit saint Ambroise (4), brillait le reflet de son âme ; c'était le portrait de la vertu. Aucun acte en elle qui ne fût un enseignement ; elle faisait si bien tout ce que la vertu commande qu'elle semblait moins l'apprendre, qu'en instruire les autres. »

Dans l'éternité, ce rayonnement de la vertu est encore plus éclatant. L'âme de Marie est comme un ciel ; dans ce ciel, rempli de clartés, il y a des astres brillants, ce sont ses vertus (5). Les anges entrent en extase à la vue de ces splendeurs de leur Reine, et eux-mêmes brillent de nouveaux rayons de gloire en reflétant les lumières qui sortent du Cœur glorifié de la Vierge.

Qu'il devrait donc être envié le privilège d'enfant de

(1) S. Bern., *in Signum.* Nihil in eâ non dico tenebrosum, sed saltem obscurum, vel minus lucidum.

(2) S. Thomas de Villen., *de Nativ., c.* III. In omnibus Mater nihil fuit, nisi Filii adumbrata imago, nam et si omnes sancti, prout potuerunt, conati sunt assimilari Christo et eum imitari, nullus tamen ex integro potuit, sed ex parte : sola Mater eum ex omni parte imitata est.

(3) Corn. la Pierre, *in Prov.* VIII. Fecit eam ut ipsa esset imago divinitatis.

(4) *De Virg.*

(5) S. Antonin, l. IV, f. XV, c. IV. Cœlum est Maria, quoad animam totam cœlestem, plenam claritate et sideribus virtutum.

Marie ! N'est-ce pas déjà sur cette terre préluder aux joies de l'Eternité !

O sainte et radieuse Reine du Ciel ! je comprends maintenant que vous êtes la splendeur des âmes justes (1) ; je comprends pourquoi les Saints ont tous été vos dévots serviteurs ; je comprends pourquoi les anges eux-mêmes étudient dans votre Cœur les secrets de la perfection. Aussi désormais la règle de ma vie sera cette parole d'un de vos fervents disciples (2) : « Réjouissez-vous avec Marie, pleurez avec Marie, priez avec Marie, marchez avec Marie, et enfin cherchez Jésus avec Marie. » Avec cette devise comme règle de ma vie, je suis certain de devenir un saint.

HISTOIRE

L'Angelus.

Un jour une pauvre veuve, mère de plusieurs enfants, arrive à une bibliothèque de la Sainte-Famille et commence la conversation en ces termes :

— Monsieur, je ne puis pas payer mon propriétaire : dans trois jours, chassée de ma demeure, je serai sans meubles, sans asile et sans pain.

— Chère bonne dame, combien devez-vous ?

— 135 francs.

— 135 francs ! s'écrie le Directeur en sautant sur sa chaise ; où voulez-vous donc que je trouve cette somme, et cela en trois jours ? Vraiment, je ne puis.

(1) S. Anselme, Hymne *Animarum tu sanctarum Splendor.*
(2) Thomas-à-Kempis. Cum Mariâ gaudete, cum Mariâ dolete, cum Mariâ ambulate, cum Mariâ Jesum quærite.

— Alors, Monsieur, je suis perdue, et mes pauvres enfants qui vont mourir de faim et de froid !....

A ce cri de mère, le Directeur a le cœur déchiré.

— Attendez, dit-il, voici peut-être une inspiration du ciel. Demain, à midi, au son de l'*Angelus*, en quelque endroit que vous soyez, vous et vos enfants, dites l'*Ave Maria* et le *Memorare ;* j'en ferai autant, et nous verrons.

Le lendemain, vers midi, aux approches de l'église, où il allait réciter l'*Angelus* et le *Memorare*, le charitable directeur rencontre un vieil ami de cœur.

— Où vas-tu donc ?

— Je vais demander 135 francs à la sainte Vierge.

— Pour quoi faire ?

— Pour une pauvre femme et ses enfants ; si aujourd'hui je n'ai pas 135 francs, demain les malheureux seront chassés de leur logis : ils seront sans meubles, sans asile et sans pain ; ils mourront de faim et de froid. Adieu, la sainte Vierge m'attend.

— Oui, cours vite, ajoute l'ami en lui serrant la main ; va remercier la sainte Vierge : elle te donne 150 francs. Viens ce soir les chercher chez moi pour tes protégés.

Tout ceci s'était passé entre le premier et le dernier coup de l'*Angelus* de midi, à la porte de la célèbre chapelle de la Vierge de l'église Saint-Sulpice, à Paris.

ASPIRATION

Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie. (100 jours d'indulgence.)

VINGT-HUITIÈME JOUR

La fécondité de la sainteté de Marie.

Ostendit mihi fluvium aquæ vitæ, splendidum quasi crystallum, procedentem de sede Dei et Agni (1).

Je vis un fleuve d'eau vive, limpide comme le cristal, qui sortit du trône de Dieu et de l'Agneau. (Apoc., xxii, 1.)

PREMIER POINT

Le trésor de la sainteté des âmes s'augmente sous l'influence de Marie.

« En vertu d'un décret immuable de la Sagesse éternelle, dit Bossuet, Marie contribuera éternellement à toutes les opérations de la grâce pour le salut des hommes. » La doctrine qui nous présente Marie comme la trésorière et la distributrice de toutes les grâces divines, s'appuie sur des textes innombrables des docteurs de l'Eglise (2). Tout passe par les mains de Marie, selon l'expression de saint Bernard (3). Dieu ne veut pas qu'une seule grâce, qu'une seule bénédiction descende

(1) M. Olier applique ce texte à Marie, p. 272.
(2) S. Lig. *Œuvres asc.* t. VII et t. VIII.
(3) *De laud. M.* Nihil nos habere voluit quod per manus Mariæ non transiret.

du ciel sur la terre, sans passer par les mains de sa Mère. Cette consolante conséquence, qui doit être admise comme un principe certain, est le plus magnifique résumé de la miséricorde de Marie, la preuve la plus irrécusable de son universelle puissance, l'un des plus glorieux degrés de son trône de gloire, l'un de ses droits les mieux établis à notre reconnaissance et à notre amour (1). Il n'y a donc pas, comme le déclarent quelques insensés, un empiètement de la Reine du ciel sur les droits du Roi du ciel. « C'est Dieu lui-même, dit saint Bernard (2), qui a placé en sa sainte Mère la plénitude de tous les trésors célestes, afin que nous puissions reconnaître que toutes les grâces de salut et d'espérance sont un écoulement des trésors de Marie. »

Cette doctrine est d'ailleurs comme le corollaire nécessaire de tous les privilèges accordés à la Vierge. Ces immenses trésors de perfection, ces fleuves de grâce versés par l'Esprit de Dieu dans le cœur de Marie ont fait de ce Cœur comme un réservoir universel, comme un océan dont la plénitude débordante et surabondante doit se répandre sur le ciel et sur la terre pour les inonder (3).

Tous nous voulons avoir notre part à ces trésors de vertu. Adressons-nous donc avec ferveur à la céleste Trésorière (4). « Marie a plus mérité de grâce et de

(1) S. Bern., *de Ass. s.* IV. Nos quidem servuli tui cæteris in virtutibus congaudemus tibi : sed in misericordiâ potius congaudemus nobis ipsis.

(2) *De Aq.* Deus omnium bonorum plenitudinem posuit in Mariâ ut si quid gratiæ, si quid salutis, si quid spei in nobis est, per eam noverimus redundare.

(3) S. Bern., *de Ass. s.* II. Plena sibi, et nobis superplena et superefluens.

(4) Albert le Grand, *in B. V.* Quicumque ergo indiget aliquâ

gloire que tous les anges et tous les saints n'en recevront jamais dans le temps et dans l'éternité. Or Marie désire que nous profitions tous de ses mérites (1). » — « L'étendue de nos désirs sera toujours pour nous la mesure des largesses de Marie (2). »

Le pécheur est pauvre des dons de Dieu ; qu'il se prosterne aux pieds de la Reine du ciel ; le courant céleste de la grâce sera aussitôt rétabli. « Il n'y a qu'à se tenir à ses pieds pour être aussitôt enrichi (3). On ne s'approche point de Dieu en la très sainte Vierge vainement et inutilement. » — « Celui qui embrasse la dévotion à Marie, répétait souvent saint Antoine de Padoue, et qui est fidèle aux pieuses pratiques qu'elle nous présente, a trouvé toutes les grâces et toutes les vertus. »

O Mère céleste, en ce moment mon cœur déborde d'une sainte allégresse. Quoi donc ! vous êtes la Trésorière de Dieu, vous avez reçu tout droit sur toutes les grâces de miséricorde, et vous avez un cœur de Mère... et ce Cœur est mille fois plus tendre que le cœur de la plus tendre des mères !... Que puis-je donc craindre si je vous suis fidèle ? Vous avez acquis d'immenses trésors ; comme une mère prévoyante, vous avez voulu travailler pour enrichir tous vos enfants (4). Je vous présente donc mon cœur avec confiance, faites qu'il soit comme une arche précieuse où se gardent les trésors de Dieu (5).

virtute, postulet instanter a beatâ Virgine et dabitur ei. Ispa nempe est Thesauraria Jesu Christi.

(1) M. Olier, *Vie int.*, c. XIV, p. 261.

(2) Id., p. 263.

(3) Id., c. XIX, p. 343.

(4) *Non soli mihi laboravi, sed omnibus exquirentibus veritatem.* Eccli., XXIV, 47.

(5) S. Aug., *in Ps.* XXXIX. O homo, cor tuum sit arca ubi habitent divitiæ Dei.

DEUXIÈME POINT

Les fleurs de la sainteté naissent et grandissent sous l'influence de Marie.

L'âme de l'homme est comme un champ où le Seigneur jette les semences de la vertu et où il veut récolter des fruits pour l'éternité (1). Cette culture demande le travail du semeur, qui dépose dans le sol les germes précieux ; elle demande la chaleur du soleil, qui échauffe la plante et la fait grandir ; elle demande la vigilance, qui écarte tout ce qui nuirait au parfait développement des fleurs. Or ce travail, cette rosée, cette chaleur, cette vigilance, qui ne voit que tout nous est offert dans la dévotion à Marie ? C'est sous sa douce influence que naissent et grandissent les fleurs de la sainteté.

« Je pare des fleurs de la vertu l'âme de quiconque me prie et me vénère, disait un jour Marie à l'une de ses pieuses servantes (2), et je rends proportionnellement en sainteté la splendeur dont on m'a revêtue. »

La Vierge en effet aime ses serviteurs : et quel peut être l'effet de son amour ? sinon de produire dans leur âme les fleurs de vertu qui se sont épanouies dans son Cœur très saint.

Quelle est donc la beauté des fleurs qui se trouvent dans ce Paradis de la vertu ? Ecoutons saint Bernard : « Vous êtes (3), ô Marie, le Parterre embaumé où le céleste Parfumeur a réuni tous les aromes de la sain-

(1) *Dei agricultura estis.* I Cor., III, 9.
(2) Ste Gertrude, l. IV, c. XLIX.
(3) *Paneg. ad B. V.*

teté, où il se plaît à faire fleurir les belles fleurs de toutes les vertus. »

Saint François d'Assise appelait les fleurs ses petites sœurs. « Il voyait en elles, dit un de ses historiens, un reflet de la Fleur incomparable et divine que Dieu fit épanouir sur la tige de Jessé. »

Ah ! si tous les chrétiens devenaient de vrais et zélés serviteurs de Marie, quel admirable spectacle la terre offrirait aux yeux des hommes ! Que de fleurs odoriférantes, que de suaves parfums, que de fruits précieux pour l'éternité ! Que le monde des âmes serait beau, s'il était le miroir fidèle des vertus de la Vierge ! Ce serait plus que le paradis terrestre, ce ne serait pas encore le paradis éternel, ce serait le PARADIS VIRGINAL.

« Salut donc, ô Marie (1), salut, jardin fermé dont le parfum est la suave odeur du champ fertile, béni par ce même Seigneur dont vous êtes la Mère !

« Salut, Rose immortelle, toujours embaumée ! Votre parfum a tellement charmé le Seigneur qu'il est venu reposer en vous ; devenu fleur lui-même en votre sein, il a embaumé le monde.

« Salut, lis très pur, dont la fleur, qui est JÉSUS-CHRIST, revêt de leurs splendeurs les lis de nos champs !

« Salut, fleur incomparable, nuancée de mille couleurs plus magnifiques les unes que les autres, ornée de l'ensemble de toutes les vertus ! Fleur qui engendrez une autre fleur, semblable en tout à sa Mère, et sur laquelle repose, comme dit l'Ecriture, le Saint-Esprit avec ses sept dons ! »

(1) S. Jean Damascène, *in Corn. a Lapide in Cant.* IV, 12.

LÉGENDE (1)

Les trois charbons et les trois fleurs.

Jésus était encore bien petit ; il avait à peine sept ans. Sa bonne Mère l'aimait beaucoup ; ce cher petit était si beau, si doux, si aimable, si aimant ! Sa petite robe était bien blanche ; jamais une tache ne la souilla. Aussi quand il arrivait ainsi bien blanc, bien propre, toujours aimable, toujours souriant, sa bonne Mère lui tendait les bras, l'attirait avec empressement sur son sein, et elle l'embrassait avec un transport de bonheur. Oh ! comme Marie était alors heureuse !

Le petit Jésus avait deux petits amis ; ils étaient bien sages aussi ; mais lorsqu'ils venaient recevoir les baisers de la bonne Vierge, ils voyaient bien que pour eux les caresses n'étaient pas si tendres, comme pour le petit Jésus. Et, hélas ! les deux petits amis furent un peu jaloux ; ils auraient été si heureux de recevoir des caresses douces comme celles qui étaient accordées au petit Jésus ! Ils se demandèrent ce qu'il fallait faire pour obtenir un plus doux baiser de Marie. « Petit Jésus est toujours bien blanc, bien propre, dit l'un d'eux ; demain soyons comme le petit Jésus, nous aurons des caresses aussi douces. » Le lendemain, ils vinrent bien propres et bien blancs, mais Marie donna encore son plus doux baiser au petit Jésus. Les deux amis reçurent aussi des caresses, mais quelle différence !

(1) « La moindre petite légende catholique a gagné plus de cœurs aux immortelles vérités que toutes les dissertations des philosophes. » De Montalembert, Introd. à *sainte Elisabeth.*

La jalousie, ce si vilain défaut, leur donna un mauvais conseil. « Demain, dit l'un d'eux, le petit Jésus n'aura pas la plus tendre caresse. » Et le méchant, s'approchatn de Jésus, cacha dans les poches de son petit ami trois charbons bien noirs. « Ses mains, se dit-il, se noirciront en touchant ces charbons, puis il frottera ses mains sur son bel habit blanc, il ne sera plus si propre, j'aurai donc la meilleure caresse. »

Le petit Jésus, qui savait tout, car il était Dieu, vit la méchanceté de ses amis et il voulut les corriger de leur jalousie. Le lendemain, avec ses deux amis, il vient trouver sa bonne Mère ; il est aussi blanc, aussi propre, aussi souriant que les jours précédents ; il s'arrête cependant avant de recevoir les caresses de la bonne Vierge ; il met la main dans sa poche, et, ô merveille, à la place d'un charbon tout noir, il tire une rose si belle, si belle, que le paradis n'en produit point de plus merveilleuses. Il met encore la main dans sa poche et il en tire un lis magnifique, la plus beau qui ait paru sur la terre. Enfin il cherche une troisième fois et dans sa main apparaît un bouquet de violettes qui répand les plus suaves parfums. Avec ces fleurs, le petit Jésus fit un beau bouquet et il le présenta à sa Mère. Oh ! la douce caresse et le doux baiser que Marie lui donna !

Et ce jour-là, la bonne Vierge, quoique bien bonne, ne voulait point embrasser les petits jaloux, qui avaient mis les charbons noirs dans les poches de son petit Jésus. Les pauvres petits se mirent à verser des larmes ; ils demandèrent pardon, et la miséricordieuse Mère, sur la demande du petit Jésus, pardonna. Depuis ce jour, jamais la jalousie ne rentra dans leur cœur.

Petits ou grands enfants, qui entendez cette légende,

regardez dans votre cœur ; peut-être y a-t-il de vilains charbons, c'est-à-dire des péchés ; jetez-les bien vite dehors ; à leur place, mettez de belles fleurs, vous recevrez alors les douces caresses de Marie.

ASPIRATION

Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie. (100 jours d'indulgence.)

VINGT-NEUVIÈME JOUR

L'imitation de Marie.

In electis meis mitte radices.
(Eccli., xxiv, 13.)

PREMIER POINT

Marie est un modèle parfait offert à notre imitation.

Chaque chrétien est le peintre et le sculpteur de sa vie (1). Dans le centre de l'âme, il y a comme un atelier divin, où deux maîtres nous donnent par leurs exemples de sublimes leçons ; ces deux Maîtres sont Jésus et Marie : Marie qui nous donne l'initiation, Jésus qui nous modèle sur ses augustes perfections.

L'imitation est l'essence même de la religion (2). Le premier modèle offert à nos cœurs, c'est la bienheureuse Vierge, qui est l'universel exemplaire de toute vertu (3).

Un jour une femme juive, ravie d'entendre Jésus-Christ, s'écrie au milieu de la foule : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté ! » Et Jésus répondit :

(1) S. Grég. de Nysse.
(2) S. Aug. Summa religionis est imitari quod colimus.
(3) S. Th., Op. i. Posita est Virgo ut universale exemplar omnium virtutum.

« Bien plus heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent (1) ! » Par ces paroles, selon l'interprétation des docteurs (2), « Notre-Seigneur, avec une exquise délicatesse, met le sceau de son approbation divine au magnifique éloge donné à son auguste Mère ; il déclare que si Marie était trop heureuse d'être la Mère de la Sagesse incarnée, elle l'était bien plus encore d'en observer invariablement les leçons adorables. »

A l'exemple de Jésus-Christ, les saints docteurs ont proclamé la sainteté suréminente de la Vierge. « O Reine glorieuse, dit le bienheureux archevêque de Candie (3), vous êtes le Livre vivant du Verbe, qui, sans bruit et sans secours humain, a été écrit avec la plume du Saint-Esprit. » — « Il faut regarder Marie, selon saint Ambroise (4), comme la parfaite idée de la vertu et comme l'archétype de la sainteté. »

Mais notre admiration ne doit pas être stérile, nous devons imiter les vertus de notre Mère céleste. « Vivez, dit saint Augustin, de manière à mériter d'être un jour avec Marie. Sans aucun doute, si vous l'aimez, vous souhaiterez d'être éternellement avec Elle ; mais si vous restez ce que vous êtes, vous ne pouvez avoir cette espérance. » — « Courons donc tous à l'odeur de ses parfums et de ses admirables vertus (5), puisqu'elle-même nous y invite et ne cesse de nous dire : *Qui m'aime, me suive.* Allons à elle sur son invitation et apprenons, avec son assistance, la science de l'imiter. »

(1) Luc., XI, 27.
(2) V. Bède, l. IV, c. X, *in Luc.* c. XI.
(3) *De Dorm.*
(4) *De Virg.*, l. II.
(5) S. Bern., *in « Salve. »*

L'imitation est la vraie marque de l'amour (1). « Si vous n'imitez pas Marie, dit le saint Abbé de Clairvaux (2), tous vos hommages seront peu agréés de la Vierge, tous les témoignages de respect, tous les actes les plus parfaits de confiance et d'amour, tous les exercices de dévotion ne vous profiteront guère sans cette imitation. » Ecoutons encore le conseil de saint François de Sales (3) : « Vous devez suivre et imiter la très sainte Vierge, et vous servir d'Elle comme d'un miroir, dans lequel vous vous devez toujours mirer et regarder. »

En Marie, nous trouvons un modèle de toute vertu (4). Les défauts que nous devons corriger, les dangers que nous devons éviter, les règles de conduite que nous devons suivre, tout nous est indiqué dans la dévotion à la Vierge, comme dans un miroir parfait. Elle est donc, après Jésus-Christ, l'exemplaire le plus complet de la sainteté et la règle la plus sûre de toute vertu.

Aucune excuse ne peut nous dispenser de cette imitation. « Vous prétendez, dit saint Bernard (5), que les qualités de la Mère de Dieu sont trop éminentes pour que vous songiez à l'imiter : vos excuses sont frivoles ; car la Reine du ciel a mille perfections que vous pouvez imiter. »

O Vierge très sainte, je ne serais pas digne d'être appelé votre enfant, si je ne reproduisais dans mon

(1) S. Jérôme. Tunc vere amatis, si imitari volueritis quam amatis.

(2) S. Bern., *hom.* II *super* « *Missus est.* »

(3) *Pour la Prés.*, t. IV, p. 396.

(4) S. Ambr., *de Virg.*, l. II. Sit vobis tanquam in imagine descriptâ virginitas vitaque Mariæ, in quâ veluti in speculo refulget species castitatis et forma virtutis. Hinc sumatis exempla vivendi, ubi tanquam in exemplari, quid corrigere, quid fugere, quid tenere debeatis, ostendunt.

(5) *In Signum.*

cœur les vertus de votre cœur : un enfant est le vivant portrait de sa mère (1). Je veux donc mettre toute mon ambition et toute ma joie à peindre vos perfections dans ma vie de chaque jour. « Par l'exemple des vertus admirables que Dieu a mises en vous (2), vous m'encouragez à vous imiter et ainsi vous éclairez la nuit de mon âme. »

DEUXIÈME POINT

L'imitation de Marie renferme l'imitation de Jésus-Christ et y élève nécessairement.

Au fond de toutes les aspirations du cœur humain se trouve la recherche d'un type, d'un modèle, dont l'existence est occupée à retracer les idéales beautés. La moralité de la vie dépend du choix de l'exemplaire. Combien de chrétiens se trompent, sont entraînés par une mensongère illusion, et tombent dans les plus déplorables écarts ! Qui ne sait qu'Augustin, sentant dans son cœur un vide immense, demandait à toutes les créatures une satisfaction à cette aspiration dévorante de son âme, et qu'il ne trouva de repos qu'au jour où il se jeta dans les bras de Jésus ?

Mon Dieu, c'est vous que j'ai toujours cherché et poursuivi dans cette étude de votre sainte Mère. Chaque fois que je découvrais une de ses perfections, je m'élevais plus haut et j'admirais le divin Ouvrier qui avait créé ce Chef-d'œuvre. Chaque fois qu'un acte de

(1) S. Pierre Chrys. Nec dignus est, qui in peccato est, vocari filius tantæ Matris : qui genitricis non facit opera, negat genus.
(2) S. Bern., *paneg. de B. V. hom.*, p. 217.

respect, de confiance ou d'amour s'élançait de mon cœur pour aller au Cœur immaculé de votre Mère, je sentais que je ne m'arrêtais pas là, et que votre Mère me faisait monter jusqu'à votre Cœur Sacré !

Un miracle de transformation s'opère chaque jour dans le culte de la Reine du ciel. C'est par elle que l'on arrive à Jésus. AD JESUM PER MARIAM.

Saint Augustin appelle la très sainte Vierge *le moule de Dieu*. Cette comparaison nous indique les merveilleuses transfigurations que l'amour de Marie opère dans les âmes (1) ; son Cœur immaculé est comme un moule divin, où l'on se forme sur l'image de Jésus-Christ et d'où l'on ne peut sortir sans garder son empreinte sacrée. « Dieu, dit Bossuet, a fait paraître en Marie un Jésus-Christ ébauché, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies. »

Saint François de Sales, qui a conduit tant d'âmes à la plus haute perfection, nous donne le secret de sa direction si éclairée par ces paroles qui sont le résumé de sa longue expérience (2): « Je vous conseille d'être de plus en plus zélée à la dévotion de cette sainte Dame, dont l'intercession est si forte et si favorable aux âmes, que pour moi je l'estime le plus grand appui que nous puissions avoir envers Dieu pour notre avancement en la vraie piété. »

Cette doctrine n'est pas nouvelle. Saint Augustin disait aux chrétiens de son temps : « Les prédestinés, pour être conformes à l'image du Fils de Dieu, sont en ce monde cachés dans le Cœur de la très sainte Vierge,

(1) V. *Traité* du V. Grignon de Montfort, p. 173.
(2) XXXV^e *lettre*, t. VIII, p. 108.

où ils sont nourris et agrandis jusqu'à ce qu'elle les enfante à la gloire. »

Le résumé de toutes les méditations précédentes est donc cette devise : AD JESUM PER MARIAM. Pour connaître, aimer et servir Dieu, et c'est là la seule fin de la vie humaine, il faut connaître, aimer et servir Marie.

« O Vierge sainte, c'est par vous que les hommes sont devenus des anges (1). » C'est par vous que moi-même j'ai pu marcher dans la perfection. C'est par vous que j'ai mieux connu mon Dieu, « car vous êtes le cristal à travers lequel mon regard a pu se reposer sur les splendeurs divines (2). » C'est par vous que j'ai trouvé le repos et la paix. « Mon cœur s'est épanoui sous vos chastes caresses (3). » C'est par vous que j'ai marché dans le chemin des parfaits, qui est le chemin des élus (4). Oh ! ne cessez point votre travail sur mon âme, afin qu'un jour je puisse vous admirer dans la plénitude du bonheur et de la sainteté (5)! AD JESUM PER MARIAM.

HISTOIRE

La conversion sur mer.

Le 12 février de l'année 1700, un navire marchand du Hâvre revenait de Lisbonne, richement chargé, et, après avoir essuyé plusieurs coups de mer dangereux,

(1) S. Epiphane, *adv. Hær.*, l. III.
(2) S. André de Jérusalem, *de Dorm.*
(3) S. Bern., *in « Salve. »*
(4) *In electis meis mitte radices.* Eccli., XXIV, 13.
(5) *In plenitudine sanctâ admirabitur.* Eccli., XXIV, 3.

l'équipage se flattait d'aborder désormais sans obstacles au port d'où il était parti.

Arrivé au cap Finistère, il s'éleva une tempête effroyable, comme il y en a souvent dans ces parages. Le jour commençait à poindre, et l'orage durait encore, tout aussi violent, tout aussi menaçant. Le navire avait perdu tous ses agrès, ses voiles, ses cordages, son gouvernail, sa boussole ; et, envahi par les eaux, il n'offrait plus aux marins et aux passagers qu'un abri trompeur. La mort était imminente : chaque seconde la rapprochait des malheureux, la leur faisait voir, toucher, sentir ; un moment de plus, et tous sont engloutis. « Vouons-nous à Notre-Dame de la Délivrande », s'écrie tout à coup, d'une voix forte et inspirée, un matelot normand.

Cette parole de salut rend le courage à tout le monde ; chacun se découvre, s'agenouille, et, à l'exception du capitaine et de ses deux frères, tous, d'une voix unanime, font vœu d'aller à son sanctuaire la remercier de leur délivrance, si elle daigne venir à leur secours.

Le capitaine Féret et ses deux frères n'étaient cependant pas des impies ; tous trois, au contraire, nourrissaient en leurs âmes des sentiments religieux ; mais, engagés par le malheur de leur naissance dans la secte de Calvin, ils ne pouvaient s'associer à un acte qu'ils traitaient d'idolâtrie. La sainte Mère de Dieu, qu'invoquaient tant de prières ardentes, eut pitié de leur erreur, en faveur de leur bonne foi, et, toute-puissante auprès de son divin Fils, elle obtint de lui, pour ces trois malheureuses brebis égarées, un de ces rayons de la grâce qui pénètrent les cœurs les plus endurcis et triomphent de l'obstination la plus rebelle.

Le capitaine fut le premier qui en ressentit les heu-

reux effets. « Si la Vierge sainte peut nous entendre et nous exaucer, dit-il en se prosternant et en se signant comme les autres, moi aussi, je l'invoque. » Son frère cadet l'imita. Au même moment les vents se turent, les cœurs commencèrent à palpiter d'espérance. Le pont du navire, que les eaux avaient déjà submergé, se releva ; les vagues se calmèrent, et le navire en débris se mit à voguer comme s'il eût eu toutes ses voiles. « O Dame de la Délivrande, sainte Mère de Dieu, auguste Reine du monde, s'écria le second frère, je suis à vous pour toujours. » Le troisième ne s'était pas encore incliné, et comme le capitaine lui reprochait sa dureté :

— Je puis voir dans tout ceci, répondit-il, la bonté de Dieu qui vient à notre aide ; mais je n'y vois pas de motif pour changer la religion de mes pères.

— Ce sont les vôtres qui ont abjuré celle des leurs, dit un passager alors rassuré ; en revenant au catholicisme, que ferez-vous autre chose que de rentrer dans la religion de vos pères ?

— Mais vois donc, malheureux enfant, continua le capitaine.

Et en parlant ainsi, il lui indiquait de la main le haut du mât, seul resté debout. Une douce lumière semblait s'y être reposée et, dans cette auréole, le capitaine, les passagers, tout l'équipage, et le jeune frère lui-même distinguèrent parfaitement la gracieuse et douce figure d'une Vierge aux regards célestes ; elle était debout, tenant dans ses bras un admirable enfant, qui, étendant ses jeunes mains sur l'abîme, semblait lui commander d'apaiser ses fureurs. A la vue d'un tel prodige, toutes les répugnances du jeune frère s'évanouirent, et, tombant à genoux comme les autres,

lui aussi, il tendit ses mains suppliantes vers cette puissante protectrice qui venait ainsi le délivrer d'une double mort, de la mort en ce monde et en l'autre.

Préservé aussi miraculeusement d'un naufrage devenu infaillible sans le secours du ciel, le navire fila avec la vitesse de l'hirondelle, et ne tarda pas à entrer dans le port du Hâvre. Le premier soin des trois frères, restés fidèles à leur promesse, fut d'abjurer l'hérésie qui les avait trop longtemps tenus dans l'erreur, et de se rendre ensuite à la tête de l'équipage au pèlerinage de la Délivrande, dont ce nouveau miracle, ajouté à tant d'autres précédents, augmenta encore la renommée.

(D'Exauvillez.)

ASPIRATION

Jésus, Marie, Joseph, que je meure en paix en votre sainte compagnie. (100 jours d'indulgence.)

TRENTIÈME JOUR

L'influence sociale des vertus de Marie.

Quis novit utrum idcirco ad regnum veneris ut in tali tempore paraveris ?

Qui sait si la couronne royale ne vous a point été donnée afin de nous sauver en ces tristes jours ? (ESTHER, IV, 14.)

PREMIER POINT

Le culte de Marie est un principe de restauration morale.

A toutes les époques de l'histoire, on retrouve sur les lèvres des grands apôtres, qui ont eu la mission de diriger les peuples, le même cri d'alarme en face des progrès de la dépravation. C'est que chaque génération ramène l'éternelle question du cœur avec les tempêtes des passions (1). Il y a eu et il y aura toujours deux grands courants dans l'humanité. Par l'un de ces courants, les cœurs purs remontent vers la Vierge immaculée et vers Jésus-Christ. Par l'autre courant les cœurs pervertis retournent aux abîmes creusés par ce

(1) *Impii quasi mare fervens.* Is., LVII, 20. — S. Aug., *de Verb. Dom. serm.* XV. Unicuique sua cupiditas tempestas est.

chef maudit que Notre-Seigneur a qualifié d'esprit impur.

De nos jours, le cri d'alarme est plus fréquent ; est-il plus motivé ? Est-il un siècle où les hommes, par leur profonde perversité, aient mérité davantage cette flétrissante qualification de l'apôtre de l'Apocalypse : *habebant characterem bestiæ* (1), ils portent au front le caractère de la brute ? Est-il un siècle où l'enfance, aussi vite initiée aux secrets du mal, ait été plus précoce et plus savante dans le crime ; où l'adolescence, brûlée par le feu des passions, se soit livrée à de plus hideux dévergondages ; où la vieillesse, aveuglée et déshonorée par la volupté, ait davantage flétri sa couronne de cheveux blancs dans d'impures jouissances ; où la famille, viciée dans son origine, ait été plus compromise par la désunion et le scandale ; où la société, ébranlée par les secousses des passions révoltées, ait compté plus de victimes de la volupté ? Quelle que soit la solution de ce grave problème, au-dessus de tous ces calculs il y a une vérité qui se dégage, il est un point qui resplendit avec la certitude d'un axiome, c'est que l'enfance, l'adolescence, l'âge mûr, la vieillesse, tous ces éléments qui composent la société n'ont su trouver le chemin de la vertu qu'au jour où ils ont marché dans le sillon tracé par la Vierge Immaculée. D'où l'on peut augurer que Marie sera toujours l'arche du salut, *l'arche de la sanctification* (2), où se refugieront et se sauveront les chrétiens qui voudront échapper au déluge de crimes qui inonde la terre.

(1) Apoc., xvi, 2.
(2) Ps. cxiii, 8.

Marie porte en effet dans son cœur tous les remèdes à nos blessures sociales.

Le crime social (1), c'est l'égoïsme, cette sécheresse de cœur, cette idolâtrie de soi seul, qui voit d'un œil indifférent les ruines morales, préludes des plus terribles catastrophes, pourvu que la discorde ne touche pas aux pierres qui composent l'édifice de son bonheur. Et Marie, c'est la charité, ce ciment des âmes, qui unit, réédifie et raffermit les sociétés. « Saint Paul, dit saint Bernard (2), compte parmi les plus grands crimes des peuples le manque d'affection. Ce crime est loin du Cœur de Marie : qu'il soit aussi loin du cœur de ses enfants. »

Le crime social, c'est l'orgueil, cette fierté, cette prétentieuse suffisance, cette ambition des premières places, causes de tant de froissements et de bouleversements. Et Marie, malgré ses sublimes destinées, c'est la simplicité, c'est le modèle le plus parfait de l'humilité.

Le crime social, c'est le sensualisme, cet amour effréné de toute volupté, qui dessèche jusqu'à la moelle des os et atrophie les nobles aspirations du cœur. Et Marie, c'est la pureté sans tache, sans ombre, toujours radieuse, toujours ravissante et toujours féconde en fruits d'innocence.

Le crime social, c'est la haine du travail, cette plaie profonde, descendue jusqu'aux dernières couches du peuple et qui menace le monde d'un bouleversement inouï dans l'histoire. Et Marie, c'est la modeste ouvrière, donnant l'exemple du travail et nous indiquant le moyen de le sanctifier.

(1) *In novissimis diebus... erunt homines se ipsos amantes,... superbi,... sine affectione,... incontinentes...* II Tim., III, 1, 2, 3.
(2) *Hom.* I, p. 23.

En un mot le monde est l'école de la perversité, et Marie est l'école de la vertu et de la sainteté.

O Vierge sainte, il y a quelques années, un de vos éloquents serviteurs faisait jaillir de son cœur d'apôtre un cri qui remua toute la France ; à la vue des crimes affreux qui, comme une marée montante, menaçaient de tout détruire, sa grande âme cherchait une digue capable d'arrêter ce torrent ; et, se tournant vers le ciel, il s'écriait : *Mon Dieu, donnez-nous des saints* (1).

O Marie, aujourd'hui que le torrent se précipite avec plus de fureur, permettez-moi, quoique indigne, de pousser vers vous un cri encore plus pressant : *O Reine du ciel, donnez-nous des saints*. Car c'est là mon espérance, c'est vous qui nous donnerez ces cœurs d'apôtres qui seront le salut des peuples ; et cette conviction je la puise dans ces paroles prophétiques de l'un de vos plus saints confidents : « Marie (2), dit le vénérable Grignon de Montfort, avec le Saint-Esprit, produira les plus grandes choses qui seront dans les derniers temps ; la formation et l'éducation des grands saints, qui seront sur la fin du monde, lui sont réservés. »

DEUXIÈME POINT

Le culte de Marie est un principe de restauration religieuse.

Un des signes de notre temps, c'est le mouvement religieux des multitudes vers les sanctuaires de pèle-

(1) Lacordaire, qui disait à un ami : « Je suis arrivé aux croyances catholiques par mes croyances sociales. »
(2) *Traité*, § I, p. 22.

rinage ; c'est encore le grand nombre de conversions opérées par la miséricorde de Marie.

De tout temps, il est vrai (1), « c'est sous son patronage que les nations ont embrassé la pénitence. » De tout temps, l'Eglise catholique a uni dans un même concert de reconnaissance et d'amour les noms protecteurs de Jésus et de Marie. « Dix-neuf siècles (2) se sont inclinés et tous les siècles s'inclineront. » Mais notre siècle, que l'on a appelé avec raison le siècle de Marie, présente un caractère plus prononcé de confiance en la Vierge, et, par une conséquence rigoureuse, il présente également un plus complet retour à la vraie foi et aux saines doctrines.

N'est-ce pas là une des grandes gloires de Marie?

L'Eglise est persécutée avec la plus insigne hypocrisie ; et, malgré les fureurs des sectes déchaînées, elle continue sa marche lente et calme vers l'éternité, en s'appuyant sur l'Immaculée.

L'impiété, c'est un lion : elle arrache à l'Eglise ses chers enfants et les emporte pour dévorer leurs âmes. Qui sait si bientôt Marie ne se présentera pas devant ce lion rugissant, et, poussant un cri profond, ne l'arrêtera pas, comme autrefois le cri d'une mère arrêta le lion de Florence ? Ce sera le cri de délivrance.

La franc-maçonnerie, c'est un serpent : elle se glisse dans l'ombre et se redresse lorsqu'elle est sûre de frapper une victime. Mais qui sait si bientôt l'Immaculée, avec ses soixante siècles de victoires, ne viendra pas poser son pied sur la tête maudite de ce serpent? Et elle l'écrasera.

(1) S. Cyrille, *contra Nest.*
(2) L. Veuillot, *Vie de Notre-Seigneur.*

La Révolution, c'est une reine sauvage, terrible en ses colères. Mais qui sait si un jour Marie ne la terrassera pas, et, après lui avoir arraché sa couronne d'ignominie, ne lui donnera pas un diadème de vertus en lui disant : Règne ! Et elle règnera.

Or ce triomphe pacifique de la religion, sous l'étendard de Marie, excite l'enthousiasme et anime le zèle de bien des apôtres. Cette doctrine a ses vaillants champions, ce sont les apôtres des cercles catholiques.

Je te salue donc, ô bannière des cercles catholiques : je te salue avec respect, avec amour et surtout avec espérance. Je salue tes deux emblèmes, le Sacré-Cœur et la Vierge immaculée : le Sacré-Cœur, qui contient ces traits de feu dont notre siècle indifférent a besoin pour tenir en haleine l'inconstance de son amour ; la Vierge immaculée, qui, au-dessus de tant de dégradations morales, apparaît comme la plus douce image de l'innocence et comme l'ancre providentielle de notre salut (1).

Dieu de clémence,
O Dieu vainqueur,
Sauvez Rome et la France,
Au nom du Sacré-Cœur !

Je te salue, ô bannière des cercles catholiques (2), avec tes emblèmes sacrés, qui sont les deux pôles d'espérance de notre patrie. Le Sacré-Cœur de Montmartre est le Calvaire où s'expient les iniquités de la

(1) *Revel. s. Birg.*, l. VI, c. LV. Placuit Deo, quod amici sui pie dubitarent de Conceptione meâ, ut quilibet ostenderet zelum suum, donec veritas claresceret in TEMPORE PRÆORDINATO.

(2) Léon XIII, dans son Encyclique sur le saint Rosaire, indique au monde une source d'espérance, la Vierge, et un moyen puissant de triomphe, les cercles catholiques.

France. Les statues de la Reine de France sont autant de boucliers qui arrêtent les traits de la divine colère.

Vierge, notre espérance,
Etends sur nous ton bras :
Sauve, sauve la France,
Ne l'abandonne pas !

Oui, ô Reine immortelle, vous dont le cœur est toujours jeune, parce qu'il est toujours mère : ô Reine immortelle, vous dont la royauté ne vieillit pas, pitié pour la France, votre fille aînée ; pitié pour ce géant, longtemps le roi du monde, et qui semble supporter difficilement le poids des années. Ce *vieillard de peuple* (1) ne peut mourir, car il se rapproche de Celle dont la puissance est plus terrible qu'une armée rangée en bataille. O Reine céleste, protégez ce peuple au cœur indomptable, souvent révolté contre Dieu, mais cependant toujours confiant en votre miséricorde. Dans sa colère, ce peuple a brisé bien des couronnes ; mais dans son repentir il a multiplié les couronnes sur votre front. Dans sa fureur, il a renversé bien des trônes ; mais au jour de l'expiation il s'est prosterné au pied de votre trône, et, dans sa pénitence, il n'a calculé ni son or, ni son sang ; les chants de ses cantiques et les cris de son amour ont couvert les clameurs de ses sacrilèges impiétés ; il est digne, sous votre protection, de reprendre sa mission séculaire. « O France (2), quel bonheur t'est réservé, si tu restes fidèle à honorer parfaitement la Mère de Dieu ! Mais, malheur à toi, si tu portes dans ton sein des ennemis secrets de sa gloire ! »

(1) Lacordaire.
(2) D'Argentan, t. III, p. 412.

Une grande vérité ressort de tous ces enseignements, c'est que Marie est le trait d'union entre la terre et le ciel, c'est *la relation de l'homme avec Dieu* (1) ; c'est donc par l'influence salutaire de Marie que viendra le salut des nations. Pour animer notre espérance, méditons ces paroles dont l'accent prophétique ne peut être nié (2) : « C'est par la très sainte Vierge que Jésus-Christ est venu au monde, et c'est aussi par Elle qu'il doit régner sur le monde. — La divine Marie (3) a été inconnue jusqu'ici et c'est une des raisons pour lesquelles Jésus-Christ n'est point connu comme il doit l'être. Si donc, comme il est certain, le règne de Jésus-Christ arrive dans ce monde, ce ne sera qu'une suite nécessaire de la connaissance et du règne de la très sainte Vierge, qui l'a mis au monde pour la première fois et le fera éclater la seconde. — A la fin des temps (4), de grandes âmes, pleines de foi et de zèle, seront choisies pour s'opposer aux ennemis de Dieu, qui frémiront de tous côtés, et elles seront singulièrement dévotes à la très sainte Vierge, éclairées par sa lumière, nourries de son lait, conduites par son esprit, soutenues par son bras et gardées sous sa protection. »

(1) *Traité de la vraie dévotion*, par le V. Grignon de Montfort, p. 176.
(2) Id., p. 1, *Introduct.*
(3) Id., p. 7.
(4) Id., p. 29.

HISTOIRE

Un missionnaire sauvé par Marie.

La persécution déchaînée contre nous continue ses ravages. Nos chrétiens sont dans des transes terribles. On nous a chassés de nos établissements. Partout les confrères et nos Sœurs ont courageusement défendu nos postes et bravé bien des dangers pour ne pas abandonner les Œuvres confiées à leurs soins. Ils ne sont partis que forcés dans leurs derniers retranchements et pour ne pas provoquer, par une résistance extrême, des rigueurs et des calamités qui eussent enveloppé les chrétiens dans un malheur commun avec nous.

M. Procacci a dû partir d'une manière un peu plus tragique. Il se trouvait dans le district de Weng-tchou, qu'il évangélise depuis sept ans.

Weng-tchou est un port de mer situé tout près de la province du Fo-kien. Il est donc un peu voisin du théâtre de la guerre. Le canon français y provoque des contre-coups terribles ; la population est agitée comme une mer en tempête. Depuis longtemps circulaient dans les rues les bruits les plus sinistres contre M. Procacci et les chrétiens. On affichait des placards sur les murs de notre résidence et un peu partout pour soulever le peuple, massacrer notre confrère, tuer les néophytes, détruire nos maisons et effacer jusqu'au souvenir de la religion. Ces pièces étaient d'une violence extrême. J'en ai une vingtaine entre les mains, toutes enlevées, à la pointe du jour, par les domestiques de la maison.

Je vous certifie que leur lecture n'est guère rassurante et donne le frisson aux plus braves.

Une de ces feuilles assignait le dimanche, 31 août, pour brûler la résidence et égorger tout le monde qu'on y rencontrerait. Chacun devait être armé d'un coutelas et présent vers midi. Le danger devenait sérieux ; pour ne pas le provoquer davantage et ne pas exposer les chrétiens à un malheur presque certain, M. Procacci leur défendit de venir à la messe le 31 août. A cinq heures, il l'avait célébrée. Tout était tranquille dans la rue, et le missionnaire pensait que cette fois encore il en serait quitte pour la peur. Cependant quelques individus à la mine douteuse, la tresse nouée autour de la tête, commençaient à rôder aux environs et venaient s'asseoir devant notre maison.

Peu à peu leurs rangs grossissaient ; ils finirent par occuper toute la rue. Le péril était imminent. M. Procacci portait sur lui les clefs du tabernacle, prêt à consommer les saintes espèces, au premier signe d'attaque. Soudain des cris s'élèvent, le tumulte augmente : notre confrère se dirige vers la chapelle pour sauver le Saint-Sacrement et se préparer à la mort ; mais un envoyé lui annonce la visite imprévue du Mandarin qui arrive bientôt. Elle était bienveillante et avait pour but de sauver M. Procacci en avertissant le peuple que « lui, Mandarin, avait visité notre maison, en avait examiné de ses propres yeux tous les coins et recoins, sans découvrir aucun object suspect. »

Cet édit du Mandarin apporta un peu de calme et de paix à la situation critique de M. Procacci. Si j'avais écouté mon cœur, je me fusse hâté de le rappeler dans un lieu plus sûr. Mais que seraient devenus les chrétiens, les orphelines, les intérêts de la mission ? Son courage,

sa prudence et sa piété me rassuraient d'ailleurs beaucoup. Il était averti de rester ferme au poste aussi longtemps que possible ; mais, en cas de danger, de sauver sa vie et les personnes avant les établissements.

Malgré les menaces écrites et affichées contre lui, ses inquiétudes étaient moins vives, car les symptômes du danger semblaient de moins en moins imminents. Le 3 octobre, il avait dû traverser toute la ville pour administrer les derniers sacrements à un malade. Dans les rues, on l'avait accueilli comme d'habitude. Les physionomies étaient les mêmes ; rien ne faisait présager l'orage épouvantable du lendemain.

C'était le 4 octobre, samedi soir. La journée s'était écoulée sans incident particulier. Tout était silencieux au dehors. M. Procacci venait de se mettre au lit et se reposait avec une entière assurance, lorsque soudain retentissent des cris sinistres, en même temps que des coups violents ébranlent les portes.

En un clin d'œil, il est sur pied, s'habille à la hâte et descend. Il veut faire avertir les mandarins de venir à son secours, mais on lui répond que déjà les maisons sont en feu. Une grêle de pierres tombe sur le toit ; des milliers de personnes sont dans la rue et cernent la résidence ; on voit s'agiter dans l'air des bâtons, des lances et des fusils. Le danger presse ; déjà les portes cèdent à la violence des coups, la foule se précipite pour entrer, mais deux bons chiens la tiennent un moment en respect et permettent à notre confrère de consommer les saintes espèces. Ce devoir accompli, il fallait fuir ; la maison était envahie ; des hommes furieux demandaient l'Européen et le cherchaient partout. M. Procacci court derrière la maison, pour franchir le mur qui nous séparait des voisins. Il ne peut en

atteindre le sommet. Trois fois il s'élance et trois fois il retombe au pied du mur, épuisé et les jambes ensanglantées. Une dernière fois il se relève, se plaint à LA SAINTE VIERGE de l'abandon où elle le laisse, et tente un suprême effort.

Un vigoureux coup de pied dans le mur qui est creux enfonce une brique ; un autre coup de pied achève l'œuvre. Voilà deux degrés pour escalader le mur et bondir de l'autre côté. Il était temps ; arrivé sur le sommet, M. Procacci voit quatre ou cinq hommes tout près de lui, sur le toit de la maison, où ils répandent de la poudre et du pétrole pour activer l'incendie. Aucun d'eux n'aperçoit notre confrère qui se laisse glisser à terre sans trop de précaution et va demander un asile aux voisins.

(22 octobre 1884, Mgr REYNAU.)

ASPIRATION

O puissante Reine du ciel, régnez sur tous les cœurs par vos aimables vertus !

TRENTE ET UNIÈME JOUR

L'aurore de l'extase.

Introduxit me Rex in cellaria sua, exultabimus et lætabimur in te.

Le Roi du ciel m'a révélé son Sanctuaire de choix, en Lui nous trouverons la joie et l'allégresse. (CANT., I, 3.)

O Vierge très sainte, comme l'abeille qui veut se composer un miel délicieux, comme le joaillier qui choisit ses plus beaux diamants pour les enchâsser dans une riche couronne, comme le peintre qui mélange ses plus magnifiques couleurs pour fixer l'idéal de son cœur, j'ai cherché les fleurs les plus parfumées, les diamants les plus limpides, les couleurs les plus brillantes, pour vous offrir, ô ma tendre Mère, une couronne moins indigne de vous !

Mais, pourquoi ne pas l'avouer ? lorsque je m'efforçais de retracer votre ressemblance aimée, bien des fois la jalousie de ma tendresse a senti du désespoir. Avec les ailes de ma foi et les transports de mon amour, je m'élevais jusqu'à votre Cœur immaculé ; sur ces hauteurs, je m'abandonnais à la douce joie de votre contemplation, et alors il me semblait voir votre main peindre elle-même, sur le miroir de mon âme, l'image de votre virginale beauté. Oh ! comme je tressaillais de

bonheur ! Pourquoi donc suis-je impuissant à dépeindre les admirables splendeurs de votre très saint Cœur ? Pourquoi ne puis-je même pas décrire les glorieuses transfigurations des âmes qui vous aiment ? Du moins, dans mon impuissance, j'ai essayé de mettre, sous l'écorce de ces lettres, ce qui est plus éloquent que l'écriture, le cœur d'un fils, et d'un fils qui sent toutes les fibres de son cœur battre d'amour pour la plus belle et la plus aimable des mères !

L'amour de Marie ! n'est-ce pas le principe de la joie la plus pure ? n'est-ce pas l'avant-goût du ciel ? n'est-ce pas l'aur orede l'extase ?

Pendant ce mois béni, consacré à Marie, que de fois, oubliant les angoisses du présent et les vains bruits de la terre, que de fois je me suis élancé par delà les horizons sans fin, par delà les sphères créées, vers la région de l'extase ! J'enviais à mon ange gardien ces ailes radieuses qui lui permettaient de franchir les célestes portiques et le portaient jusqu'au trône de Marie. Malgré mon éloignement, il me semblait entendre les lointaines harmonies des cieux chantant la grandeur de Jésus, Fils de Marie, et la grandeur de Marie, Mère de Jésus. Malgré mon impuissance à voir de plus près les rayons du Soleil de l'éternité et les splendeurs de la Vierge couronnée du diadème céleste, dans les joyeux élans de mon cœur, dans les angéliques enivrements de mon amour, avec Marie je chantais le cantique de l'extase (1), car *mon âme tressaillait en mon Dieu, mon Sauveur, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo ;* avec Marie, je chantais : *J'ai trouvé*

(1) S. Jérôme appelle le MAGNIFICAT le cantique de l'extase de l'humilité.

celui que mon cœur aime, je le possède, je ne le quitterai point ; avec les chérubins, tout radieux de leur propre gloire et plus radieux encore sous le reflet de la gloire de Marie, je faisais entendre les joyeuses exclamations de mon allégresse et de mon admiration (1) ; avec toute la cour céleste je chantais : Saint, Saint, Saint est le Seigneur ; avec tous les anges, qui forment la garde d'honneur du trône de Marie, je chantais encore : Sainte, Sainte, Sainte est la Vierge, Mère de Dieu (2).

O délicieuse exultation de l'âme, allégresses ineffables, enivrants transports, vous êtes trop près du ciel pour être interprétés par le langage de la terre, vous êtes trop embaumés des parfums éternels pour pouvoir être représentés par ce léger nuage d'encens qui sort d'un cœur d'homme ! O éternité, patrie de l'extase, comme tu devras dilater nos cœurs, pour y verser l'océan des joies angéliques et pour les enivrer à la coupe de tant de gloires !

J'ai donc le droit de le dire : ô saintes visions du cœur, ô premières extases de l'éternité, vous êtes le noviciat du paradis, et je dis encore plus dans le transport de ma reconnaissance, vous avez été mon noviciat dans la voie de la vertu.

Heureux donc si j'ai pu faire comprendre à l'un de mes frères la voie de la contemplation ! Heureux si une de mes paroles, éclairant une seule âme, l'a arrachée à

(1) S. Ephrem, *de Laud. V.* Tu thronum cherubicum divinitatis fulgore superas... Deipara cœlorum virtutes in stuporem convertit. Obstupuerunt omnes angeli, cherubim quoque ac seraphim.

(2) S. Bonav. Te Mariam laudamus : Sancta, Sancta, Sancta Dei Genitrix et Virgo.

la triste servitude des passions pour la jeter dans les bras de la miséricorde ! Plus heureux si quelques pages ont levé le voile qui couvre la beauté du Cœur de Marie ! Trop heureux enfin, si, malgré ma froideur, j'ai pu faire jaillir de mon âme une de ces étincelles d'amour qui échauffe, embrase et entraîne dans la voie ascensionnelle de la vertu, vers cette montagne des élus, où Marie, comme sur un trône, appelle ses serviteurs pour les couronner !

« O Marie (1), quelle doit donc être la joie de vous voir dans la patrie céleste et de vous contempler environnée des chœurs des anges et assise sur le trône de votre royauté, puisque même dans cette vallée de larmes, dans ce séjour de misères, le seul souvenir de votre nom fait goûter à l'âme de si douces et si pures délices ! » J'aimerai donc à me reposer, à me plonger, à me perdre dans les tendresses de votre Cœur. Je sais qu'un acte d'amour de mon cœur d'enfant ira droit au cœur de ma Mère ! Je sais que mon amour ne sera ni rebuté, ni méprisé ! Une douce expérience me l'a révélé, à l'émotion grandissante de mon cœur s'élançant en jets d'amour, vous avez répondu par cette touche profonde, par ce courant céleste, par ce fluide extatique, qui me disait qu'entre votre Cœur et mon cœur, il y avait un cœur à cœur.

Et cependant, ô Marie, qu'ai-je entrevu de vos grandeurs et de vos vertus ? Vous brillez dans le ciel comme un astre qui reflète les splendeurs de Dieu ; vous rayonnez vers Dieu et vers les bienheureux ; à peine projetez-vous quelques lumières vers la terre d'exil. Et encore ce côté inférieur, qui regarde l'humanité,

(1) S. Bernardin de Sienne.

est mêlé d'ombres, il ne se découvre qu'à des âmes privilégiées. Oh ! que n'ai-je donc un cœur plus saint ! mon regard serait plus pur, plus perçant, plus éclairé.

Mais je me rassure : c'est à la suite de vos amis privilégiés que j'ai pénétré dans le sanctuaire de votre Cœur ; c'est avec leurs visions, leurs révélations, leurs paroles inspirées, que j'ai décrit vos splendeurs cachées ; c'est en leur sainte compagnie que j'ai gravi ces degrés de la vertu qui sont les marches de votre trône. Et c'est ma grande joie, ma consolante espérance, de penser que j'ai pu parvenir jusqu'à vos pieds pour les baiser avec respect et amour. O Mère chérie, je veux rester à vos pieds. Comment essayer d'interpréter les lumières qui vous forment une couronne de douze étoiles (1) ! Il me faudrait plus que l'éloquence des docteurs, plus que les ardeurs des séraphins, plus que le langage angélique ; pour décrire ces gloires cachées, il me faudrait votre douce voix, ô la plus tendre, la plus belle, la plus aimable, la plus éloquente et la plus sainte des mères ; mais votre douce voix, c'est le ciel, ce sera l'extase sans fin. Je vous adresse donc cette dernière prière (2) : O Vierge sublime, ô la privilégiée et la bien-aimée de Dieu, ô Reine dont le trône est élevé au-dessus de toutes les hiérarchies angéliques, j'admire vos grandeurs ; mais, aux rayons étincelants de votre diadème céleste, je préfère les doux rayons

(1) Apoc., xii, 1.

(2) S. Bonav. O Virgo inclita, singulariter a Deo electa et super omnes elevata in cœlo ! quam admirabiles, necnon amabiles sunt oculi tui, et illorum radii amœnissimi : illis aspice in nos, allice et trahe : impetra nobis vitæ emendationem, gratiæ augmentationem, et æternæ gloriæ possessionem.

qui partent de vos yeux maternels. O Mère céleste, jetez donc sur vos enfants un de ces regards d'amour qui les ravisse à eux-mêmes et les entraîne à votre suite : donnez-leur ces trois grandes grâces, la réforme du cœur, le progrès dans la vertu et la possession de l'éternelle gloire.

FIN

TABLE DES HISTOIRES

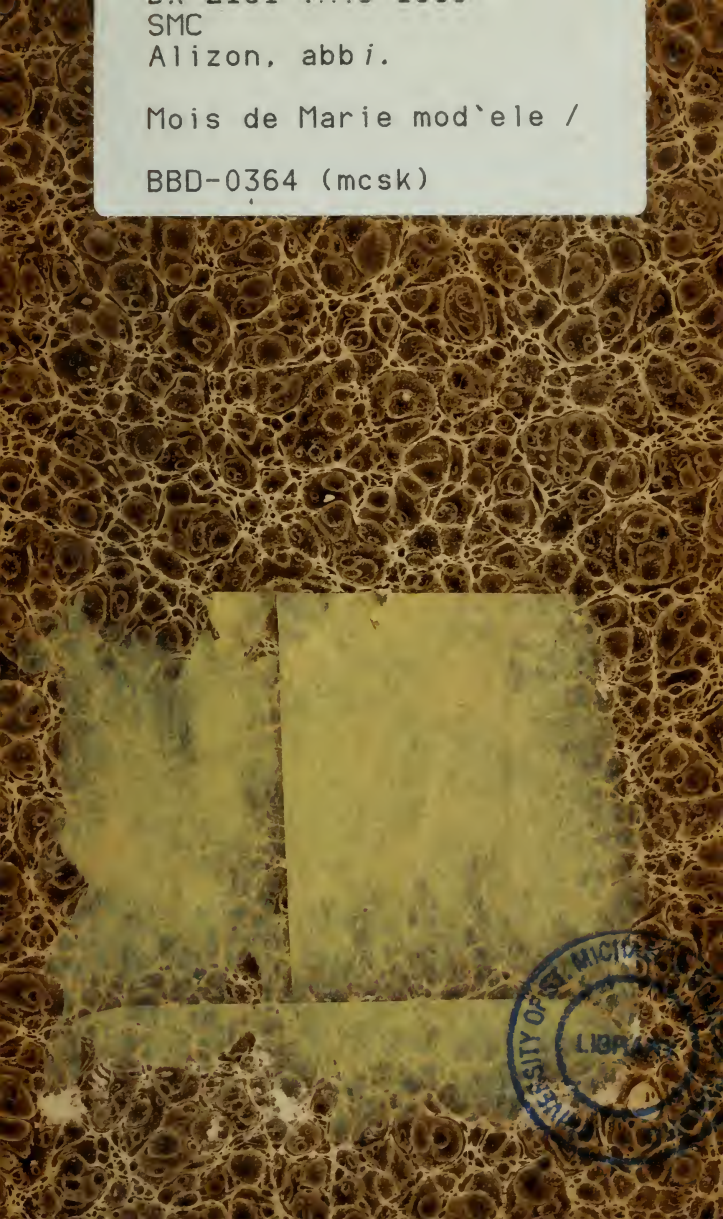
Pages.

1. — Les trois miroirs..... 16
2. — L'engrenage..... 27
3. — Le réveil d'un souvenir..... 39
4. — L'analyse d'une conversion..... 51
5. — Le hasard providentiel..... 61
6. — Le billet sanglant..... 72
7. — Les quatre sapins..... 81
8. — Je suis un honnête homme..... 91
9. — Mon pendu..... 102
10. — Le scapulaire et le revolver..... 110
11. — Le brancardier..... 120
12. — L'amour filial et le rosaire..... 129
13. — La mort subite et le scapulaire..... 136
14. — L'apostolat d'une mourante..... 144
15. — Le vœu de chasteté d'un soldat..... 153
16. — Résolutions de Geneviève..... 163
17. — Un cœur droit..... 171
18. — Le legs d'une aïeule..... 178
19. — Le bouclier invisible..... 187
20. — L'action de grâces..... 197
21. — Une jeune personne enterrée vivante..... 204
22. — Le chapelet chez les anthropophages..... 212
23. — Les photographies de la sainte Vierge..... 223
24. — Le soldat, l'orphelin et la Vierge..... 232

Pages.
25. — La statuette mutilée..... 239
26. — La petite porte dorée..... 247
27. — L'*Angelus*..... 257
28. — Les trois charbons et les trois fleurs..... 264
29. — La conversion sur mer..... 272
30. — Le missionnaire chinois..... 284

Bar-le-Duc Typ. de l'Œuvre de Saint-Paul, L. Philipona et Cᵒ — 1265

SMC
Alizon, abb*i*.

Mois de Marie mod`ele /

BBD-0364 (mcsk)